

La prise de parole des écrivaines migrantes : l'impossibilité du dire chez Ying Chen et Abla Farhoud

Julie Berrier

Université Sorbonne Nouvelle – Université de Montréal

Résumé :

Afin de cerner au mieux *Le bonheur a la queue glissante* d'Abla Farhoud et *L'ingratitude* de Ying Chen, il convient d'interroger la pertinence du concept de littérature migrante, si présent dans le dispositif littéraire du Québec : saisir les paradoxes et les limites de cette notion ; considérer le lien qui peut exister avec la littérature féministe des années 70 pour universaliser davantage le thème de l'exil, si fondamentale dans l'ensemble de la littérature québécoise. Ces notions ouvriront sur une brève étude narratologique des deux œuvres. Sera alors mis en évidence l'un des plus beaux paradoxes littéraires : créer un roman autour de l'impossibilité du dire et du silence de la parole.

Abstract :

In order to try to understand *Le bonheur a la queue glissante*, a novel written by Abla Farhoud, and *L'ingratitude* by Ying Chen, it seems pertinent to analyse the concept of "littérature migrante", an essential concept in french canadian literature. It would be necessary to explain the paradoxes and limits of this notion, then to observe the link with feminist literature to universalize the topic of exil which defines Quebec literature. And finally, one of the most beautiful literary paradox will be developed : write a novel around the impossibility of the way of speaking, the silence of the speech.

Le bonheur a la queue glissante d'Abla Farhoud¹ et *L'Ingratitude* de Ying Chen², deux livres imbibés de cultures diamétralement opposées – l'une arabe, l'autre asiatique -, se rejoignent pourtant dans leur mise en scène commune d'une protagoniste accédant à sa propre parole, après des années de silence et de soumission à une société encore régie par de lourdes traditions empêchant l'émancipation de la femme. Cette prise de parole, très violente et dramatique à son paroxysme, se fait pourtant à l'aide de supercheries narratives : Dounia, l'héroïne d'Abla Farhoud, est analphabète et Yan-Zi, l'héroïne de Ying Chen, est morte. Cette contradiction extrême – accéder à sa propre voix depuis le monde du silence – ne fait qu'accentuer et souligner la marginalisation, la solitude et le mutisme de ces femmes dans le monde des vivants. Leur exil intérieur (qui se traduit par une immense solitude) et extérieur (une mise à l'écart de la société) s'en trouvent décuplés. Ce très beau paradoxe littéraire – parler depuis l'impossibilité du dire – émane de ce corpus littéraire québécois identifié comme "migrant", et de la plume de deux auteures féminines. Le thème de l'exil, qui appartient à la fois de manière si intrinsèque à la littérature québécoise dans son ensemble, à la littérature migrante en particulier, ainsi qu'à l'écriture féminine voire féministe, est le fil conducteur de la réflexion proposée ici. C'est pourquoi, dans un premier temps, sera dressé un bilan de la

¹ Abla Farhoud, *Le bonheur a la queue glissante*, Montréal, l'Hexagone, 1998.

² Ying Chen, *L'ingratitude*, Montréal/Paris, Leméac/Actes Sud, 1995.

littérature migrante actuelle intitulé “Etat sur les paradoxes actuels de la littérature migrante du Québec”. Puis, dans un second temps, un lien entre cette littérature migrante et la condition féminine sera élaboré : “Le féminisme, la condition féminine et la littérature migrante”. Enfin, la troisième partie offrira une succincte étude narratologique des deux œuvres proposées ici, *Le bonheur a la queue glissante* et *L’ingratitude*.

En 1989, dans la revue *Paragraphes* publiée par le département d’études françaises de l’Université de Montréal, Régine Robin faisait la spéculation suivante :

“Il faudra bien revenir pour se poser la question suivante : dans dix ans, quelle sera la signification du syntagme “littérature québécoise” ? Imaginons, en effet, que l’institution littéraire (assez fermée) accepte de publier une quinzaine d’écrivains francophones, mais pas québécois au sens ethnique du terme. Imaginons la situation où, au milieu de la production québécoise ambiante, il y ait sur le marché les textes d’un ou deux Haïtiens, un ou deux Français, un Belge, un Suisse, un Juif marocain, un Libanais, deux Vietnamiens, un Italo-Québécois francophone, un ou deux Latino-Américains francophones. Imaginons, un instant que ce phénomène devienne massif à Montréal où, à une petite échelle, il a déjà commencé. On ne peut pas savoir à l’avance ce que ce phénomène donnerait, mais à coup sûr, des thématiques autres, des formes autres, des transformations linguistiques, lexicales, parfois même syntaxiques, une hybridité culturelle affirmée, de nouveaux types d’écriture ; la formation peut-être d’un nouvel imaginaire social”.³

Ne soyons pas dupes. Derrière la litanie d’origines ethniques disparates et anonymes dressée, Régine Robin, dont le livre *La Québécoise* paru en 1983 est considéré comme une des plus importantes productions de la littérature migrante, sait qu’elle peut déjà y accoler des noms même si nous ne sommes, à l’époque, qu’aux balbutiements de la littérature dite migrante : Emile Ollivier est sans doute l’un des deux écrivains d’origine haïtienne qu’elle mentionne, cet Italo-québécois francophone est vraisemblablement Fulvio Caccia, peut-être pense-t-elle à Gilberto Flores Patiño pour le Latino-Américain, etc. Dix ans après cette citation, nous y voici. Qu’est devenue cette “écriture migrante et métisse”, expression née sous la plume du poète et linguiste Robert Berrouët-Oriol dans un article paru en 1986 dans le magazine transculturel *Vice Versa* ?

La première constatation est que cette appellation est bel et bien entrée dans les mœurs et qu’elle appartient désormais au langage courant. Elle se retrouve dans de nombreuses anthologies de la littérature québécoise et sous la plume de nombreux grands critiques, à commencer par Pierre Nepveu et Simon Harel. En revanche, au fil des multiples lectures de livres critiques consacrés à cette terminologie qui ont été publiés ces dix dernières années, des paradoxes apparaissent.

Tout d’abord, sa date d’apparition surprend. Apparue dans le milieu des années 1980, cette expression désigne alors des écrivains qui pour la plupart écrivaient au Québec depuis une vingtaine d’années (Naïm Kattan publia son premier ouvrage, *Juifs et Canadiens*, en 1967 et Alice Poznanska-Parizeau écrivit son premier roman *Fuir* en 1963 — ces deux auteurs ne sont que des exemples parmi d’autres). Elle semble désigner une nouvelle réalité : une écriture émanant d’auteurs qui n’ont pas pour sol natal le Québec. Pourtant Louis Hémon, né en France, écrivait sa célèbre *Maria Chapdelaine* vers 1914... Ce phénomène n’est ni récent ni propre au Québec : que l’on songe à Samuel Beckett (né à Dublin, 1906), à T. S. Eliot (écrivain anglais d’origine américaine, 1888-1965), ou encore à James Joyce (1882-1941

³ Régine Robin, “À propos de la notion kafkaïenne de ‘littérature mineure’ : quelques questions posées à la littérature québécoise”, in *Paragraphes*, Université de Montréal, département d’études françaises, 1989, p. 9.

né aux environs de Dublin), etc., jusqu'à Sénèque qui est d'origine espagnole puisque né à Cordoue.

Cette littérature se caractérise par le thème de l'exil. Or, ce thème, dans la littérature en général et dans la littérature québécoise, n'est pas nouveau. À ce sujet, Pierre Nepveu parle d'

“[...] une notion centrale qui, dans toute sa polyphonie historique et métaphysique, réelle et mythique, objective et subjective, va maintenant servir de catalyseur pour cette sorte de réaction en chaîne qu'a été la naissance de la littérature québécoise moderne. Cette notion, c'est l'exil”⁴.

Elie Wiesel souligne dans la préface du livre *Migrations et Errances* qu'

“Adam et Eve deviennent humains quand ils quittent le paradis. Mais le premier nomade, c'est leur fils aîné Caïn. Le premier commandement que Dieu lance à Abraham c'est “va-t-en”. Quant à Moïse, il n'est célèbre qu'en tant que libérateur de son peuple fuyant l'Égypte. Ulysse passe sa vie à chercher Ithaque et Œdipe à cerner la vérité”⁵.

On oppose souvent l'hétérogénéité thématique, scripturaire de la littérature migrante à l'homogénéité de la littérature québécoise appelée par opposition “de souche” ou “nationale”. Que faire alors de l'américanité d'un Jacques Poulin, que faire du jardin multiethnique de Tinamer de Portanqueu, héros de l'*Amélanchier* de Jacques Ferron, que faire du métissage culturel du livre de Yolande Villemaire, *La constellation du cygne* ? Que faire aussi de toutes les productions féministes des années 70 ? Et ce ne sont que des exemples parmi d'autres...

Autre paradoxe. Avec le concept de littérature migrante, guette la peur d'une marginalisation, d'une folklorisation, d'une ghettoïsation de ces productions. Mais cette appellation même qui en fait une sous-catégorie, ou du moins une classification à part de la littérature québécoise, ne peut que les catégoriser dans un parallèle de l'institution québécoise. Cette marginalisation, décriée, permet également à l'institution littéraire québécoise de se doter d'une spécificité littéraire, garante d'une créativité enrichissante pour la société d'accueil.

Cette dénomination qui appartient à la littérature est pourtant fondée sur un critère, non pas littéraire, mais ethnique. De plus, les écrivains désignés par cette expression ont acquis, pour la plupart d'entre eux, la nationalité du pays d'accueil et lorsque l'on cède la parole à ces écrivains, eux-mêmes ne se reconnaissent pas de ou dans cette littérature. À la lecture de l'étonnant livre de Suzanne Giguère, qui a mené des entretiens avec douze “passeurs culturels”, l'on s'aperçoit qu'une majorité écrasante d'entre eux se définissent comme des écrivains. Sans aucun autre qualificatif. Joël Des Rosiers finit même par se poser timidement la question : “Peut-être ne suis-je qu'un poète de l'amour finalement... ?”⁶

L'on n'en finirait pas d'énumérer les paradoxes qui sous-tendent cette expression. Pourtant, le postulat suivant a ouvert notre réflexion : la littérature migrante existe bel et bien. À la différence de ce qu'avance Laurence Joffrin dans son brillant article paru dans le numéro 49 de cette revue, titré “La littérature d'immigration n'existe pas”, il semble bien que la littérature migrante tire son existence d'une tradition ancestrale de ce thème de l'exil (qu'il soit intérieur ou extérieur) et d'une configuration géopolitique postmoderne de notre monde.

⁴ Pierre Nepveu, *L'Écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Boréal compact, 1999, p. 46.

⁵ Elie Wiesel, préface à *Migrations et Errances*, Paris, Grasset, 2000, p. 7.

⁶ Suzanne Giguère, entretien avec Joël Des Rosiers, in *Passeurs culturels. Une littérature en mutation*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2001, p. 119.

Même si l’immigration n’est pas un phénomène récent, son ampleur d’aujourd’hui à l’échelle planétaire l’est. Je cite à nouveau Elie Wiesel :

“Au XXe siècle, sur plus d’un continent, le phénomène prit des proportions gigantesques, plus particulièrement sous les deux régimes totalitaires du nazisme et du communisme. [...] Ainsi, des archétypes nouveaux surgirent un peu partout sur la planète. Chassés de leur pays, des hommes et des femmes traînent leur souvenir comme d’autres emportent leurs pauvres trésors. Des personnes déplacées en Allemagne occupée, des apatrides en Europe Occidentale et centrale, des réfugiés au Moyen-Orient, en Asie, en Afrique. Certains individus et groupes réussirent à s’installer dans leur pays d’accueil. D’autres, en Thaïlande, en Jordanie et à Gaza, attendent encore le droit d’obtenir un passeport national. Des réfugiés, il y en a partout, et pour les autorités officielles ils sont classés en toute une variété de catégories : réfugiés politiques, raciaux, religieux, économiques”.⁷

D’ailleurs, il est à noter que la majorité des écrivains migrants du Québec sont nés aux alentours de la Seconde Guerre mondiale : Émile Ollivier est né à Haïti en 1940 ; Sergio Kokis à Rio de Janeiro en 1944 ; Marco Micone en Italie en 1945 ; Dany Lafferrière à Haïti en 1953. En ce qui concerne les écrivains féminins, Régine Robin a vu le jour en France en 1939 ; Alice Parizeau en Pologne en 1930 ; Abba Farhoud au Liban en 1945 ; Marilù Mallet à Santiago du Chili en 1945, etc.

L’expression littérature migrante ne peut être détachée d’un contenu idéologique indéniable car -je cite à nouveau Laurence Joffrin :

“Le concept d’écriture migrante au Québec s’inscrit dans un contexte socioculturel précis, post-référendaire et pluriculturel. [...] Dans une société qui est probablement plus cosmopolite qu’elle ne le croit, le corpus minoritaire des écrivains migrants apparaît comme un miroir des aspirations contradictoires qui s’exercent à l’endroit des immigrants : mise en place du processus d’assimilation (les Québécois ne reproduisent pas seulement leur culture à travers leurs enfants, mais également par l’apprentissage du français aux immigrants), et nécessité de différenciation dans le discours conscient [...]. La littérature dite de l’immigration au Québec, [...] est donc révélatrice du regard que la société porte sur elle-même [...]”.⁸

L’adjectif “contradictoire” employé dans cette citation est à relever, car il répond effectivement aux paradoxes contenus dans cette expression de littérature migrante, paradoxes que nous avons tenté de soulever ici.

Mais même si les thématiques des écrivains migrants peuvent se rapprocher de thématiques littéraires universelles (la perte, la nostalgie, le deuil de l’origine est en chacun d’entre nous puisque nous avons perdu notre enfance...), elle met en scène une thématique propre à ses préoccupations : l’acculturation et l’énorme souffrance qu’elle peut engendrer. Elle réactive également des problématiques, plus ou moins estompées dans des pays comme l’Amérique du Nord -je pense au féminisme. Ces écrivaines venues parfois de pays où la femme n’a pas accès à la parole publique et/ou privée mettent à nouveau sur le devant de la scène littéraire la marginalisation propre au genre féminin, c’est le cas ici d’Abba Farhoud, venue du Liban, et de Yin Chen, venue de Shanghai. Il s’agit donc maintenant de cerner le lien

⁷ Elie Wiesel, *op. cit.*, p. 8.

⁸ Laurence Joffrin, “La littérature d’immigration n’existe pas”, in *Etudes canadiennes / Canadian Studies*, AFEC, n°49, décembre 2000, pp. 19-20.

commun à la condition féminine et à la littérature migrante à l'aide d'un petit détour par le féminisme, tel qu'il s'est exprimé dans les années 70 au Québec.

Entre 1976 et 1980, on attribue aux femmes 40% de la production totale des romans écrits durant ces quatre années ; ce qui est un bond vertigineux lorsque l'on sait que par exemple au XIX^e siècle, seuls pratiquement deux noms de romancières retiennent l'attention, et encore parce que le féminisme les a *a posteriori* réhabilités dans l'histoire littéraire québécoise : celui de Laure Conan et celui de Henriette Dessaulles. Des essais, en passant par le théâtre, la poésie, le roman, les écrivaines s'emparent du devant de la scène pour capter cette voix qui leur avait été tant niée pendant des décennies : "*La femme est le premier espace occupé. On (se) la raconte. On (se) l'épelle. On (se) la dispute*"⁹ écrit Madeleine Ouellette-Michalska. Denise Boucher, Nicole Brossard, Louise Dupré, Madeleine Gagnon, Lise Gauvin, Suzanne Lamy, France Théoret, Yolande Villemaire, et bien d'autres, expriment toutes, souvent douloureusement, l'oubli de leur voix, de leur corps, ce silence qui les a précédées et étouffées - ce que Béatrice Didier nomme le syndrome de la princesse de Clèves¹⁰. Louky Bersianik parle du *corps d'écriture* des femmes d'une façon qui rappelle étrangement les propos de Pierre Nepveu sur la littérature québécoise des années 80 mais qui aussi s'approche étonnamment de termes gravitant autour des auteurs migrants :

"Je me sens comme une extra-terrestre. Je ne suis pas encore arrivée. Les femmes, on est extra-territoriales. [...] On est à la dérive"¹¹.

Madeleine Ouellette-Michalska, écrit dans *L'échappée des discours de l'œil* publié en 1981, de manière toute aussi éloquente :

"La femme, comme les Juifs, les Noirs et les errants, ne possède que le temps. Comme eux, elle ne peut donc que raconter que ses exclusions, ses bornes, ses migrations. Ou rêver de Terre Promise."

Ce n'est pas un hasard, si chronologiquement parlant, la littérature migrante émerge peu de temps après le féminisme. Ce dernier a fait voler en éclat la chape de plomb qui pesait sur la représentation de l'écrivain, que ce soit dans le milieu littéraire ou dans les œuvres mêmes :

"Au Québec, un survol même rapide du corpus littéraire laisse soupçonner que lorsque les femmes écrivent, la tradition se rompt et le changement s'insère dans l'édifice solide des représentations culturelles"¹² écrit Patricia Smart.

Au sens étymologique du mot, devenir auteur c'est accéder à l'autorité : si cette dernière n'est plus l'apanage que d'une seule caste, la marginalité, quelle qu'elle soit, peut s'engouffrer dans la voie/voix conquise par les femmes afin de s'emparer du pouvoir de l'écrit. "Penser au féminin, c'est aussi penser les catégories par lesquelles on fabrique, puis on légitime la littérature"¹³ puisque l'objet littéraire devient hétérogène.

Le point commun entre des écrivaines comme Anne-Marie Alonzo, Abla Farhoud, Nadia Ghalem, Nadine Latif, Mona Latiff-Ghattas, Marilù Mallet, Régine Robin, Alice Parizeau, outre le fait qu'elles soient de la même génération, est leur engagement dans la cause, plus que féminine, féministe. Non seulement ces écrivaines ont émergé sur la scène

⁹ Madeleine Ouellette-Michalska, *L'Échappée des discours de l'œil*, Montréal, Typo, 1981, p. 150.

¹⁰ Béatrice Didier, *L'écriture-femme*, Paris, PUF, 1991.

¹¹ Louky Bersianick, "Notre corps d'écriture", propos recueillis en 1979 par Jean Royer et publiés dans *Romanciers québécois, entretiens*, Montréal, Typo, 1991, p. 73

¹² Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père*, Montréal, Édition Québec/Amérique, 1990, p. 13.

¹³ Lise Gauvin, "Penser au féminin", in *Littérature du Québec*, sous la direction de Yannick Gasquy-Resch, EDICEF/AUPELF, 1994, p. 224.

littéraire il y a une trentaine d'années, c'est-à-dire dans les années 1970 qui ont été la grande époque du féminisme, mais en outre elles sont originaires, la plupart du temps, de pays où la femme n'a pas la possibilité de s'exprimer. Comme Louky Bersianik, une des figures féministes québécoises les plus imposantes, qui déclare en 1979 "*Les femmes, on est extra-territoriales*"¹⁴, elles ont conscience du statut précaire de la femme et de sa marginalité dans les sociétés, notamment dans celles du pays du Tiers-Monde d'où beaucoup sont issues. D'ailleurs, il est intéressant de relever que le nom Louky Bersianik, aux consonances très exotiques, est le pseudonyme de Lucile Durand. Comme si, que l'on soit émigrée ou non, le fait d'être une femme provoque de toute façon le sentiment vivace d'être une étrangère, de vivre déterritorialisée. Alors Alice Parizeau publie des nouvelles dans le magazine *Châtelaine*, Anne-Marie Alonzo collabore à la revue féministe *La vie en rose*, tandis que Marilù Mallet, parallèlement à son recueil de nouvelles *Les compagnons de l'horloge pointeuse*¹⁵, tourne un film intitulé *Journal inachevé*, œuvre située au carrefour du documentaire et de la fiction, qui est avant tout une recherche sur le langage féminin. Dans une entrevue accordée à Jean Royer, et publiée sous le titre évocateur "Ouvrir une tradition de la différence", cette artiste parle de sa quadruple marginalisation :

"Le film réunit tous les exils de la femme, dit Marilù Mallet. Être femme, c'est vivre comme une citoyenne de seconde zone. C'est déjà difficile d'être une mère. Être cinéaste, vivre dans le domaine de la création c'est déjà un autre exil. En plus, être chilienne vivant au Québec, ce serait un autre exil. Toutes ces situations sont dans le film"¹⁶.

Il est curieux de relever l'unique conditionnel de ce passage qui touche en fait le statut le plus incontournable de cette femme : elle est *de facto* une immigrée. Pourtant, c'est davantage son statut de femme artiste qui semble la préoccuper que son déplacement géographique allant jusqu'à affirmer que "cela, c'est pour moi plus dur que l'exil et même les souvenirs de torture" tout en reconnaissant que "Je n'aurais jamais pu me développer comme cinéaste et écrivain dans un petit pays comme le Chili, en Amérique latine où la condition de la femme est extrêmement difficile".

La prise de parole est, pour ces écrivaines migrantes, plus qu'un combat ou une lutte, une urgence car il ne faut surtout pas rester une *Québécoise*¹⁷. C'est l'expérience de l'immigration-émigration qui leur procure cette possibilité d'expression et elles la saisissent violemment. Elles mettent alors en scène des héroïnes ou des narratrices qui se débattent dans leur exil à la fois douloureux (l'arrachement à la terre et à la langue maternelles) et salvateur (l'accession à sa propre voix). Dounia, protagoniste du roman d'Abla Farhoud *Le bonheur a la queue glissante*, vieille femme libanaise, s'écrie : "Je ne me serais même pas aperçue que je suis ignorante si je n'avais pas émigré !" ¹⁸ avant de constater que "J'ai attendu longtemps avant d'élever la voix. Trop longtemps"¹⁹. Les mots, denrées précieuses parce que raréfiés dans le pays d'origine, se consomment trop vite dans l'urgence de la parole. Pour certaines, ils sont vécus comme une transgression : "[...] et je change de langue vous savez, mais je garde mes mots pour demeurer plus proche de vous, au moment où je brûle, au moment où ma

¹⁴ Louky Bersianik, "Notre corps d'écriture", in Jean Royer, *Romanciers québécois. Entretiens*, Montréal, TYPO, 1991, p. 73.

¹⁵ Marilù Mallet, *Les compagnons de l'horloge pointeuse*, Montréal, Québec/Amérique, 1981.

¹⁶ Marilù Mallet, "Ouvrir une tradition de la différence", in Jean Royer, *op. cit.*, p. 228.

¹⁷ Régine Robin, *La Québécoise*, Montréal, Québec/Amérique, 1983.

¹⁸ Abla Farhoud, *Le bonheur a la queue glissante*, Montréal, l'Hexagone, 1998, p. 86.

¹⁹ *Ibid.*, p. 139.

langue est brûlée”.²⁰ écrit Nadine Latif. Châtiment ancestral de la femme qui a osé parler, le feu rappelle les chasses aux sorcières... Pour d’autres, ils sont désordonnés :

“La parole immigrante comme un cri, comme la métaphore mauve de la mort, aphone d’avoir trop crié”.²¹

On est loin de la schizophrénie heureuse d’un Émile Ollivier ou de l’humour tranquille d’un Dany Laferrière... Même si ces deux cas de détente sont rares dans l’écriture migrante où la douleur du transfuge s’exprime le plus souvent, ils sont inexistant, pour l’instant, dans l’écriture féminine migrante. Cette écriture combative n’étonne guère à l’heure où un bilan difficile sur la situation des femmes dans le monde est dressé, en raison notamment de la cinquième session de l’Assemblée générale de l’ONU sur les femmes qui s’est tenue le lundi 5 juin 2000²² (l’analphabétisme, les violences encourues, le fort taux de mortalité suite à des accouchements difficiles, etc.)

Loin de produire une écriture plaintive, ces écrivaines s’inscrivent dans des projets littéraires audacieux et construits. À titre d’exemple, *La Québécoise* se veut avant tout le reflet du métissage linguistique dont est issue l’auteure (le français, le yiddish, le polonais, le québécois, l’anglais...) en pratiquant le patchwork, le collage de mots, ce qui amène à une véritable désintégration du réel et de l’œuvre elle-même.

L’unique roman d’Abla Farhoud, *Le bonheur a la queue glissante*, une des récentes productions de la littérature migrante, offre lui aussi un curieux travail littéraire puisqu’il se trouve que la narratrice, Dounia (ce qui veut dire “le monde” en arabe), est une analphabète. Parfois le lecteur hésite quant à l’identification du supposé rédacteur de ce livre introspectif -il se présente comme des mémoires- puisqu’une des filles de celle-ci a décidé d’écrire un livre sur sa mère. Mais cette héroïne ne semble pas au courant de certains détails que tait volontairement sa mère ; l’emploi du pronom personnel “je” achève de brouiller les pistes... Dounia, qui ne sait parler que l’arabe et qui ne sait ni lire ni écrire, devient, au fur et à mesure de la lecture -et le lecteur se laisse prendre de plus en plus à cette supercherie littéraire - l’unique confidente possible. Au début du roman, Dounia ne s’exprime que par dictons, proverbes, ou phrases toutes faites. Elle laisse le soin à Salim, son mari, de s’exprimer à sa place. Son moyen d’expression est la nourriture :

“Je ne suis pas très bonne en mots. Je ne sais pas parler. Je laisse la parole à Salim. Moi, je donne à manger. Mes mots sont les branches de persil que je lave, que je trie, que je découpe, les poivrons et les courgettes que je vide pour mieux les farcir, les pommes de terre que j’épluche et les feuilles de chou que je roule. Depuis plus de cinquante ans je fais à manger tous les jours, et chaque fois, c’est différent. J’améliore les plats, j’invente de nouvelles recettes, de nouvelles façons de procéder, parfois. Je me demande s’il y a autant de différence dans les mots. [...] C’est ma façon de leur faire du bien, je ne peux pas grand-chose, mais ça, je le peux”.²³

Abla Farhoud exprime ici un double décalage. Dounia est confinée au rôle stéréotypé de la femme cuisinière / de la mère nourricière ; elle est exclue de toute vie publique, elle est en retrait, déterritorialisée. Mais en même temps, paradoxalement, elle touche là à la profonde et

²⁰ Nadine Latif, *Les métamorphoses d’Ishtar*, Guernica, coll. Voix, Montréal, 1988, p. 37.

²¹ Régine Robin, *La Québécoise*, Montréal, XYZ éditeur, 1993, p. 55.

²² Voir l’article du *Monde*, daté du mercredi 7 juin 2000, intitulé “La situation des femmes dans le monde ne s’améliore pas sensiblement”, p. 2 : “[...] d’après l’UNESCO, deux tiers des 875 millions de cas d’analphabétisme chez les adultes sont des femmes. [...] Restent certaines statistiques accablantes : une femme meurt chaque minute dans le monde de complications liées à la grossesse ou à l’accouchement, etc. ”.

²³ Abla Farhoud, *op. cit.*, p. 14.

première déterritorialisation provoquée par tout acte d'écriture et qu'expriment parfaitement Deleuze et Guattari :

“Riche ou pauvre, un langage quelconque implique toujours une déterritorialisation de la bouche, de la langue et des dents. La bouche, la langue et les dents trouvent leur territorialité primitive dans les aliments. En se consacrant à l'articulation des sons, la bouche, la langue et les dents se déterritorialisent. Il y a donc une certaine disjonction entre manger et parler — et, plus encore, malgré les apparences, entre manger et écrire : sans doute peut-on écrire en mangeant, plus facilement que parler en mangeant, mais l'écriture transforme davantage les mots en choses capables de rivaliser avec les aliments. Disjonction entre contenu et expression. Parler, et surtout écrire, c'est jeûner”²⁴

Et c'est ce que va éprouver de plus en plus Dounia au fil du récit (de son récit...). Ses retranchements derrière l'abondance des mots des phrases toutes faites (“Un paysan qui se suffit à lui-même est un sultan qui s'ignore” lit-on par exemple dans *l'incipit*) et derrière la sensualité de ses comparaisons culinaires qui semblent traduire un quotidien si ce n'est bienheureux, du moins normal de sa vie, vont peu à peu se fendiller pour laisser place à une voix plus aride, plus sèche où la honte de s'être tue toute sa vie finit de la consumer. Alors que la vérité éclate sous sa plume (violence du père et du mari encensés par des proverbes tout faits au début du livre), il n'est plus question de nourriture. L'écriture est devenue anorexie, asphyxiant et pompant Dounia :

“J'ai honte... Depuis cinquante années, j'ai honte. Même y penser, j'ai honte. [...] Parce que ce père et toute sa communauté d'hommes, et de femmes aussi, nous ont appris à plier, à nous taire, à ne rien dévoiler, à avoir honte, à tout endurer. Sans même nous en apercevoir, notre muselière grandissait à mesure que nous grandissions... Laisse ton mal dans ton cœur et souffre en silence ; le mal dévoilé n'est que scandale et déshonneur... toutes les femmes étaient pétries de ces mots et les murmuraient en silence. J'étais l'une d'elles et je le suis encore”²⁵

Ce n'est plus elle qui pétrit la nourriture, c'est elle qui est pétrie par les mots. Alors que Dounia accède à sa propre voix, ce n'est que pour révéler ce silence qui l'a asséchée.

Les jeux sur les langues dans ce roman sont complexes. Plusieurs langues s'enchevêtrent selon le modèle tétralinguistique proposé à l'origine par Henri Gobard et repris par Deleuze et Guattari :

“la langue vernaculaire, maternelle ou territoriale, de communauté rurale ou d'origine rurale ; la langue véhiculaire, urbaine, étatique ou même mondiale, langue de société, d'échange commercial, de transmission bureaucratique, etc., langue de première déterritorialisation ; la langue référentiaire, langue du sens et de la culture, opérant une reterritorialisation culturelle ; la langue mythique, à l'horizon des cultures, et de reterritorialisation spirituelle ou religieuse. Les catégories spatio-temporelles de ces langues diffèrent sommairement : la langue vernaculaire est ici ; véhiculaire, partout ; référentiaire, là-bas ; mythique, au-delà”²⁶

L'arabe, présent à la fin du volume lorsque sont recensés tous les proverbes dans les dernières pages, est la langue vernaculaire, maternelle ; le français, langue dans laquelle est

²⁴ Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1975, pp. 35-36.

²⁵ Abla Farhoud, *op. cit.*, pp. 147-150.

²⁶ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *op. cit.*, p. 43.

rédigé le roman, représente la langue véhiculaire employée dans la francophonie ; les quelques mots québécois qui ponctuent le texte représentent la langue référentielle, ils reterritorialisent ce dernier dans le pays d'accueil de Dounia, le Québec ; la langue mythique, de l'au-delà, est finalement cette langue d'écriture universelle dans laquelle s'exprime Dounia (le monde...) l'analphabète. Ce livre, dont le prénom de l'auteur est, par pur hasard, à quelques lettres près si proche du verbe espagnol *hablar*, est un hymne à la parole.

Ce mélange des langues, alors que Dounia est analphabète, fait d'elle une écrivaine à la dimension universelle. Immigrante, elle n'est vraiment d'aucun pays, à part celui de ses enfants :

“Certains immigrants disent : ‘Je voudrais mourir là où je suis né’. Moi, non. Mon pays, ce n'est pas le pays de mes ancêtres ni même le village de mon enfance, mon pays, c'est là où mes enfants sont heureux. [...] Je veux mourir là où mes enfants et mes petits-enfants vivent”²⁷.

À l'instar de Zarathoustra (“Je n'ai trouvé nulle part de patrie, et je ne suis qu'un errant en toute ville et en partance sur tous les seuils. [...] je suis exilé des patries et des terres maternelles. Ainsi je n'aime plus que le pays de mes enfants, l'inexploré, au plus lointain des mers ; à ma voile, c'est celui-là que je commande de chercher et de chercher”²⁸), Dounia n'a pas de frontière ; ses propos n'en acquièrent que plus de force.

Le tragique destin de Dounia offre beaucoup de similitudes avec celui de Yan-Zi, l'héroïne de *L'ingratitude* de Ying Chen même si les narrations de ces deux livres sont de saveurs complètement différentes. Le silence imposé par le poids de la tradition familiale -ici ce n'est plus l'omnipotence du père qui règne mais celle de la mère- a également obligé la jeune protagoniste “à emprisonner [sa] langue”²⁹. Ici aussi les dictons emprisonnent la voix :

“Maman connaissait beaucoup d'autres proverbes pour beaucoup d'autres circonstances. Par exemple, chaque fois qu'elle croyait que je lui cachais quelque chose, elle me faisait entendre ceci : le feu ne peut être dissimulé par le papier”³⁰.

N'en pouvant plus d'être tenue au silence, d'ailleurs les dialogues sont infiniment rares dans ce livre, la jeune femme décide que le seul pouvoir d'expression qui lui reste est le suicide. Symptomatique de tout le roman, elle n'arrive pas à écrire la lettre qui expliquerait son geste. Soit un événement extérieur la dérange dans sa rédaction, soit elle ne trouve tout simplement pas les mots. Le tragique du destin de Yan-zi est qu'un accident de la circulation va lui ôter la vie comme si jusqu'au bout son pouvoir d'expression était impossible. La narration dans ce livre, mené par le “je” (je parle ici du pronom personnel) de Yan-Zi, se fait alors que celle-ci est déjà morte. Elle n'est plus de ce monde, plus d'aucun pays : “Je suis en exil maintenant. Le retour est impossible”³¹. Errantes définitives, le personnage de Ying Chen et celui d'Abla Farhoud prennent la parole alors que cela leur est impossible (l'analphabétisme et la disparition de Dounia, la mort de Yan-Zi) pour dire qu'elles n'ont jamais eu de voix. L'expression de cette magnifique contradiction, dépasser l'impossibilité du dire, font d'elles la métaphore de la puissante prise de parole des écrivaines migrantes.

L'accession de ces femmes migrantes à la parole dépasse le cas particulier pour accéder au principe fondamental de toute écriture :

²⁷ Abla Farhoud, *op. cit.*, p. 22.

²⁸ Nietzsche cité par Monique LaRue, *L'arpenteur et le navigateur*, Montréal, Fides/CETUQ, 1996, p. 20.

²⁹ Ying Chen, *L'ingratitude*, Paris, Leméac/Actes Sud, 1995, p. 50.

³⁰ *Ibid.*, p. 50.

³¹ *Ibid.*, p. 11.

“La littérature n’existe qu’à énoncer la différence. À ce titre, il y aura toujours des étrangers”.³² L’étranger, ce voleur de parcours (Simon Harel), les écrivaines, ces voleuses de langues (Claudine Herrmann³³), l’écrivain en général, ce voleur de mots (Émile Ollivier³⁴), se fondent l’un dans l’autre pour n’exprimer qu’une seule et même réalité littéraire : la captation de sa propre parole. “Aucune différence entre l’écrivain des minorités et l’écrivain tout court”³⁵ affirme sentencieusement Régine Robin... À la recherche d’un perpétuel point d’aboutissement, ce qui permet finalement une remise en question constante du dispositif littéraire québécois (car finalement quel peut-être le point d’arrivée définitif ?), la littérature québécoise dans son ensemble, avec en particulier ses oeuvres écrites par des femmes ou encore celles écrites par des immigrants -et qui plus est lorsque ces deux catégories se télescopent- n’est pas près de se tarir : à la fameuse phrase de Gaston Miron “Je suis arrivé à ce qui commence”³⁶, peut se substituer la réflexion de Louky Bersianik “Je ne suis pas encore arrivée”³⁷, pour échoir au mot d’ordre inventé par Pierre Nepveu afin de qualifier la littérature migrante : “Je n’en finis plus d’arriver”³⁸. Ni d’écrire.

³² Simon Harel, *Le voleur de parcours*, *op. cit.*, p. 33.

³³ Lise Gauvin, *Langagement*, *op. cit.*, p. 76 : “[...] Louise Cotnoir définit l’expérience récente des écrivaines, à la suite de Claudine Herrmann, comme celle de ‘Voleuses de langues’ [...]”.

³⁴ Émile Ollivier, “Ne touchez pas à notre joie, elle est fragile”, in Jean Royer, *op. cit.*, p. 245 : “Tout écrivain est un voleur de mots et je m’inspire beaucoup de cette littérature universelle”.

³⁵ Régine Robin citée par Lise Gauvin, *Langagement*, *op. cit.*, p. 46.

³⁶ Gaston Miron, *L’homme rapaillé*, Paris, Gallimard, 1999, p. 19.

³⁷ Louky Bersianik, in Jean Royer, *op. cit.*, p. 73.

³⁸ Pierre Nepveu, *op. cit.*, p. 214.

**“Ladies in the Bush” : Representations of Pioneer Experiences by Women
in Catherine Parr Traill’s *The Backwoods of Canada* and Anne Langton’s *A
Gentlewoman in Upper Canada***

Dorothee VOGT

Université Christian Albrechts, Kiel, Allemagne

Abstract :

The pioneer woman as a female Robinson Crusoe is a topos in Canadian literature. Catherine Parr Traill and Anne Langton are two examples of pioneer women who emigrated from England to Upper Canada in the early 19th century and recorded their experiences in journals and letters. Their autobiographical writings reveal the major impact of emigration on the two women’s self-concept and identity. The hardships and privations of pioneer life undermined their Victorian notions of gender and class and lead to a redefinition of those concepts. Both accounts vividly display the rethinking of traditional notions of gentility and femininity and the transformation of British gentlewoman into Canadian pioneer woman.

Résumé :

La femme colon présentée comme une Robinson Crusoe féminine est un image fréquemment évoquée dans la littérature canadienne. Catherine Parr Traill et Anne Langton représentent deux de ces pionnières qui émigrèrent de la Grande-Bretagne au Canada au début du 19ème siècle et qui notèrent leurs expériences dans des lettres et des journaux. Leurs rapports autobiographiques révèlent la forte impression que l’émigration fit peser sur leur identité. Les dures épreuves et privations de la vie pionnière bouleversèrent leurs concepts traditionnels de féminité et de classe. Les deux textes exposent la modification des valeurs victoriennes et la transformation de la femme bourgeoise anglaise en pionnière canadienne.

Scene at the Traill Homestead, circa 1840 :

“C. P. T. out of bed, fully awake, bare feet on the sliver-hazardous floorboards – no, take that one again. Feet on the homemade hooked rug. Breakfast cooked for the multitude. Out to feed the chickens, stopping briefly on the way back to pull fourteen armloads of weeds out of the vegetable garden and perhaps prune the odd apple tree in passing. [...] Cleaning the house, baking two hundred loaves of delicious bread, preserving half a ton of plums, pears, cherries, et cetera. All before lunch”.³⁹

I. Introduction

The pioneer woman as a ‘female Crusoe’ is one of the topoi in Canadian literature.⁴⁰ Well-known Canadian women writers of the 20th century like Margaret Laurence and

³⁹ Margaret Laurence, *The Diviners*, New Canadian Library Edition (Toronto, 1988), pp. 108-109.

⁴⁰ D. M. R. Bentley, “Breaking the ‘Cake of Custom’ : The Atlantic Crossing as a Rubicon for Female Emigrants to Canada?” *Re(dis)covering Our Foremothers : Nineteenth-Century Canadian Women Writers*, ed. Lorraine

Margaret Atwood have continuously referred in their fiction to their “foremothers” and the specific female tradition. Laurence invokes in *The Diviners* the ghost of Catherine Parr Traill and Canada’s best-known contemporary female author, Margaret Atwood, has drawn attention to Traill’s famous sister Susanna Moodie in her collection of poetry *The Journals of Susanna Moodie* and her recent novel *Alias Grace*. These contemporary literary interpretations of early pioneer women’s lives show the ongoing importance of the first female settlers for Canadian literature and culture.

Catherine Parr Traill and Anne Langton are two of these early Canadian pioneer women. Both women originated from highly educated and literate British families and emigrated from England to Canada in the 1830s. They settled, together with their families, in the rugged bush country north of Peterborough (Ontario) and recorded their experiences in letters and/or journals.⁴¹ Their writings represent two examples of early Canadian pioneer literature by women. Traill’s account of pioneering was published in 1836 as *Backwoods*.⁴² Since its publication, this book has become one of the foundation works of Canadian literature.⁴³ Unlike Traill’s writings, Langton’s letters and journals are almost unknown. They were published posthumously in 1950 by her great-nephew under the title *A Gentlewoman in Upper Canada : The Journals of Anne Langton*.⁴⁴ Even though Langton’s writings were not published during her life-time, they do not represent private accounts of pioneering. Like Traill, Langton had a specific audience in mind when recording her experiences : her letters were sent back to her family and friends in England in order to keep them informed about the life on the Canadian frontier.

In their writings, Catherine Parr Traill and Anne Langton give comprehensive and detailed accounts of their pioneer experiences from a female perspective. Their texts display that the two women entered Canada with fixed notions on gender and class shaped by the Victorian ideology of their English homeland. In the Canadian bush, however, they were faced with hardships and privations. Catherine Parr Traill describes in one of her letters that “a settler in the bush requires to hold himself pretty independent, not only of the luxuries and delicacies of the table, but not unfrequently even of the very necessaries”.⁴⁵ In addition, life in the wilderness demanded physical labour by all settlers regardless of sex and class. These experiences challenged Victorian ideals of femininity and gentility. The encounter with the harsh life in the Canadian bush profoundly affected the two British ladies and induced them to think about their position in the new context.

Literary critic Barbara Korte argues that the conditions of pioneer life undermined Victorian concepts of genteel femininity and provoked “a re-negotiation of woman’s role and

McMullen (Ottawa, 1988) 91-122, 96. Traill invokes herself this famous story. A few weeks after settling in the wilderness, Traill writes : “We begin to get reconciled to our Robinson Crusoe sort of life” (123).

⁴¹ For Catherine Parr Traill see Michael Peterman, “Catherine Parr Traill,” *Dictionary of Literary Biography : Canadian Writers Before 1890*, vol. 99, ed. W. H. New (New York, 1990) 330-335, 331. For Anne Langton see Clara Thomas, “Anne Langton,” *Dictionary of Literary Biography : Canadian Writers Before 1890*, vol. 99, ed. W. H. New (New York, 1990) 195-197, p. 195.

⁴² Catherine Parr Traill, *The Backwoods of Canada : Being Letters from the Wife of an Emigrant Officer, Illustrative of the Domestic Economy of British America* (London, 1836), rpt. Toronto, 1980.

⁴³ Michael Peterman, “Editor’s Introduction,” *The Backwoods of Canada*, by Catherine Parr Traill, ed. Michael Peterman (Ottawa, 1997) xix-lxix, xix.

⁴⁴ Anne Langton, *A Gentlewoman in Upper Canada : The Journals of Anne Langton*, ed. H. H. Langton (Toronto, 1950).

⁴⁵ Traill, *Backwoods*, 125. All future references to this work will have page numbers incorporated into the text.

her conception of self”.⁴⁶ On the basis of this assumption, the aim of this paper is to analyse the distinct female perspective of these two Victorian women who find themselves in unusual and exceptional circumstances in which they are forced to rethink their traditional concepts of gender and class. Therefore, it will be explored if and how Traill and Langton’s conventional notions of femininity and gentility were changed by emigration. Special emphasis will be laid on how physical labour affected their views of femininity and class relationships. Moreover, it will be analysed as to how their self-concepts were changed by emigration. Finally, it will be taken into account in what way they identified with the new land.

II. Class

When comparing Traill and Langton’s accounts of pioneering it can be ascertained that in the case of Traill a general change in attitude takes place. This development is clearly reflected in the text. In contrast to that, Langton’s notions of class remain largely unchanged.

Traill’s attitude towards class is revealed in her relationship towards the “equalizing system of America” (122). By this she refers to the American notion that everybody is free and equal and can better their position through effort. This concept conflicts with the strict Victorian class system of which Traill still feels a part. Her opinion becomes clear in an anecdote about an encounter with a Scottish engineer whom she meets during her voyage into the backwoods. Traill recounts that the young Scotsman considered himself equal to gentility. She complains that he “scrupulously avoided the least approach to courtsey or outward respect” (84). Traill feels deeply offended by his disrespect and exclaims : “nay, he even went so far as to seat himself on the bench close beside me” (84). Her outrage reveals her adherence to Victorian notions about class distinctions. At the same time, however, this encounter makes her realize that Victorian conventions no longer apply in the New World. She comprehends that British traditions are undermined by American notions of equality. As a consequence she starts to redefine attributes of gentility in order to keep up her class identity. She shifts class signifiers to inward qualities : “After all, it is education and manners that must distinguish the gentleman in this country [...] It is the mind that forms the distinction between the classes in this country [...]” (81-82).

Yet, throughout the text, Traill’s rigid class notions change to a more ambivalent attitude towards Old World class conventions. She starts enjoying the community and mixing of classes at *bees*⁴⁷ and towards the end of her account a clear change in attitude becomes visible. She openly praises the advantages of less rigid class conventions : “And I must freely confess to you that I do prize and enjoy my present liberty in this country exceedingly. [...] we *bush-settlers* [sic] are more independent : we do what we like ; we dress as we find most suitable and most convenient” (269-270). Here, the terms independence and liberty dominate her writing. This underlines the importance of the newly gained freedom for her. Her openness is striking and suggests that she identifies with the country and feels confident in her new position as a pioneer woman. Her pioneer experiences help her to form a new, more differentiated attitude towards class distinctions. Traill succeeds in combining her inherited notions of class with her new experiences. She reconciles her old role as a British middle-class woman with her new role as a pioneer. In the end, she includes herself in the term “we

⁴⁶ Barbara Korte, “Gentle-Women in the Wilderness : Self-Images of British-Canadian Pioneer Women,” *Difference and Community : Canadian and European Cultural Perspectives*, Peter Easingwood et al., eds. (Amsterdam, 1996) : 147-162, p. 160.

⁴⁷ A *bee* in North American terms is a meeting for communal work or amusement. Traill experiences this form of communal work as a very positive experience, see Traill, *Backwoods*, p. 135.

bush-ladies” (271), which shows that she has found her identity as a gentlewoman in the wilderness.

Like Traill, Anne Langton’s class identity is affected by the harsh pioneer life in the Canadian wilderness. However, in Langton’s case it seems that she clings much more to Old World notions of gentility. This is suggested by her frequent references to status symbols and English standards. In an entry dated October 1838 she recounts that they hosted a few friends and comments : “Our room looked exceedingly snug and English, with its Turkish carpet, its crimson curtain and its ceiling”.⁴⁸ Her heavy emphasis on the “exceedingly snug and English”-looking room reveals her strong loyalty to Britain and Victorian standards. She tries to establish an English environment and to create the genteel household in the bush.

Additionally, Langton perpetuates concepts of genteel rivalry into the backwoods. She sees herself in constant competition with her neighbours. She comments the envisioned arrival of new genteel settlers :

Hitherto I fancy we have more English elegancies about us than most of our neighbours, but the Dunsfords, I expect, will quite eclipse us, for they, it is said, are bringing a carriage out with them. I hope they do not forget to bring a good road too. (71-72)

Comments like this are characteristic for Langton’s writing. On the one hand, she clings to her ideas of status and respectability, but on the other hand she deals with the primitiveness of the backwoods in a witty way. This humorous view of frontier life helps her to accept her role as a pioneer woman. Her self-concept as a settler, however, remains conservative as she still sees herself in terms of English notions of gentility. Langton’s class consciousness remains largely unchanged and she does not form a more differentiated view as Traill does. In the case of gender, however, Langton, too, starts to reconsider her inherited female role.

III. Gender

Critic Helen Smith argues that work is the major “mediator of change”⁴⁹ for early pioneers, because it is the hard physical pioneer work that threatens and undermines Victorian ideals of femininity. The fulfilment of physical work was regarded as particularly ‘unfeminine’ by the British upper classes and stood in complete contrast to the traditional concept of the passive, weak and refined lady.⁵⁰ Yet, life in the backwoods demanded the performance of hard labour such as clearing the woods or building the house by all settlers regardless of sex in order to ensure the progress of the bush farm. This discrepancy between Victorian ideal and the hard work demanded by every-day life in the bush threatened Traill and Langton’s gender identity and led to a redefinition of their female roles.

Traill reacts to these new experiences in three ways. First of all she sets out to lift the value of physical labour and to present pioneer work as common female practice in Canada. She describes that all women even those of “no inconsiderable rank” (182) like the daughters and wives of military and naval officers perform pioneer work such as milking cows and making butter. These occupations are then characterised as “useful arts” (182) and female “accomplishments” (182) of a new kind. This euphemistic terminology is used to enhance the

⁴⁸ Langton, *Gentlewoman* 80. All future references to this work will have page numbers incorporated into the text.

⁴⁹ Helen Smith, “‘Now that I Know How to Manage’ : Work and Identity in the Journals of Anne Langton”, *Ontario History* 87.3 (1995) : 253-269, p. 254.

⁵⁰ Misao Dean, *Practising Femininity : Domestic Realism and the Performance of Gender in Early Canadian Fiction* (Toronto, 1998), p. 23.

status of the pioneer tasks and to press upon her readers that a female settler possesses the same social and decorative skills as an English lady.⁵¹

Secondly, Traill redefines Victorian notions of a lady's duty by emphasizing that it is the sense of duty that constitutes a lady and not the duties themselves :

[...] surely none that felt as they ought to feel, would ever despise a woman, however delicately brought up, for doing her duty in the state of life unto which it may have pleased God to call her. (182)

This attitude correlates with her re-evaluation of class values, in which she also underlines inward qualities as constitutive elements of gentility in Canada.⁵²

Most important, however, is that Traill's experience of settler's work amounts to the creation of a new feminine ideal : the pioneer woman. Like Crèvecoeur who, in his *Letters from an American Farmer*, answers the question : "What is an American ?,"⁵³ Catherine Parr Traill asks : "What are the necessary qualifications of a settler's wife ?" (181). She then continues with a definition of the perfect pioneer woman : "A settler's wife should be active, industrious, ingenious, cheerful, not above putting her hand to whatever is necessary to be done in the household" (181). Traill's definition of a female settler represents a clear transformation of the Victorian ideal of the passive and delicate lady of leisure into the new model of the active and energetic pioneer woman. It is striking that this is a model defined by a woman for women. This suggests that the less rigid social conventions in the backwoods allow Traill to openly break with Victorian notions of femininity and to formulate a new model for women that is suited to "a new land which had not yet had the time to make social proscriptions as to who should do what".⁵⁴ Furthermore, defining her own new role helps her to identify with Canada and to position herself in the new context.

Anne Langton reacts very similarly to the challenges of pioneer life. Like Traill, she changes her sense of self as a woman as well as her general notions of gender through work. In Langton's account, the depiction of work in and around the house is one of the most dominant features of her writings. Like Traill, Langton redefines physical labour as appropriate for her as a gentlewoman and stresses the sense of duty as the distinguishing mark for her status as a lady. Apart from that, Langton's personal attitude towards work changes. She prefers to be involved in work rather than to supervise, being actively engaged in pioneering to her role as a weak and passive lady. A year after her arrival in the backwoods she writes :

How strangely one's ideas accommodate themselves to the ways and necessities of the country one is in ! This summer, when our bustling household made a little help from the ladies often necessary, I used to be amused at myself going so composedly about my duties at the cooking-stove [...]. This morning my mother and I cut up a little porkling we had killed yesterday, and we agreed, [...] it was more agreeable to operate ourselves than stand by and give directions. (77)

The passage reveals that she is in the process of changing her notions of a lady's duties. The second statement in particular shows that she consciously alters Victorian notions of a

⁵¹ In Victorian ideology, the word "accomplished" referred to the skills in fine arts, decorative or supervisory tasks as well as to social skills that were expected from an English middle-class woman. See Elizabeth Thompson, *The Pioneer Woman. A Canadian Character Type* (Montreal, 1991), p. 41.

⁵² See above 3.

⁵³ J. Hector St. John de Crèvecoeur, *Letters from an American Farmer and Sketches of 18th-Century America* (1782), ed. Albert E. Stone (New York, 1981), p. 66.

⁵⁴ Thompson, *The Pioneer Woman* 4.

gentlewoman whose tasks were to supervise work rather than do it herself. Here, Langton begins to give preference to her own activity, even though her occupations like cutting up a porkling, or scrubbing the house must have seemed outrageous for her British readers. Her reflections disclose her change in attitude and her break with traditional concepts of genteel femininity.

In addition, active pioneer work becomes a source of identification, self-affirmation and personal fulfilment for Langton. She experiences that work can give strength and self-esteem. After scrubbing her brother's house, for example, she exclaims: "I came back with a strengthened conviction of the importance of women" (99) and she asserts that a lady in the bush "keeps her ground from her utility" (154). Thus, her engagement in work offers her the opportunity to prove her indispensability and to define her place in the new environment. Anne Langton breaks free from traditional concepts of femininity and formulates a new female concept for herself. This self-image comprises the ideal of a domestic gentlewoman who finds satisfaction and utility in doing her pioneer work. At the same time, it allows her to position herself in the new environment and to identify with the land. Eventually she writes: "It is four years to-day [sic] since we landed at this place. There have been many changes [...], but when I dwell upon my former period sufficiently long to bring it vividly before me [...], I generally find some cause for thankfulness, and so it is now". (190) Thus, in the end she has got reconciled to her life as a bush settler and found her identity.

In contrast to Langton, Traill's process of identification with Canada is not mainly triggered by her pioneer work, but can be disclosed in her specific relation to nature.

IV. Identification

Literary critic Michael Peterman has pointed out that Traill's personal and private connection to the land is revealed in her relationship to nature. Her passion for nature represents her unique relation to the land and her interest in natural history and botany is one of the most important features of her writing which "distinguishes her writing from the works of her sisters and most of her contemporaries".⁵⁵

In addition to that, Canadian nature and botany offered Traill the possibility to form an intimate and emotional connection to the land and to find a new, personal role for herself, i. e. "the floral godmother" of Canada. In various instances she speaks of Canada as "my adopted country" (173, 233) and calls herself "floral godmother" (144). This diction reveals Traill's affectionate relation to the land. By calling herself Canada's godmother, Traill takes responsibility for the land and connects to the country in a very emotional way. Moreover, the young pioneer is able to form a close and personal relationship to her new home, because she connects to such small and fragile things as flowers and plants. It is also a very positive one as Traill sees the beautiful side of the backwoods.⁵⁶ In addition, it is important that she defines her position in the new country herself. The role of the godmother helps her to find a place she can occupy in the new environment. This reflects Traill's very private pioneer experience.

Apart from that, Canadian nature offers her the opportunity to map the country and to make it accessible for her. Traill constantly scrutinizes the Canadian flora which is largely

⁵⁵ Michael Peterman, "'Splendid Anachronism': The Record of Catherine Parr Traill's Struggles as an Amateur Botanist in Nineteenth-Century Canada," *Re(Dis)covering Our Foremothers: Nineteenth-Century Canadian Women Writers*, ed. Lorraine McMullen (Ottawa, 1988) 173-185, p. 179.

⁵⁶ This stands in complete contrast to her sister Susanna Moodie who is appalled at the roughness and rudeness of the wilderness. For instance, when Susanna Moodie first sees her new abode she is completely bewildered: "I could only stare at the place, with my eyes swimming in tears upon sight of my new home". See Susanna Moodie, *Roughing It in the Bush or Life in Canada*, ed. Carl Ballstadt (Ottawa, 1988), p. 83.

unknown to her. For Traill as an early Western pioneer, Canadian nature represents a new field which is not yet described or categorized. She writes : “I take the liberty of bestowing names upon them [the plants] according to inclination or fancy” (120). Statements like this are frequent and reveal that she claims the power of naming for herself. By naming plants, she takes control and possession of Canadian nature and submits the land to her will.⁵⁷ The activity of naming plants conflicts with 19th century notions on femininity. In the Victorian period, the power of naming, which means to control and declare domination over certain objects, was attributed to men.⁵⁸ Yet, in the bush where traditional concepts no longer apply, Traill is able to transgress gender boundaries by claiming the power of naming for herself and thus to assume ‘male’ power. This deliberate break with Old World concepts represents one more step to identification with the new environment and a further separation from England. Thus, by mapping the country’s nature as well as by defining her role of Canada’s “floral godmother” Traill makes her old self part of the New World and finds her identity.

V. Conclusion

In conclusion, it can be said that emigration altered both Traill and Langton’s concepts of gender and class. Pioneer life and especially pioneer work provoked a re-negotiation of their roles and resulted in the transformation of the Victorian ideal of a refined lady into the new ideal of the pioneer woman.

Both women succeeded in finding their personal position in the new context and identifying with the country in their own way. Langton mainly through work and Traill by adopting the position of the “floral godmother”. Finally it can be said that both women made their old selves part of the New World and found their identities as “ladies in the bush”.

⁵⁷ This characterizes her as a colonizing women who does not call into question the right to occupy the land.

⁵⁸ Wayne Fraser, *The Dominion of Women : The Personal and the Political in Canadian Women’s Literature*, (New York, 1991), p. 24.

**From the Post-Colonial to the Transnational :
Michael Ondaatje's *Anil's Ghost* : A Spectre of the Future ?**

Vikki Cook

University of Central Lancashire, England

Abstract :

This paper demonstrates the way in which Michael Ondaatje's *Anil's Ghost* reflects a challenge to the "melting pot" metaphor of twentieth-century culture. Its use of "transcendentalism", as a formal method of inquiry, reveals the complexities of this construction of identity as an "on-going process", through the character of Anil Tissera - a female forensic scientist who, whilst working for the UN, returns to her homeland of Sri Lanka. The examination of Anil's relationship with language engages with the notion of a syncretic and hybridised cultural identity : one which, in giving, receiving and fusing, produces a "transnational" mosaic that moves beyond a purely post-colonial response to "Otherness".

Résumé :

Cet article montre comment *Anil's Ghost* de Michael Ondaatje représente un défi à la métaphore du "melting pot" présente dans la culture du 20^e siècle. L'utilisation du "transcendentalisme" comme méthode d'enquête formelle révèle les complexités de cette construction d'identité comme un procès continu, à travers le personnage d'Anil Tissera, femme-médecin légiste, qui rentre chez elle au Sri Lanka au cours d'un travail pour les Nations Unies. L'examen du rapport d'Anil avec la langue concorde avec la notion d'identité culturelle syncrétique et hybride : Cette identité, en donnant, en recevant et en fusionnant, produit une mosaïque "transnationale", qui dépasse une réponse purement post-coloniale à l'étrangeté.

This paper focuses on the novel *Anil's Ghost*, by the Canadian author Michael Ondaatje. It is divided into three main parts – first of all it addresses some of the issues surrounding *Anil's Ghost*, and the theoretical perspective of the transnational – the second part examines more closely exactly how this transnational perspective may be applied to the theme of language in a small section of *Anil's Ghost* – and the third and final section considers briefly the way in which the transnational relates to Ondaatje's examination of history and memory.

Michael Ondaatje has a complex cultural background – he was born in Sri Lanka of Dutch parentage, educated in England and finally emigrated to Canada at the age of nineteen. Such a background gives an added dimension to the analysis of his work from a post-colonial perspective : his position enables him to explore, in depth, the conflicts and contradictions of an identity, which incorporates a colonial past and a post-colonial present.

The post-colonial, then, provides a useful critical apparatus from which to approach the deconstruction and interpretation of *Anil's Ghost*, however, I would suggest that Ondaatje posits a construction of identity that exceeds the reach of simply a post-colonial perspective.

Edward Said acknowledges that it is “partly because of empire, [that] all cultures are involved in one another ; none is single and pure, all are hybrid, heterogeneous, extraordinarily differentiated, and unmonolithic” (*Culture* xxxix).

This impetus towards a multicultural society is one that struggles both for and against containment within the category of “nation” – a struggle that is reflected in this extract from a poem by Raymond Filip, in which he declares

I am the Canadian Mosaic : a melting pot on ice,
 I am always the next generation,
 The child with which good immigrant fiction ends,
 I am the child grown up, writing in English,
 Mother tongue in mind, adopted tongue in cheek,
 You were Commonwealth, I am common loss,
 Like a citizen of the world, in exile,
 Or an overseas package returned to sender,
 I am nothing left to be but Canadian.

The Canadian nation has written multiculturalism into its constitution, nonetheless the complex cultural background of Canadian writers such as the poet, Raymond Filip and, of course, Michael Ondaatje, instigate a literature reflective of the cultural clashes that are an inevitable consequence of the interweaving of nationalities, histories and border divisions. Theirs is a discourse that moves beyond the post-colonial literature of “resistance”, and inscribes a process of dislocation and displacement, which requires interrogation from a new perspective, one that acknowledges more fully the roles played by syncretism and hybridity.

The need for such a perspective has been recognised for many years : in Nineteen Sixteen the American intellectual Randolph Bourne, wrote a piece entitled “Trans-National America”, and Bourne’s thinking on multiculturalism and its political and social forms remain very relevant today. Bourne urges his readers to reject the “melting pot” metaphor, which he says will result in a culture that is “washed out into a tasteless, colourless fluid of uniformity” (1736) : he envisages instead, a world in which a variety of cultures co-exist, “inextricably mingled, yet not homogeneous. They merge but they do not fuse” (1737). Recent post-colonial theorising has begun to explore Bourne’s concept of transnationalism, as a useful methodology for academic study, for example : Robert Gross considers there to be a need for “transnational thinking” (384), in a world where “intellectually, people cross borders as they please” (390) and national identity is no longer seen as single and unified : he describes a global culture that becomes “increasingly a transnational *mélange*” (392). Paul Giles also suggests that a transnational theory is necessary for twenty-first century area studies for which the “most challenging features” are : “the relinquishment of bounded space ; the gradual emptying out of national identity ; the conflict between local and global ; and the multiplicity of languages”. (24)

The very nature of the concept “transnational” is one that defies ascription to any one national culture, thus rendering it applicable not only to American Studies, but also in the context of Michael Ondaatje’s work. By employing this “transnational” perspective of post-colonial theory, in the analysis of *Anil’s Ghost*, we can begin to see the influence of acculturation on Ondaatje’s construction of identity. The central character of the novel Anil Tissera, is a female forensic pathologist : born in Sri Lanka and educated in the West, she returns to the country for the first time in fifteen years to investigate “unknown extrajudicial executions” (18) on behalf of the United Nations – where she is paired with a local

archaeologist Sarath Diyasena. Their discovery of a recently interred skeleton in an ancient burial ground points to a government killing, a fact that places them both in danger, but despite this Anil is determined to identify the skeleton she has nicknamed “Sailor”.

Closer examination of Ondaatje’s construction of Anil Tissera raises a number of points – she is Westernised ; she has an adopted masculine name, which we learn she “bought” for herself from her brother, and she is a scientist and spokesperson for the United Nations – a combination of factors which render her the antithesis of Gayatri Spivak’s “subaltern woman”. From a post-colonial perspective, hers is a voice that not only breaks the silence previously imposed by an Imperialist discourse, but also speaks for those silenced by the neo-colonialist ideology that Ondaatje exposes in his examination of the war in Sri Lanka. The language of transnationalism, which Ondaatje speaks through Anil, incorporates the contradictions and paradoxes that are displayed in human and cultural diversity.

The complex identity of the character of Anil Tissera is one that incorporates the positions of colonised, coloniser and post-colonial : Firstly, she is a woman born into an Eastern culture, who is complicit in her own “colonisation” by Western ideologies ; and secondly, Anil’s return to Sri Lanka, casts her in the role of “coloniser”, in her “neo-colonial” attempts to impose Western/scientific notions of “Truth” and “History” on the people she works with. Thirdly, Anil is not only colonised and coloniser, but at the same time, she is also post-colonial – giving voice to the “subaltern” indigenous woman in a scientific world more often aligned with a white patriarchal hegemony.

The character of Anil Tissera is an interwoven, multicultural, and indeed paradoxical identity that Michael Ondaatje refers to in a recent interview as - “the returning stranger” (Powells 2). When asked what first prompted him to write *Anil’s Ghost*, he said :

“I think it came from the image of someone returning to a country they’d once been a part of, now finding themselves a stranger in that place. That’s Anil’s path. She grows up in Sri Lanka, goes and gets educated abroad, and through fate or chance gets brought back by the Human Rights Commission to investigate war crimes. That story of the returning stranger seems very central to our time. That was the starting point”.

This concept of the “returning stranger” is a complicated one – which connotes both association and disassociation, and encompasses binary oppositions between known and unknown, location and dislocation, past and present, to name but a few. A concept that is most appropriately analysed using transnational theory, which “captures a world of fluid borders, where goods, ideas, and people flow constantly across once sovereign space” (Gross 378).

It is interesting that in the process of acculturation, Anil turns to “the language of science” (145) as her lingua franca, a language that – whilst constituting a specialised jargon – is potentially unlimited by any single nation or culture. The forensic anthropologists with whom Anil works in the West are from a variety of places including Europe, Central America and Canada : an international group of people whose common language is “the rhetoric of death over the intercom” (147). Anil boasts that she knows “the name of several bones in Spanish” (34) which she has learnt from one of her colleagues, thus connoting a syncretism in her chosen “language of science” that appears pertinent to the construction of a “transnationalist” identity.

However, as Guerrero points out in her essay “Academic Apartheid”, it is “Western philosophy that permeate[s] most academic disciplines and define[s] our conventional notions of truth” (57). The language of science is one that is often presumed to be universal, and yet has an arguably Eurocentric ethos – one which is not necessarily compatible with the Sri

Lankan methodology that Anil is required to work with, for as Guerrero goes on to say, “not all people ‘know’ the same way” (sic 58). When Anil chooses science as her language – a language that could be said to be predicated on Western imperial thought, she becomes a stranger to the Sri Lankan culture of her childhood. Her expectations are those of a Westerner, in that for Anil “information could always be clarified and acted upon” ; however, this is a statement that she finds does not hold true in Sri Lanka : “here, on this island, she realised she was moving with only one arm of language” (54).

Anil finds that her attempts at communication are made problematic, in that there is a lack of understanding with regard to ideological differences between Eastern and Western cultures – differences that are predicated on a contrasting understanding of meaning. This is demonstrated in the ambivalence about perceptions of “truth” in Sri Lanka, an indication of which is seen in Anil’s first meeting with the character Sarath Diyasena :

“‘Right. Right,’ he said in a drawl she would become familiar with a precise and time-stalling mannerism in him. It was like the Asian Nod, which included in its almost circular movement the possibility of a no. Sarath Diyasena’s ‘Right,’ spoken twice, was an official and hesitant agreement for courtesy’s sake but included the suggestion that things were on hold”. (17)

While for Anil, “the journey was in getting to the truth” (156), Sarath’s concern is, “what would the truth bring them into ?” (156). He sees the truth as “a flame against a sleeping lake of petrol”, potentially dangerous and open to misuse. Ondaatje juxtaposes Anil’s desire to identify the skeleton of “Sailor” through the language of science, with Sarath’s equivocal belief in “truth as a principle” (157). Sarath goes on to explain that “he would have given his life for the truth *if the truth were of any use*” (157).

Anil’s scientific methods of searching for the truth regarding Sailor’s murder are called into question – One Sri Lankan colleague tells her : “‘We have never had the truth. Not even with your work on bones’” (102) ; her reply is firmly aligned with Western thinking. She declares that – “‘we use the bone to search for it. ‘The truth shall set you free’. I believe that’” (102). Anil’s words are a direct quote from the New Testament of the Bible, the foundational text for Christian beliefs : the Gospel of John says, “you will know the truth, and the truth will set you free” (ch.8 v.32). In response, her Sri Lankan inquisitor states that “‘most of the time in our world, truth is just opinion’” (102).

Ondaatje uses language to confront this fundamental cultural difference concerning “truth” throughout the novel ; he problematises notions of individual and national identity through both Eastern and Western interpretations that are ascribed to the concept of truth. Josef Pesch comments that for Ondaatje, “truth, it seems, is truly relative : a matter of context and perspective” (“Mediation” 66). The defamiliarisation of such a “fixed” Western paradigm underlines the nature of transnationalism. In the words of Stuart Hall :

“This is the great de-centering of identity that is a consequence of the relativization of the Western world – of the discovery of other worlds, other peoples, other cultures, and other languages. Western rational thought despite its imperializing claim to be *the* form of universal knowledge, suddenly appears to be just another episteme. To use Foucault’s words, just another regime of truth. Or Nietzsche’s, not absolute Knowledge, not total Truth, just another *particular* form of knowledge harnessed to particular forms of historical power. The linkage between knowledge and power is what made that regime True, what enabled that regime to claim to speak the truth about identity for everyone else across the globe.

When that installation of Western rationality begins to go and to be seen not as absolute, disinterested, objective, neutral, scientific, non-powerful truth, but dirty truth – truth implicated in the hard game of power. . . that destabilizes the old logic of identity”. (12)

In defining Anil’s language of science in relation to a universal notion of a single truth, Ondaatje is presenting it in just such imperialist terms. Anil’s ability to communicate in Sri Lanka is not empowered by her scientific knowledge, or by her desire for truth ; indeed to a certain extent it is impeded, placing her in the position of a westernised “stranger” returning to a culture in which people “*know*” in a different way.

Just as he signals the fluidity of national and individual identity through his problematising of apparently located tropes such as language or “truth”, so Ondaatje defamiliarises the role of history in the construction of identity. Ajay Heble suggests that “for Ondaatje, history, like fiction, is a form of discourse, a reservoir of potential meanings but also a playground for an endless proliferation of revisions and reinterpretations” (98). Ondaatje defies the binary oppositions that exist between ancient and modern, historical and contemporary ; one of the ways in which he does this is through the conflation of past and present within the memories of his characters.

Ondaatje transforms the abstract nature of memory into a more concrete, visible form through an exploration of the way physical representations of the past may actually become absorbed into the present – in a process that results in the past being made manifest within the present. He reveals an historical perspective that does not see the past as fixed, but as open to reinterpretation by the present, and portrays the contemporaneous existence of the ancient and the modern. The delineation between past and present is blurred, an obfuscation that reveals how the process of identity may involve the reinterpretation of fragments of history into the discourse of today.

In *Anil’s Ghost* Ondaatje’s narrator describes how, in their search to identify the skeleton, Anil and Sarath employ someone to recreate what the skeleton “Sailor’s” head may have looked like using the skull. The reconstruction of the head represents a realisation of an abstract notion, a calling into being of the past in the hopes of rekindling memory. Memory, however, is an unstable medium ; each day “when Ananda could go no further with the skull’s reconstruction, he took it all apart, breaking up the clay” only to return the following day to “re-create the previous day’s work in twenty minutes. Then he thought and composed the face a further step” (171). On seeing the final sculpture of Sailor, “now in his posthumous life”, Anil feels that :

“this head was not just how someone possibly looked, it was a specific person. It revealed a distinct personality, as real as the head of Sarath. As if she was finally meeting a person who had been described to her in letters, or someone she had once lifted up as a child who was now an adult” (184).

There is a problem, however, Sarath and Anil realise that although this is actually a reconstruction of Sailor’s head, its production has been mediated through Ananda’s memories of his wife, Sirissa, who is one of “the disappeared”, another victim of Sri Lanka’s civil war. The past, internalised through memory, manifests itself and intrudes into the present to become a concrete representation of an abstract notion : “the face was in no way a portrait of Sailor but showed a calm Ananda had known in his wife, a peacefulness he wanted for any victim” (187).

The head is severed from the body, a gruesome reminder of the many victims whose heads were “stuck on poles” during the conflict, and yet to have this dislocated identity is preferable to there being “no sighting or evidence of his existence or his death” (184). Here

Ondaatje provides a post-colonial response in his rewriting of history that reclaims the identities of those who have been eradicated or marginalised by the colonial oppressor. Moving beyond the post-colonial, however, the head is symbolic of the dislocation that is intrinsic to a transnational identity ; belonging to no single “national” body it is constructed on the basis of one identity whilst bearing the traits of another. Ondaatje’s fictional recreation of Sailor’s head provides a metaphor for a new and hybridised identity : a representation of the “new ethnicity” that Stuart Hall speaks of in his article “Ethnicity : Identity and Difference”. For Hall such an ethnicity is

“a new conception of our identities because it has not lost hold of the place and the ground from which we can speak, yet it is no longer contained within that place as an essence. . . the new ethnicities. . . are neither locked into the past nor able to forget the past. Neither all the same nor entirely different. Identity *and* difference. It is a new settlement between identity and difference” (20).

Ondaatje takes just such an approach to the “constructedness” of identity ; through a conflation of memory and the present moment, there is a recognition of the transcendence of boundaries, and the difference and diversity that is inherent in transnationalism.

In a recent interview, Ondaatje discusses his interest in history, and comments that his perspective is mainly concerned with “where the personal and the historical meet. That edge” (Fagan 120). It is in this liminal area, the boundary between the experience of the individual and the public factual events which affect that experience, that Ondaatje closely questions and examines the process of constructing identity. Homi K. Bhabha refers to this liminal area as “a space of intervention – *in between* past and present, haunted memory . . . the world of transnational relations that we are poised to occupy” (“Unpacking” 204). Through the character of Anil, Ondaatje puts forward some rhetorical questions that interrogate this space :

“If she were to step into another life now, back to the adopted country of her choice, how much would Gamini and the memory of Sarath be a part of her life ? Would she talk to intimates about them, the two Colombo brothers ? And she in some way like a sister between them, keeping them from mauling each other’s worlds ? Wherever she might be, would she think of them ? Consider the strange middle-class pair who were born in one world and in mid-life stepped waist-deep into another ?” (285).

These questions reflect an interdependency between memory, the present and the future in the construction of identity as process. Anil’s transnational identity is one that inhabits a space that is in between, one that is paradoxically located at a point of dislocation, and one that reveals the cultural differences of others.

Robert Gross points out that transnationalism “carries the multicultural impulse to an international plane. It highlights fundamental differences between cultural groups” (388). In her role as “the returning stranger” Anil provides “the beard, the excuse” for the two Sri Lankan brothers to “align themselves” (285) ; she can understand their passion for their nation :

“they spoke of how much they loved their country. In spite of everything. No Westerner would understand the love they had for the place. . . . ‘American movies, English books – remember how they all end ?’ Gamini asked that night. ‘The American or the Englishman gets on a plane and leaves. That’s it. The camera leaves with him. . . . So the war, to all purposes, is over. That’s enough reality for the West. It’s probably the history of the last two hundred years of Western political writing. Go home. Write a book. Hit the circuit’” (285-6).

Post-colonial theorising may suggest that Anil's departure from Sri Lanka is indeed an act of abandonment. When she leaves, however, she takes with her, as evidence against the government, the skeleton of "Sailor" who has been identified as Ruwan Kumara, a "rebel sympathizer" abducted from his village (269). Hers is a transnational stance that, without partaking of a sentimental search for roots, acknowledges the syncretic and hybridised nature of cultural identity and looks outward to an intermixture of ideas.

This paper has explored a little of the background to transnational theory and begun to consider the examination of identity by Michael Ondaatje in *Anil's Ghost*, from a transnational perspective – a perspective which brings a range of issues into focus, these include : the effects of acculturation, citizenship and migration ; the way in which globalisation and universalism is perceived in terms of power, language, and information ; the relationship between local and global concerns ; and the debate regarding perceptions of history. These are, indeed, issues that traverse national boundaries, and they are of particular relevance to writers such as Ondaatje, who have allegiance to Canada – a nation that (as has already been mentioned) has inscribed multiculturalism into its constitution.

Canadian writer Robert Kroetsch comments that there are those who would say that "Canada lacks ghosts" ; his response is – "Ha. We are our own ghosts" (57), a response that reveals something of the concern that exists regarding Canadian national identity : Canadians "live with the exquisite fear that we are invisible people"(57). Anil's "ghost" is a ghost that haunts contemporary Canadian culture – it is the spectre of multiculturalism, ever present in the struggle for a visible Canadian national identity – and it is made manifest here in the work of Michael Ondaatje, through the mirror of Transnational theory. It is undeniable that the boundaries of national identity are becoming increasingly permeable, and yet their affects and effects remain tangibly present, as the tragic events of September 11th 2001 have shown. The conflicts and clashes that result have been shown here to haunt the text of Michael Ondaatje's *Anil's Ghost* – truly a spectre of the transnational.

Bibliography

- Bhabha, Homi K. "Unpacking my Library . . . Again". *The Post-Colonial Question : Common Skies, Divided Horizons*. Eds. Iain Chambers and Lidia Curti. London : Routledge, 1996. 199-211.
- Bourne, Randolph. "Trans-National America". 1916. *The Heath Anthology of American Literature*. Gen. ed. Paul Lauter. Vol. 2. New York : Houghton Mifflin, 1998. 1732-1743.
- Fagan, Cary. "Where the Personal and the Historical Meet". *The Power to Bend Spoons : Interviews with Canadian Novelists*. Ed. Beverley Daurio. N.p. : The Mercury Press, 1998. 115-121.
- Filip, Raymond. "The Mighty Buck, the Immigrant Fuck, and Melting Pot Luck". *The New Canadian Poets. 1970-1985*. Ed. Dennis Lee. Toronto : McClelland and Stewart, 1985. 283
- Giles, Paul. "Trans Atlantique". Ts. Address. Conf. Maastricht. 12/10/2000.
- Good News Bible*. The Bible Society. London : Collins/Fontana, 1976.
- Gross, Robert A. "The Transnational Turn : Rediscovering American Studies in a Wider World". *Journal of American Studies* 34. 3 (2000) : 373-393.
- Guerrero, M. Annette Jaimes. "Academic Apartheid : American Indian Studies and 'Multiculturalism'". Gordon and Newfield 49-63.
- Hall, Stuart. "Ethnicity : Identity and Difference". *Radical America* 23. 4 (1991) : 9-20.
- Heble, Ajay. "Michael Ondaatje and the Problem of History". *Clio : A Journal of Literature History and the Philosophy of History* 19. 2 (1990) : 97-110.
- Kroetsch, Robert. "The Canadian Writer and the American Literary Tradition". *The Lovely Treachery of Words : Essays Selected and New*. Ontario : Oxford UP, 1989. 53-57.
- Ondaatje, Michael. *Anil's Ghost*. London : Bloomsbury, 2000.
- Pesch, Josef. "Mediation, Memory and a Search for the Father : Michael Ondaatje's *Running in the Family*". *Zeitschrift fur Anglistik und Amerikanistik : A Quarterly of Language Literature and Culture* 45. 1 (1997) : 56-71.
- Powells, Dave. "Michael Ondaatje's Cubist Civil War". 8 pp. 09/09/2000 : <[http :// www.powells.com/authors/ondaatje.html](http://www.powells.com/authors/ondaatje.html)>.
- Said, Edward W. *Culture and Imperialism*. London : Vintage, 1994.
- Spivak, Gayatri. "Can the Subaltern Speak ?" *Marxism and the Interpretation of Culture*. Eds. Cary Nelson and Lawrence Grossberg. London : Macmillan, 1988. 271-313.

Les grandes marées de Jacques Poulin : l'échiquier idéal

Stefania Cubeddu

Université Paris IV-Sorbonne et Università di Torino

Résumé :

L'œuvre de Jacques Poulin pourrait être considérée comme une réflexion sur le rapport qui s'établit entre un espace réel et son narrateur. Dans *Les Grandes Marées*, comme s'il s'agissait d'un jeu d'échecs, le narrateur organise son espace, place ses pions et établit les règles du jeu. Chaque personnage-pion a donc un rôle bien défini et devient le stéréotype d'un groupe social plus vaste, ayant une seule possibilité de mouvement. Finalement, le microcosme parfaitement organisé reflète l'image de la société. Toute tentative de l'homme de s'éloigner des rôles et des conditions que la société impose, sous prétexte de rendre l'homme heureux, échoue.

Abstract :

Jacques Poulin's work might be considered as a reflection over the relation between a real space and his narrator. In the novel *Les Grandes Marées*, as in a game of chess, the author has organised a space, placed his chess-men and established the games rules. Every character (chess-men) has a specific role and becomes the stereotype of a broader social group, having one and only one possibility of movement. In the end the microcosm perfectly organised clearly reflects the image of the society. Every human attempt of refusing roles and conditions imposed by society through the building of a world made to measure, under the pretext of making men happy, fails.

Mon travail de thèse a pour titre *Parcours dans le Québec imaginaire de Jacques Poulin* et se veut une réflexion sur le rapport qui s'établit entre un espace réel et son narrateur. Je travaille sur l'œuvre complète de cet auteur avec une particulière attention à l'influence exercée par la ville de Québec. Identifiant un personnage principal dans cette œuvre, grâce à des caractéristiques qui reviennent d'un roman à l'autre, je vais suivre ses déambulations et souligner la présence prégnante de la ville de Québec. En effet, en lisant les romans de J. Poulin, si l'on peut remarquer la présence de la ville, l'on se rend compte qu'elle ne constitue pas, de prime abord, l'élément le plus important. D'autres thèmes⁵⁹, présentés dans un style personnel, contribuent à donner à son œuvre une dimension particulière. La difficulté de communiquer, le choix du mot et, par conséquent, la relation à l'écriture, représentent, entre autres, les caractéristiques du monde de cet écrivain. Leur répétition, repérable grâce à une fréquence visible⁶⁰, participe à donner une cohérence et une originalité à l'œuvre. De plus, ces thèmes ont intéressé la critique contemporaine et constitué l'objet d'études de quelques

⁵⁹ Pour ne citer que quelques noms : Anne Marie Miraglia, Gilles Marcotte, ...

⁶⁰ Voir les études de Jean-Pierre Richard sur la définition de critique thématique.

travaux critiques – en sont un exemple les ouvrages de Anne Marie Miraglia⁶¹ et de P. Socken⁶².

Le roman qui va constituer l'objet d'étude de cette intervention est *Les Grandes Marées*⁶³. Il occupe une étape centrale à l'intérieur d'un parcours cyclique qui commence dans la ville de Québec, et plus précisément dans le quartier du Vieux-Québec, pour s'en éloigner et pour revenir, avec le dernier roman, au même endroit où ce périple avait commencé. À l'aide d'une carte géographique, l'on se rend compte que c'est, bien sur, *Volkswagen Blues*⁶⁴ le roman où le protagoniste s'éloigne le plus de la ville de Québec pour arriver, après avoir traversé le continent nord américain, à San Francisco. Toutefois, étant donné le rapport qui existe entre Poulin et Québec, d'un point de vue conceptuel, c'est dans *Les GM* que le protagoniste poulinien accomplit un véritable éloignement, malgré le fait d'avoir choisi de dérouler son histoire dans l'île Madame, située au milieu du fleuve Saint-Laurent, et donc près de la ville de Québec.

Aujourd'hui, dans mon hypothèse d'interprétation, la relation à l'espace et à la ville sera mise en évidence par l'absence, voire la fuite, de la ville même. Et si le fait de choisir un roman qui ne se déroule pas en ville, pour mieux en étudier le rapport, peut paraître paradoxal, on verra que cette île représente une tentative de réponse à la valeur dysphorique de la ville, une ville qui est (entre autres) symbole de progrès et qui, identifiée au départ dans la ville de Québec, perd son unicité québécoise pour représenter l'espace urbain en général.

Je vais tout d'abord mettre en évidence l'organisation parfaite de l'espace-île et son graduel peuplement. Comme s'il s'agissait d'un jeu d'échecs, le narrateur place ses pions et établit les règles du jeu. Dans un second moment, nous allons observer le rapport entre l'espace de l'île et l'espace du corps du protagoniste. Dans les deux cas, avec un même rythme, on assiste à un rapetissement et à une graduelle perte de tout contrôle. Finalement, je vais mettre l'accent sur l'impossibilité de s'éloigner de la société et sur la poursuite des rôles et des conditions que la société même impose, sous prétexte de rendre l'homme heureux.

Les études critiques, si elles ne l'ont pas complètement négligé, ont souvent attribué au décor un rôle subordonné aux autres éléments constitutifs du roman⁶⁵. Le même Genette remarque que "la description est toujours auxiliaire du récit"⁶⁶. D'autant plus que, dans la tradition classique, la description a souvent été considérée comme une pause, une récréation dans le récit ayant un rôle purement esthétique ou une fonction d'ordre à la fois explicatif et symbolique, tendant (chez Balzac et ses successeurs réalistes), à relever et à justifier la psychologie des personnages. Dans son article de référence, Paul Ricard⁶⁷, souligne que le décor constitue un élément essentiel qui participe activement à donner une certaine cohérence au récit. Et, si chaque roman se situe autant dans le temps que dans l'espace, chez Poulin, l'espace aide à mieux définir le caractère des personnages et se charge de plusieurs

⁶¹ Anne Marie Miraglia, *L'écriture de l'autre chez Jacques Poulin*, éd. Balzac, 1993.

⁶² Paule Socken, *The myth of the last paradise in the novels of Jacques Poulin*, Associated University Presses, 1993.

⁶³ Jacques Poulin, *Les Grandes Marées*, éd. Leméac/Actes Sud, Montréal, 1995 (première édition 1978). Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle GM, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

⁶⁴ J. Poulin, *Volkswagen Blues*, éd. Québec/Amérique, 1984.

⁶⁵ En sont un exemple les nombreuses études dédiées à la thématique du temps et à la relation entre les personnages.

⁶⁶ G. Genette, *Figures II*, éd. Seuil, p 58.

⁶⁷ P. Ricard, "Le décor romanesque", *Etudes québécoises*, VIII, 1972.

valeurs. En effet, l'œuvre complète de cet écrivain est strictement liée à la spatialité⁶⁸ et c'est la ville de Québec qui devient un véritable point de repère.

Presque tous ses romans ainsi se situent à Québec et tous entretiennent une relation particulière avec cette ville. Et si, normalement, J. Poulin crée l'impression de donner la possibilité au lecteur d'écrire avec lui, le livre qu'il est en train de lire, cela n'en est pas moins à propos de l'approche de l'espace, montré par le manque de descriptions ordonnées, linéaires et détaillées des lieux. Ainsi, l'espace se découvre, normalement, au fur et à mesure que les traversées s'effectuent. Qu'il s'agisse de promenades (*Mon Cheval pour un Royaume*⁶⁹, *Le Cœur de la Baleine Bleue*⁷⁰, *Chat Sauvage*⁷¹) ou de tours en Volkswagen (*Volkswagen Blues*⁷² et *Tournée d'Automne*⁷³), ou en calèche (MCPR), les descriptions se concrétisent à travers un travail qui ressemble à la reconstruction d'un puzzle. Ce n'est pas exactement le cas dans *Les GM*. Dans ce roman, s'il y a quelques références à la faune (Marie est spécialiste en oiseaux) et à la flore de l'île, c'est surtout l'organisation et le peuplement de l'espace aux limites bien définies qui frappent. Les descriptions d'ordre esthétique sont donc limitées, car tout lecteur peut, à travers quelques éléments donnés par-ci et par-là, imaginer facilement une île qui, à plusieurs reprises, est comparée au Paradis terrestre.

L'île est pourtant bien située. Du début du roman, on lit :

“ l'île mesurait un peu plus de deux kilomètres de longueur sur un demi kilomètre de largeur [...] mais il n'y avait pas tant d'espace libre, à la vérité, car l'intérieur était presque entièrement recouvert par une forêt trop dense pour qu'il fut agréable d'y pénétrer. Un seul et unique sentier allait d'un bout à l'autre de l'île en passant par le cour de tennis qui se trouvait au centre ”. (GM, 16-17)

Aux deux extrémités, la Maison du Nord, première demeure du protagoniste, et la petite Maison du sud. C'est le protagoniste-même qui propose pour son nouvel habitat une île déserte. Il s'agit d'un Traducteur de Bandes Dessinées T.D.B, voilà, comme lui-même le précise, son rôle et son nom de code (indiqué d'ailleurs par un sigle). Il se retrouve, par son choix, seul sur une île déserte, grâce à la bonté de son patron de travail qui est obsédé par l'idée de réaliser le vieux rêve du bonheur américain. Teddy Bear quitte la ville de Québec et la société où il a toujours vécu et travaillé, pour aller vivre et travailler dans la solitude la plus totale.

Nouveau Robinson, où plutôt anti-Robinson, (comme l'a défini Mario Leduc dans un récent article paru dans *Voix & Images*⁷⁴), T.D.B. commence l'exploration de son nouveau monde, avec son chat Matousalem. Au début, il organise son temps en suivant les mêmes rythmes et les mêmes pauses de travail qu'il avait au journal *Le Soleil* de Québec et, systématiquement, chaque samedi, il reçoit la visite de son Patron. On dirait que T.D.B. ait finalement atteint son bonheur, il s'agit d'une forme passive de sérénité sans désir. Toutefois, au cours d'une conversation, le Patron estime que le Traducteur ne peut pas être heureux seul avec son chat et décide qu'il a certainement besoin de "compagnie". Et, avec les marées du début de chaque mois, qui rythment les événements principaux du roman, à partir du mois de

⁶⁸ Voir l'Etude de P. Hébert, “ De la représentation de l'espace à l'espace de la représentation ”, *Etudes Françaises*, 21/3/, 1985.

⁶⁹ J. Poulin, *Mon Cheval pour un Royaume*, éd. du jour, Montréal, 1967. Dans ce texte MCPR.

⁷⁰ J. Poulin, *Le cœur de la Baleine Bleue*, éd. du jour, Montréal, 1970.

⁷¹ J. Poulin, *Chat Sauvage*, éd. Leméac/Actes Sud, Montréal/Arles, 1998.

⁷² J. Poulin, op.cit.

⁷³ J. Poulin, *La tournée d'Automne*, Leméac/Actes Sud, 1993.

⁷⁴ Mario Leduc, “ Le bonheur autrement. L'héritage décrié de Robinson Crusoe dans *Les Grandes Marées* de Jacques Poulin ”, *Voix et Images*, vol. XXVI, n°3, printemps 2001, pp. 569-584.

mai (date du début du roman), l'espace vital de T.D.B. va être peuplé par toute une série de personnages qui vont constituer une "nouvelle société".

Une foule de civilisés arrive, constituée par des véritables spécialistes. On voit paraître, après Marie, Tête Heureuse, la femme du Patron, deux intellectuels, le Professeur Mocassin, un spécialiste en sciences historiques et en Bandes Dessinées provenant de la Sorbonne, et l'Auteur, choisis pour que le protagoniste puisse discuter de son travail. Un Homme Ordinaire aussi arrive pour tout organiser et va s'installer, en raison de son sens pratique, évidemment, dans la salle des machines. Ces habitants ont l'air d'être toujours débordés et, au départ, essayent d'encourager le protagoniste. Pourtant, Teddy, au fur et à mesure que ce qui était son espace se peuple, a de plus en plus de mal à trouver sa place et son rôle dans le groupe social. Ainsi, pendant deux séances, qui ont lieu sur le court de tennis, TDB découvre que tous ses travaux de traduction sont inutiles. Depuis longtemps déjà, il a été substitué par un ordinateur qui, drôle de sort, s'appelle Atan, c'est à dire "homme" dans une langue primitive, peu élaborée. Tout le contraire de ce que visait Teddy, ce langage est à l'image de la communication de l'homme moderne, de moins en moins directe et moins nuancée.

À l'arrivée des grandes marées d'octobre, comme les soins du spécialiste de groupe ont échoué, le Patron amène avec lui le Père Gélisol le "spécialiste de l'individu". Car, c'est clair, ce n'est pas un problème de groupe, mais c'est la faute d'un de ses éléments. Cette tentative aussi s'avère vaine et Teddy va être éloigné, chassé, de l'île.

Comme vous avez pu remarquer, à l'exception de Marie, personne, entre ces personnages, n'a de véritable prénom. Tous ont un surnom, un nom de code, et si vous aviez le roman sous les yeux, vous pourriez remarquer que chaque nom commence par une majuscule. Ce sont des *définitions* caractérisantes qui servent, avec ironie, à la même vitesse du flash d'un appareil photographique, ou d'une vignette des Bandes Dessinées, à bien les présenter au lecteur. C'est cette même fonction, d'ailleurs, que l'on assigne aux fiches signalétiques précédant l'arrivée de certains personnages. Les rôles deviennent donc des éponymes. Chaque personnage-pion a un rôle bien défini, un nom qui le précise et occupe l'espace qui lui est approprié. Il devient un type, le stéréotype d'un groupe social plus vaste et n'accomplit que la tâche pour laquelle il a été choisi, conçu, et n'existe qu'en fonction des rôles que Poulin lui a attribués. Les descriptions seraient, dans ce cas, superflues, emphatiques.

Parallèlement à ce jeu de rôles, on voit l'appropriation de l'espace de la part des personnages. Comme s'ils occupaient leur case pour pouvoir démarrer leurs mouvements, tous vont se coaliser dans ce qui paraît être le but d'aider le protagoniste, mais qui va devenir, en réalité, celui de conquérir l'échiquier-île. À son arrivée à l'île Madame, le protagoniste s'installe, comme nous l'avons vu, dans la Maison du Nord. À l'arrivée de Marie, un équilibre (entre autres d'ordre spatial) s'instaure, Teddy occupe la Maison du Nord et Marie la Maison du Sud et si Marie est la seule qui se fait des soucis pour ne pas déranger Teddy, les autres s'imposent dans l'espace-île. Déjà à partir des premières pages, Teddy avait ressenti que l'île était en train de rapetisser : " ... il trouvât le trajet très court, comme si l'île était devenue plus petite.. " (GM, 39). À l'arrivée de T. H. (GM, 78), elle et Marie vont s'installer à la Maison du Nord tandis que Teddy déménage à la Maison du Sud. À partir de ce moment, commencent les glissements du protagoniste dans l'échelle de valeurs et toute une série d'exodes irréversibles. Dès l'arrivée de deux intellectuels et de l'Homme Ordinaire, Teddy sera obligé de se transférer dans la cabane de Marie. De la cabane, l'exode l'oblige de se réfugier dans l'anfractuosité d'un rocher pour être, enfin, poussé de l'île.

L'idée de l'espace qui rapetisse n'est d'ailleurs pas une nouveauté chez Poulin. Cela fait partie des thèmes qui contribuent à donner une certaine unité et cohérence à son œuvre,

tout en rappelant l'influence de Boris Vian⁷⁵. Déjà dans MCPR, le protagoniste Pierre Delisle avait l'impression que les murs du Vieux-Québec se renfermaient autour de lui. Ses personnages s'enferment souvent dans des espaces de plus en plus petits et intimes liés à un état d'âme particulier, mais, cette fois, le thème de la réduction de l'espace assume une valeur négative.

En effet, parallèlement à cette perte graduelle de l'espace, on assiste à une réduction progressive de l'espace du corps du protagoniste, à partir de sa main droite, dès l'arrivée de Tête Heureuse. Le même Teddy remarque : “ j'ai l'impression... que la vie a rapetissé autour de moi et que j'ai rapetissé avec elle. ” (GM,90). Teddy souffre d'hypothermie, son corps se refroidit progressivement. La cause est d'ordre psychologique car “ c'est le milieu ambiant qui envahit l'organisme ”. (G.M.) L'espace corporel réagit de la même façon que l'espace-île, pendant que l'île rétrécit, le corps du protagoniste se refroidit jusqu'à se paralyser. De plus, la perte de maîtrise de son corps est indirectement proportionnelle à l'augmentation de la densité démographique de l'île. Repoussé d'une maison à l'autre, comme nous l'avons vu, Teddy n'a plus de cases où pouvoir reculer, il est rejeté de l'île. Dans la dernière scène du roman, seul, il va faire face au fleuve avec un corps qui, lui aussi, le refuse. Echec et mat au roi du petit paradis.

Cette traversée de l'espace nous fait penser au parcours à rebours de l'homme moderne. De sa condition de progrès, l'homme revient à son état primitif avec le même rythme et la même précision du trajet qui de la Maison du Nord, la maison la plus grande, l'amène à une caverne sur la plage et le laisse démuné de tout confort, même des mouvements de son corps.

Le roman les GM met en scène la critique de la société contemporaine qui se veut bien définie et parfaite dans sa tentative de tout prévoir et de tout organiser. Avec l'ironie subtile qui caractérise son écriture, Poulin a recréé un véritable microcosme, afin de pouvoir mieux étudier et observer la structure de ce qui devrait être une société parfaite. Mais, qu'est-ce qu'une “ société parfaite ” ? D'après une définition de H. F. Reading⁷⁶, la société est “un groupe d'individus avec une culture organisée pour satisfaire tous les besoins et intérêts”. Toutefois, non pas tous les possibles regroupements constituent une société, mais seulement ceux où les participants sont soumis à des règles précises, établies, acceptées et transmises de génération en génération. Et si la culture établit des règles et des normes qui, assimilées par les appartenants au groupe-société, ont le but de garantir une forme et une cohésion à la société même, c'est la ville qui offre le cadre idéal où la société idéale puisse se concrétiser.

Pour arriver à une cohérence intérieure optimale, l'homme s'est basé sur un principe organisateur qui peut paraître en opposition avec la finalité à atteindre : il a organisé la société en une série de domaines progressivement plus petits et spécifiques et en général, opposés les uns aux autres. L'attribution à chacun de son propre champ d'action, d'un travail, d'une spécialisation et d'une activité personnelle, a créé un fort lien de dépendance entre les individus et la société. Chaque individu doit/devrait osciller entre un champ de cohésion et l'autre, en suivant celui auquel il est lié par ses caractéristiques personnelles et occupationnelles. Cela nous rappelle le *fonctionnalisme*⁷⁷ qui considère que les éléments d'une société forment un tout indissociable, jouent un rôle vital dans le maintien de l'équilibre d'un ensemble. D'après cette théorie, les faits sociaux ne peuvent être expliqués

⁷⁵ Boris Vian, *L'écume des jours*, éd. 10/18, Paris, 1963.

⁷⁶ H. F. Reading, H.F. Reading, *A dictionary of social sciences*, Routledge & Kegan Paul, London, 1977.

⁷⁷ *Dictionnaire de la sociologie, Encyclopaediae universalis*, éd. Albin Michel, Paris, 1998.

qu'à travers la mise en évidence des fonctions des individus, car ils n'existent qu'en *fonction* de ce à quoi ils servent.

Pour revenir à notre roman, l'incapacité, l'inutilité et le manque d'une quelconque réaction, physique autant que psychologique, de la part de T.D.B, constituent le prétexte pour les habitants, de l'exclure de l'île-société, ou mieux de l'île-échiquier. Les règles de répartition des rôles ne prévoient aucune tâche pour lui, à la fin du roman, on lit : "...la répartition ne prévoit rien pour ceux qui sont affligés d'une incapacité physique temporaire ou permanente..." (GM, 205). Teddy refuse d'adhérer au système et ce refus est mis en évidence par sa passivité exacerbée. Il ne fait pas partie du groupe social, il n'a aucune fonction, il n'est pas indispensable. Au contraire sa présence nuit à l'équilibre du nouveau groupe.

Ainsi dans les GM, chaque personnage-pion a un rôle bien défini et, comme nous l'avons vu, à travers la description d'un détail lié à son aptitude, est bien caractérisé et assume sa personnalité. Pour que les champs de cohésion soient reconnus à l'intérieur du roman, il faut que chacun des personnages arrive à définir ses limites, son territoire. Teddy est le seul des habitants qui n'est pas arrivé à limiter son espace et, dans un monde qui avance à une telle vitesse, il aurait dû se battre, être agressif, défendre son territoire, comme les chats, qui peuplent les romans de l'auteur. L'absence d'agressivité correspond, donc, dans Les GM, à la perte de l'espace et du droit de vivre dans une société. Ce milieu, au départ si hospitalier, et accueillant, semblable au paradis terrestre, lui devient progressivement hostile.

J. Poulin nous a montré un monde dominé par tous les avantages que l'homme a su inventer. Toutefois, submergé par les Marées du progrès, l'homme poulinien reste pétrifié, sans mots, sans vie. À l'intérieur du texte, on peut retrouver, bien sûr, des thèmes chargés d'une valeur positive, comme, par exemple, la quête du bonheur, de la tendresse, de la communication, mais ces tentatives tournent à l'échec. De plus, l'aspect le plus négatif que Poulin a su souligner voit l'homme totalement incapable de décider, même d'être seul. D'autant plus que ses proches ne peuvent plus l'aider, malgré leur bonne volonté où malgré le fait qu'ils soient créés dans ce but. En suivant presque le même parcours d'un dieu qui s'inquiète pour que sa créature soit heureuse, l'écrivain lui a tout donné, y compris, apparemment, la possibilité de choix.

Malgré tout, l'homme est avalé par tout ce qu'il a toujours désiré et inventé. Dans un monde construit par et pour l'homme, avec tous les comforts qu'on peut tirer du progrès, il n'y a plus de place pour ceux qui restent attachés aux sentiments et à l'importance du pouvoir de la communication. Contre le progrès qui annule et substitue l'homme ou, plus simplement, pour analyser le danger qui se présente à l'homme contemporain, Poulin lance un appel à quiconque soit capable de l'entendre et de le décoder.

Éléments bibliographiques

Œuvres de Jacques Poulin

Mon Cheval pour un Royaume, éd. du jour, Montréal, 1967.

Jimmy, Montréal, éd. du jour, Montréal, 1969.

Le cœur de la Baleine Bleue, éd. Du jour, Montréal, 1970.

Faites des Beaux Rêves, L'Actuelle, Montréal, 1974.

Les Grandes Marées, éd. Leméac/Actes Sud, Montréal, 1995 (première édition 1978).

Volkswagen Blues, éd. Québec/Amérique, 1984.

Le Vieux Chagrin, éd. Leméac/Actes Sud, Montréal/Arles, 1989.

La tournée d'Automne, Leméac/Actes Sud, 1993.

Chat Sauvage, éd. Leméac/Actes Sud, Montréal/Arles, 1998.

Articles et Textes critiques

Dictionnaire de la sociologie, Enciclopediae universalis, éd. Albin Michel, Paris, 1998.

G. Genette, *Figures II*, éd. Seuil, Paris, 1969.

P. Hébert, “ De la représentation de l'espace à l'espace de la représentation ”, *Etudes Françaises*, 21/3/, 1985.

Mario Leduc, “ Le bonheur autrement. L'héritage décrié de Robinson Crusoé dans *Les Grandes Marées* de Jacques Poulin ”, *Voix et Images*, vol. XXVI, n°3, printemps 2001.

Anne Marie Miraglia, *L'écriture de l'autre chez Jacques Poulin*, éd Balzac, 1993.

H. F. Reading, *A dictionary of social sciences*, Routledge & Kegan Paul, London, 1977.

P. Ricard, “Le décor romanesque ”, *Etudes québécoises*, VIII, 1972.

Paul Socken, *The myth of the last paradise in the novels of Jacques Poulin*, Associated University Presses, 1993.

Boris Vian, *L'écume des jours*, éd. 10/18, Paris, 1963.

L'esthétique du *Pavillon des miroirs* et la carnavalisation

Corinne Matteaccioli

Université d'Avignon

Résumé :

Le Pavillon des miroirs, publié en 1994, inscrit Sergio Kokis dans la littérature migrante du Québec. Cette autofiction semble de prime abord présenter les traits propres à la carnavalisation. Toutefois, si elle partage les principaux motifs de la carnavalisation (excès dans le sexe et la mort, subversion du sacré), elle est dépourvue de l'indispensable rire carnavalesque. Ainsi, l'esthétique du *Pavillon des miroirs* relève davantage de l'absurde que de la carnavalisation car nous verrons qu'un même besoin de catharsis est motivé par deux causes parfaitement inverses.

Abstract :

With *Le Pavillon des miroirs*, published in 1994, Sergio Kokis enters the migrant literature of Quebec. This autofiction first seems to present the features of "carnavalisation". However, though it shares the main patterns of carnavalisation (excesses in the representation of sex and death, subversion of what is sacred), it lacks the essential "carnavalesque" laughter. Thus, the esthetics of the *Pavillon des miroirs* take more after the absurd than after "carnavalisation". Nevertheless, there is a catharsis that exists in both the *Pavillon des miroirs* and the "carnavalisation", but this experience is the result of two causes that are perfectly inverse.

Écrivain de la littérature dite "migrante", l'exilé brésilien S.Kokis commet son premier acte littéraire en 1990 avec la publication d'un récit à caractère autobiographique, *Le pavillon des miroirs*. Ce récit, qui survient après un quart de siècle passé au Québec, apparaît comme un retour nécessaire sur soi, manifeste une volonté de se distancier d'un passé dont les éléments traumatisants ont déterminé le comportement de l'auteur. Cette volonté de distanciation détermine l'écriture du *Pavillon des miroirs* et explique, à notre sens, les similitudes remarquées entre l'esthétique du récit et la carnavalisation.

Notons brièvement que nous employons le concept de carnavalisation tel que Bakhtine l'a défini dans son imposant essai sur Rabelais et les formes comiques au moyen-âge (Bakhtine, 1985).

1. Ce que *Le pavillon des miroirs* partage avec la carnavalisation.

1.1 Une base commune : le besoin de catharsis.

Le carnaval apparaît au moyen-âge comme une des rares occasions de défoulement pour le peuple. C'est pourquoi il donne lieu à des comportements, langagiers comme corporels, excessifs qui se retrouvent dans les formes littéraires comiques de cette époque que Bakhtine a analysée. Il explique que le pouvoir régénérateur du carnaval est transposé en littérature par le biais de la "carnavalisation", opération qui consiste en un renversement de la hiérarchie corporelle établie par la morale judéo-chrétienne. L'image du corps, perçue comme

microcosme de l'univers, est doublée d'une dimension cosmique ; ventre et sexe symbolisent la terre (procréation/ accouchement, transformation de la matière) et occupent de ce fait une place prépondérante dans le concept de carnavalisation. Ainsi, par l'intermédiaire du corps le sacré est ramené, rabaissé, à la terre comprise comme source élémentaire de vie. Le besoin de libération, de catharsis, fonde donc la carnavalisation et son mode d'expression, le grotesque, mode caractérisé par l'excès qui se manifeste dans un système d'images centré sur le corps. Notons la prépondérance accordée au corps de la femme, traité de façon hyperbolique (corps disproportionnés), grâce à son rapport à la vie (accouchement). De plus, en raison de la frontière étroite entre la vie et la mort, le grotesque instaure un lien étroit entre elles, toutes deux fusionnant dans le sexe. Ajoutons une dernière précision, et non des moindres, le rôle capital du rire. Ce rire carnavalesque, "*émanation de la fête populaire*" (A. Karàtson, 1981 : 59), est perçu "*selon l'idée matérialiste d'une libération cosmique du corps*" (*ibid.*) qui représente le pouvoir de la carnavalisation.

Le narrateur du *Pavillon des miroirs* est soumis à cette même nécessité de catharsis qu'il réalise par la description des souvenirs qui le hantent. Certes, ce simple fait ne permettrait pas d'effectuer un rapprochement entre l'esthétique du récit et la carnavalisation si la description de ces souvenirs n'empruntait pas la voie du grotesque. En effet, dès les premières pages le narrateur met l'accent sur le déferlement d'images qui l'assaille et motive sa pratique artistique, picturale avant d'être littéraire. Cette focalisation immédiate exprime sans ambiguïtés la nécessité de se soustraire à l'emprise de ces fantômes infatigables. Le narrateur se dit :

"toujours possédé car les images ne se taisent pas ; elles refusent de glisser en arrière, comme une sorte de mauvaise conscience interpellant le présent". (Kokis : 17).

ou encore,

"Comme des traumatismes, [...] ces images qui m'obsèdent sont restées d'une exubérance sauvage. Ces spectres, cette légion de personnages vibrants de lumière m'assaillent à tout instant pour exiger réparation". (Kokis : 16).

La description de ces assauts emprunte à l'imagerie du carnaval et représente des corps véritablement grotesques :

"Certains hurlent, se contorsionnant à la manière des paralytiques, ou restent accroupis, se cramponnant à leur corps dans une souffrance silencieuse et pathétique. D'autres ne sont que des visages, des déguisements. Parfois c'est le carnaval, parfois le carême. De nombreux cadavres : des corps inertes, des morts anonymes dans un décor sans pompe. [...]. Il y a des enfants, beaucoup d'enfants avec des ventres gonflés et des corps rachitiques. Qui rient pourtant et qui courent, à la façon des vrais enfants. [...] Tout ça et des milliers d'autres images se mettent en branle dès que je ferme les yeux, inlassablement, dans un fandango infernal". (Kokis : 17).

Ce passage significativement placé dès le second chapitre donne la clef de lecture de tout le récit puisqu'il en explique implicitement la motivation d'écriture. De plus le champ lexical et la description de ces images évoquent sciemment le carnaval (contorsion, déguisement, décor). Le cadre est clairement indiqué, carnaval ou carême, deux fêtes de nature religieuse qui ont trait au renversement. Le carnaval est mise en scène et célébration d'un monde retourné et le carême précède la résurrection du Christ, phénomène apparenté au carnaval puisque la vie naît de la mort. Des mots mêmes du narrateur,

"Le fatras qui [l]'entoure est formidable : une collection d'images bien réelles qui s'amoncellent à la façon d'un gigantesque carnaval". (Kokis : 18).

De fait, la description que le narrateur propose de ses visions cauchemardesques est une véritable danse macabre, un rabaissement du carnaval même puisque ce sont des corps mutilés qui l'animent. Ces extraits démontrent que le monde intérieur du narrateur, est chaotique, empli de corps grotesques, en tous cas décrits comme tels, (disproportionnés et aux couleurs exagérées, voire outrancières) qui subvertissent les souvenirs de l'enfance. Rien de surprenant alors à ce que l'écriture s'essaie, elle aussi, dans la voie du grotesque et de la carnavalisation pour gagner en efficacité puisque le grotesque est un moyen, par son exagération, de catharsis. L'extrait cité nous dévoile que le récit rend compte de ce que vit le narrateur quand il ferme les yeux ; l'écriture est la catharsis nécessaire provoquée par son propre théâtre intérieur.

1.2. En outre, la coïncidence des motifs de la carnavalisation et des aspects traumatisants de l'environnement du narrateur motive également un rapprochement avec la carnavalisation.

Les objets de carnavalisation sont les mêmes au cours des siècles : la mort (dans son aspect purement concret, c'est-à-dire corporel) et le sexe. Ces deux motifs primordiaux sont exploités dans toutes leurs variations (accouplement, enfantement, décomposition des corps, consommation de nourriture et de boisson à l'excès, excréments, etc.) avec une violence à la mesure de l'étouffement que subit le peuple en dehors des moments de liberté que permet le carnaval. Nous avons déjà dit que mort et vie se mêlent dans la libido, et c'est ainsi sans surprise que les deux motifs de la carnavalisation s'imbriquent étroitement et apparaissent rarement seuls.

Ces deux éléments sont récurrents dans le récit que le narrateur nous fait de la vie de son quartier. En effet, à l'âge où les petits enfants des "pays économiquement développés" jouent aux petites voitures ou à la poupée pendant que leurs parents amorcent leur métamorphose en consommateurs (les années 50) et font l'amour la porte de la chambre fermée, les petits enfants des pays du Tiers-Monde côtoient la mort sous son jour le plus concret et le sexe dans sa dimension animale.

L'acte sexuel se pratique partout, s'apparentant bien plus au viol qu'à un acte d'amour, manifestations violentes de l'exultation du corps. Ce sont des couples dans les parcs ou des clochards :

“Un jour, un couple s'est installé sous une chute à ordures. Tous les clochards étaient excités, et même les clients du bar venaient pour les voir faire l'amour”. (Kokis : 143).

Le soir, la plage se transforme en bordel à la belle étoile et la police y fait preuve de son zèle :

“Les policiers avancent en silence pour surprendre les gens et leur soutirer de l'argent. Souvent ils profitent aussi des femmes sans payer”. (Kokis : 192).

Outre la pratique sexuelle, le désir sexuel est aussi très prégnant dans l'environnement immédiat de l'enfant, sans être non plus manifesté discrètement. Pour décrire la forte excitation de sa jeune tante, le narrateur, qui réinvestit “le petit garçon curieux d'alors”, nous dit que, au cours de la fête de St Antoine, “Lili a envie de faire pipi et [qu']elle se tord les jambes en embrassant les pieds du saint”(Kokis : 13). De même, le bavardage qui prolonge la fête est “entrecoupé de plusieurs visites aux toilettes” (Kokis : 21).

Ces scènes d'excitation féminines sont, par leur fréquence, aussi troublantes pour l'enfant que la sexualité de rue car l'enfant a besoin du visage maternel de la femme et non de celui de l'amante en mal de mâle.

Outre le sexe, la mort aussi figure très concrètement dans le récit, toujours violente. En effet, dans le quartier miséreux du Mangue les gamins reçoivent de plein fouet les saillies du réel car, en plus des violences sexuelles auxquelles ils assistent, ils sont confrontés à la mort,

cette fois-ci sans avoir à épier. Dans la rue ils se trouvent face à des cadavres dont la présence suscite le bavardage spéculatif des adultes : “les gens restent autour à discuter” (Kokis : 48) et n’ébranle pas la nonchalance des ambulanciers :

“Sur l’avenue, il y a constamment des catastrophes [...]. Nous pouvons tout voir de notre fenêtre, [...] le corps reste là, étendu, dans des poses parfois étranges, livide.[...] Le fourgon de la morgue se fait attendre longtemps, parfois toute la journée, parce qu’il y a beaucoup de morts dans la ville”. (Kokis : 70).

La mort est. Elle semble être tombée dans la banalité du quotidien :

“Les gens retournent vers le bar pour se désaltérer en regardant. La police repart à son tour et le flot de voitures dévie tout seul”. (Kokis : 70).

Ces citations ne sont pas exhaustives et montrent la prégnance de la mort dans ce récit, une mort qui se manifeste tous les jours en tout endroit sous son masque le plus dur.

1.3. Enfin le comportement des femmes et leur usage de la religion constitue une subversion du sacré (par contamination avec le païen) tout à fait similaire à celle qui est observée dans des œuvres carnavalesques.

Le rabaissement du sacré par le sexuel est l’exemple type du rabaissement carnavalesque. Au moyen-âge, le pouvoir ecclésiastique pesait comme une chape sur le peuple et inhibait le corps sous prétexte de péché. La subversion de ce qui est craint permet de le relativiser et, en l’occurrence, de le désacraliser. L’inhibition se soigne donc ponctuellement dans l’actualisation par le jeu (dans la vie réelle par le carnaval ou dans l’imaginaire par la littérature) de son contraire.

À nos yeux, le grotesque possède l’excès comme caractéristique principale. Il se manifeste surtout dans la description du corps des femmes, son domaine de prédilection. La fête de St Antoine, présentée dès le premier chapitre, en propose un n’étant pas l’apanage du grotesque. C’est l’exagération, l’excès de graisse des corps qu’on croirait tous atteints d’une obésité démesurée, qui rend grotesque cette scène. La foule est un conglomérat “d’énormes fesses” et de seins tout aussi gros. La disproportion entre cet ensemble de “masses graisseuses” et le couvent au “couloir [...] étroit”, dans lequel il faudra s’engouffrer, est formidablement symbolisée par cette comparaison tout à fait représentative du grotesque : “la vague continue [...] comme une baleine égarée dans un marécage”. (Kokis : 13).

Le grotesque est total ici car à celui des corps s’ajoute celui du comportement. Les femmes amassées à l’occasion de ce qui est, rappelons-le, une fête religieuse, se comportent comme de véritables hystériques complètement manipulées par leurs pulsions sexuelles. Leur attitude rappelle celle des Bacchantes de l’antiquité, dont serait issue la carnavalesque. Et il s’agit bien de carnavalesque ici, puisque nous assistons à la subversion d’une fête religieuse, à la subversion du sacré.

Elle est évidente dans la confusion des femmes qui mettent sur le même plan la fête de St Antoine et les rites occultes tel celui de l’eau de lune, dont elles attendent la même chose : le prince charmant qui ne doit pas manquer d’être viril. Le païen rabaisse le sacré, les femmes entrent en transe, sexuelle, faut-il le dire, dans un lieu saint. Ainsi, les femmes vont à cette fête “pour prier, et [surtout] pour toucher le bas de la robe du saint, en caressant les cuisses de plâtre de la statue”. (Kokis : 11). Pas très catholique tout cela ! L’engouement exceptionnel que suscite le saint s’explique par son domaine d’action : “tout le monde sait que c’est à St Antoine qu’il faut s’adresser si on veut un homme”. (Kokis : 11).

On parle bien d’homme et non pas de mari, c’est donc sans ambiguïté le biologique qui est visé et non le sentimental. Selon l’article “amour” du dictionnaire philosophique Larousse, condensé. La “masse féminine” qui se forme devant le couvent est métaphorisée en

“formidable bête”, en “marée déchaînée”. Ces images hyperboliques pourraient relever de l’exagération épique, l’hyperbole “L’amour est un piège tendu à l’homme pour perpétuer l’espèce”, comme l’affirmait Schopenhauer ; les femmes du Mangue n’ont au moins pas besoin de ce leurre. En effet, le rabaissement qui touche le religieux participe d’un rabaissement beaucoup plus grand qui est justement celui de l’amour, qu’il soit maternel comme marital. Dans cette cérémonie, les femmes placent de tels espoirs dans le pouvoir du saint qu’elles deviennent fanatiques et se comportent comme les masses endoctrinées par les dictateurs mégalomanes qui cultivent le culte de la personnalité, ou moins effrayant, comme les “fans” de stars. Le plâtre froid ne suffit pas à laisser son statut de statue au saint, ni son auréole à faire oublier son appartenance sexuelle ; il est “l’image mâle adorée”. Il est quasiment “bouffé tout cru” :

“son visage et le petit Jésus qu’il tient dans les bras disparaissent presque parmi les mains avides tâtant ses pieds, cherchant à monter sous la bure, frénétiques”. (Kokis : 13).

Les femmes sont en pleine extase érotique dans une église, lieu où les seules extases reconnues sont les extases mystiques : nous sommes en pleine carnalisation. La description de ce que voient l’enfant et les prêtres est tout à fait indécente dans ce contexte :

“d’en bas je vois nettement les mains des femmes [...] qui descendent le long des jupes en pressant les cuisses, le sexe, tremblantes.[...] les visages des femmes prennent de drôles de formes, hagards, le coin des lèvres un peu tordu, parfois les langues pendantes et les yeux dans le vague”. (Kokis : 13).

Inutile d’expliquer ce dont témoignent ces attitudes.

Nous avons souligné que les femmes ne font aucune différence entre le rite sacré et le rite occulte. La première phrase du troisième chapitre, en donne encore la preuve puisqu’elle place indifféremment sur le même plan sacré et païen : “mon père ne veut rien savoir des histoires de nègres ni de curés”. (Kokis : 21).

Les femmes vont jusqu’à créer un lien de complémentarité entre St Antoine et l’eau de lune. À la fête du saint succède la venue de “la Noire”, dépositaire de savoirs issus de cultes animistes afro-brésiliens, rituels païens frappés d’anathème par l’Eglise dont reviennent justement les femmes... Après le passage de la Noire et de la cérémonie, “[la] mère questionne, gourmande, curieuse des détails, histoire de savoir si l’amant promis la veille correspond bien au mari qu’enverra St Antoine”. (Kokis : 21).

Soulignons que l’eau de lune n’est pas un objet de carnalisation puisqu’elle n’a pas d’autre vocation que de traiter “des choses du bas du corps”(Kokis : 25). Elle ne fait que participer à la carnalisation en contaminant le sacré qu’incarne l’Eglise puisque les deux sont posés comme complémentaires. Preuve en est que les femmes adoptent le même comportement, propre à l’eau de lune uniquement, pour les deux occasions. Enfin, comble du renversement, c’est ici l’église qui est le simulacre : “les femmes de la maison, surtout ma mère, semblent croire davantage à cette [Noire] qu’aux moines”. (Kokis : 21).

2. Pourquoi *Le pavillon des miroirs* n’est pas une œuvre carnavalesque

Toutefois ce réseau d’images, s’il constitue une *isotopie carnavalesque* (A. Belleau : 228) qui détermine l’esthétique du récit, ne suffit pas à faire de *Le pavillon des miroirs* une œuvre carnavalesque.

L’écriture vient ici en réponse à un besoin de distanciation, de catharsis, que nous avons justifié précédemment. Or, la même volonté de catharsis est motivée par deux causes parfaitement inverses : la carnalisation soigne l’inhibition /répression alors que *Le pavillon*

des miroirs doit sortir son narrateur des traumatismes suscités par trop d'exhibition. Ceci explique une absence capitale, celle du rire carnavalesque sur lequel repose tout le pouvoir purificateur de la carnavalisation. Ce rire est la manifestation physiologique qui réalise la libération des tensions contenues en l'homme. Il est donc gratuit et n'établit aucune frontière entre un objet et un rieur : personne n'est objet de moquerie, on rit ensemble. Le rire carnavalesque englobe tout le monde, à la différence des satires modernes qui, depuis l'ajout de l'idée de dérision à partir du XVII^e siècle, excluent le rieur et instaurent un rapport d'inégalité entre celui dont on rit et celui qui en fait rire. Ainsi ce qui sert de vecteur de défoulement dans la carnavalisation (sexe et mort) constitue ici la source des traumatismes que l'écriture doit atténuer.

Au contraire de la carnavalisation, qui a une visée cathartique, la représentation brutale du sexe n'a pas de vertu purificatrice dans *Le pavillon des miroirs* puisqu'elle a privé le narrateur de l'innocence qui fait, une fois adulte, regretter l'enfance. Ce contact précoce avec le sexe comme outil fonctionnel et non comme objet intrigant de découverte a de plus déterminé la représentation que le narrateur se fait de la femme.

De même, la représentation de la mort a un impact différent de celui de la carnavalisation. Par le grotesque la carnavalisation fait rire de la mort en la démystifiant. Cette démystification de la mort est justement réalisée par l'excès. Les fabliaux du moyen âge, illustrations semi-littéraires de la carnavalisation, banalisent la mort par l'accumulation de cadavres (cf., entre autres exemples, le fabliau *Estormi*). Or, dans *Le pavillon des miroirs* se produit le processus inverse. L'accumulation de cadavres et la banalisation de la mort ne libère pas de la peur, elles contribuent à rendre la réalité du narrateur enfant encore plus sordide et provoquent les traumatismes que l'écriture doit à présent détruire.

C'est pourquoi le terme de carnavalisation semble mal approprié pour qualifier le mode d'expression mis en œuvre dans le récit. Le narrateur fait montre d'un humour cinglant qui s'apparente par moment au "rire jaune" parce qu'il est d'abord conjuration de la souffrance.

Ainsi, de la carnavalisation retenons surtout "la catégorie du grotesque par laquelle on se réfère à une vision et à une écriture caractéristique du déracinement" (Karatson : 40), qui s'accompagne d'un désespoir non avoué, à la fois souffrance et conjuration rageuse de cette souffrance par l'excès. L'auteur appartient à son époque et sa création littéraire qui trouve sa source dans le déracinement, puisque son premier roman retrace la séparation avec le Brésil, se rapproche davantage de l'absurde par la dérision qu'elle contient. Selon A. Karatson le désarroi intellectuel qu'engendre l'absurde, à la fois état d'esprit et thème littéraire, "appelle, voire stimule [une forme], et c'est tout naturellement que le grotesque vient remplir cette fonction". (Ibid. : 61).

A. Karatson s'intéresse dans son étude à deux auteurs déracinés clairement classés dans la catégorie littéraire de l'absurde, Kafka et Beckett, ce qui empêche une validité totale de son analyse pour le *Pavillon des miroirs*. Toutefois sa description du grotesque comme "technique narrative de l'absurde et du déracinement, de l'absurde du déracinement, [qui] structure le thème à travers les vicissitudes du combat que se livrent esprit et corps, temps et espace dans les obscures régions de l'affectivité nostalgique (*ibid.* : 61) est en partie juste pour le cas du narrateur. En effet, dans *Le pavillon des miroirs* le conflit entre l'homme et la nostalgie qui le hante malgré lui trouve un mode d'expression dans le grotesque. Mais on ne peut à proprement parler "d'absurde du déracinement" pour le narrateur puisque son départ du Brésil était alors motivé par des prétextes, masquant une détermination plus profonde (l'absence de reconnaissance originelle par sa propre mère). C'est pourquoi, dans la mesure où le déracinement du narrateur est motivé, immédiatement explicable, il ne nous paraît pas absurde ; en tout cas il ne l'est pas avec la même intensité que l'est, par exemple, la condition

humaine dont Beckett fait un résumé saisissant : “elles accouchent à cheval sur une tombe, le jour brille un instant puis c’est la nuit à nouveau”. (Beckett : 126).

Dans cette image nous retrouvons une image carnavalesque du moyen-âge (une vieille accouchant avant de mourir) mais dans un éclairage bien sombre puisque la mort est présentée comme l’aboutissement de la vie (le nouveau-né atterrit directement sur une tombe) plutôt que comme le maillon d’un cycle (la vieille agonisante qui accouche ouvre sur la vie).

Le grotesque que l’on a observé dans *Le pavillon des miroirs* s’apparente ainsi beaucoup plus à une esthétique de l’absurde que du carnavalesque. Il apparaît comme un moyen en soi de purgation en prêtant son excès à l’expression d’un désespoir rageur provoqué par la lucidité acquise sur les supercheries humaines. Le choix du grotesque répond donc à un besoin d’exorcisation. L’auteur choisit de ne mettre en relief que l’aspect le plus choquant de la misère pour le dire, exhiber les cadavres et les viols pour conjurer les vieilles peurs devenues traumatismes. Au bout du compte le grotesque n’est-il pas plus une nécessité qu’un choix pour celui qui doit regarder les objets de ses peurs les yeux démesurément ouverts afin de les neutraliser ?

Bibliographie

BAKHTINE, Mickaël, 1985, *L’œuvre de François Rabelais, et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, collection Tel, 2^o édition.

BECKETT, Samuel, 1985, *En attendant Godot*, Paris, Ed. Minit.

BELLEAU, André, 1994, “La dimension carnavalesque du roman québécois”, in *Littérature et société*, anthologie préparée sous la direction Jacques Pelletier, Montréal, VLB éditeur, pp. 218-232.

KARÁTON, André, et BESSIÈRE, Jean, 1981, *Déracinement et littérature*, Lille, Presses de l’Université de Lille III.

KOKIS, Sergio, 1994, *Le pavillon des miroirs*, La Tour d’Aigues, Edition de L’Aube.

Centricity, Animacy Hierarchy and Super-animate Entities in Canadian Indian Heroic Mythic Narratives

Katarzyna JUCHNOWICZ

Nicholas Copernicus University, Torun, Pologne

Abstract :

The present paper is an analysis of selected heroic mythic narratives as the most fertile group of myths for the discussion of such issues as agent-/patient-centricity, animacy hierarchy, and, finally, the concept of super-animate entity. Examination of agents (Ag) who bring out actions and patients (Pa) who are affected by these actions leads to the subject of “agency index”, which, in its turn, is a starting point for the study of naturally ‘good agents’ and those less capable of agentive control. Modifications of the animacy level depict super-animate entities.

Résumés :

Ce travail de recherche est l’analyse de certains mythes héroïques considérés comme les plus riches à analyser lorsque l’on s’interroge sur l’élément central actif ou passif, les différents degrés d’animation ou encore le concept d’entité super-animée. L’étude des éléments actifs (Ag) qui agissent et des éléments passifs (Pa) qui sont affectés par ces actions, mène à la question de “agency index”, qui incite à l’étude des acteurs naturellement bons et ceux qui sont moins aptes à contrôler l’action. Les changements dans les niveaux d’animation décrivent des entités super-animées comme une pierre, la lune ou le soleil, qui peuvent agir comme des humains.

Many non-literate traditions feature myths about heroes and supernatural journeys. The first group of narratives in the present discussion depicts a culture hero who, in most cases, does not create the world but is responsible for making it fit for human beings ; he is the one who completes the world and who begins the creation of culture.⁷⁸ The group of myths about supernatural journeys contains the motif of a journey, often to the moon, the stars or the sun, that, in their turn, take on roles of super-animate entities.⁷⁹ However, under the name of “tales of heroes” we can often find examples of stories which include both a culture hero and a supernatural journey. In such narratives the stress is put on a hero who travels to the sky to perform some extraordinary deeds.

Among the mythic narratives chosen for further analysis there is a Seneca story *The Storytelling Stone*, *The Sun Tests His Son-in-law* of Bella Coola origin, *The Jealous Uncle* found among the Eskimo, and *The Arrow Chain* as an example of Tlinkit orature. The Seneca narrative presents a culture hero as well as a super-animate entity but lacks a supernatural journey. Next, the Bella Coola story belongs to those myths which contain a

⁷⁸ Norton, Peter B. (ed.), *The New Encyclopædia Britannica : Macropædia*, vol. 24, Chicago : Encyclopædia Britannica, Inc., 1995, p. 724.

⁷⁹ Urban, Greg, “Agent-and Patient-Centricity in Myth” in *Journal of American Folklore* 94, 1981, p. 340.

culture hero, a supernatural journey and a super-animate entity. The Eskimo story is attached to a category of Canadian Indian myths that feature both a supernatural journey and a culture hero. Finally, the Tlinkit mythic narrative is an example of a supernatural journey and a super-animate entity.

It might seem that the features of the heroic mythic narratives mentioned so far are the most significant of this type of myths and should certainly be discussed in this paper. However, the heroic mythic narratives are also the most fertile group of myths for the discussion of such issues as agent-/patient-centricity, animacy hierarchy, and, finally, the concept of super-animate entity. Therefore, the figures of heroes and the motifs of supernatural journeys will not be examined in a traditional way, but will be treated as a basis for the study of agent-/patient-centricity, and other related issues.

3.1. Agent versus Patient Centricity

Following Greg Urban's analysis,⁸⁰ an agent (Ag) is a character who brings out the action while a patient (Pa) is a person or thing affected by the action ; the action itself is symbolized by an arrow (\rightarrow). There are three types of events to be schematized :

- A. $\text{Ag} \rightarrow \text{Pa}$ (a transitive clause)
- B. $\text{Ag} \rightarrow$ (an intransitive clause where the agent is a subject)
- C. $\rightarrow \text{Pa}$ (an intransitive clause where the patient is a subject)

Myths have typically a centre that is a thing or a person who links together all the events occurring in the mythic narrative, and that "forms the principal basis for continuity of the narrative text". This centre serves as an agent or patient in a particular narrative. It is rare to meet pure agent or patient-centred myths. What may occur is so-called "dual-centricity" or rather "competition for the centre" if there are two or more centres that dominate in a myth. However, for the purpose of clarity, I will present a scheme of two ideal structures, of an agent-centred narrative and of a patient-centred myth. Therefore, if there is one agent that predominates and the events differ in regard to action and patients, the structure is the following :

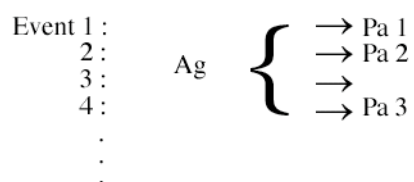


Fig. 1 Agent-centred myth⁸¹

However, if it is a narrative centred upon a patient and the events differ in regard to agents and action, its structure will look as follows :

⁸⁰ See Urban, *op. cit.*, p.325.

⁸¹ Urban, *op. cit.*, p. 325 and p. 328.

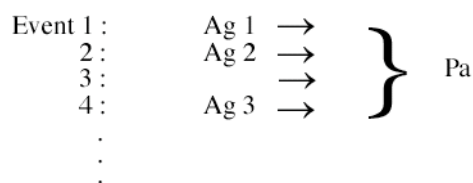


Fig. 2 Patient-centred myth

Before any thorough analysis of selected hero narratives is made, it is necessary to define centrality in myths. Greg Urban gives the following definition :

“[The] most suitable measure of centrality seems [...] the total number of occurrences of a noun or its anaphoric substitute in the subject or object position in transitive clauses, whose subjects and objects are themselves nouns or nonclausal noun phrases”. Apart from discussing centrality, it is also important to demonstrate the “agency index” which is the “number of occurrences of center-encoding noun (or anaphoric substitute) in transitive subject position to total number of occurrences as subject or object in transitive clauses, where we use only transitive clauses having nouns and nonclausal noun phrases in subject or object position”.⁸²

Among the four selected mythic narratives, *The Storytelling Stone* seems to appear as the best example of an agent-centric myth. It is a narrative about “killing” and “telling”. “Killing”, which occurs seven times, refers to Poyeshao’s activity of hunting birds, while “telling”, which appears thirty times, refers to “telling the stories” by the Storytelling Stone. The activity of “telling”, which dominates the text statistically, is accompanied by many other verbs which belong to the same semantic field like “talk” (occurs three times), “say” (appears twenty-five times), and “ask” (occurs seven times). It could seem that “the stories”, which occur as many as twenty-four times and whose agency index (0 :24) is 0%, are the centre of this narrative and that this myth is patient-centred. It might also appear that the myth is patient-centric but that it is “birds” which constitutes a center (appears as many as twenty-eight times) and whose agency index (1 :28) is 3.75%. However, the narrative cannot be centred around an abstract term like “birds” or “stories” but has to be more specific. Therefore, both Poyeshao, who appears in most paragraphs and who links all the events, and the Storytelling Stone can be considered as “candidates” for the centre of the Seneca narrative.

Although the very title, *The Storytelling Stone*, suggests that the Storytelling Stone will be acting as a centre in the role of an agent, in the course of the analysis it turns out that the narrative is centred around the boy called Poyeshao (Orphan). Poyeshao appears as many as twenty-one times, while the Storytelling Stone is present only fifteen times. However, Poyeshao’s agency index (17 :21) equals 80.95%, therefore, we cannot doubt that he plays the active role of an agent, even if four times he takes on the role of a patient. Nevertheless, the Storytelling Stone is a much stronger agent ; its agency index (15 :15) is 100%, which means that in this mythic narrative it always plays the role of an agent.

The Eskimo mythic narrative *The Jealous Uncle* to a considerable measure is an example of an agent-centric myth. The episodes are primarily about “weeping”, “killing”, and “going”. The myth contains two centres - Unnatural Uncle and the Boy ; the uncle is primarily an agent while the Boy is both a patient and an agent. In general, it is the verb “go” that dominates the text statistically ; it appears twelve times. Then, the verb “kill” occurs six

⁸² Urban, *op. cit.*, p. 329.

times, and the verb “weep” is to be found five times in the narrative. By the measure of centrality, it is the Boy that occurs forty-five times in the story, although the rival for the centre is Unnatural Uncle who appears as many as thirty-one times. Intuitively, the Boy is the center of this narrative but in order to demonstrate this, I will present the agency index. Thus, Unnatural Uncle has an 80% agency index (25 :31), while the Boy has a 51% index (23 :45). If the Boy is construed as a centre, then *The Jealous Uncle* can neither be called a patient nor an agent-centric myth, because the Boy’s agency index is 51%. In fact, the Boy often acts as a patient who is a recipient of the uncle’s deeds, but he is often an agent when he matures and acts alone.

Another mythic narrative to be discussed in this analysis, *The Sun Tests His Son-in-law*, is also agent-centric, although the centre of the myth, the Salmon Boy, can be called “little agent” rather than agent proper. The story is primarily about “saying” (which appears twenty-six times), accompanied by other words from the same semantic field, like “telling” (which occurs in its past form “told” ten times) and “talking”(to be found twice). Other verbs which dominate the narrative statistically are “killing” (which occurs fourteen times), “jumping” and “ordering” (both of which appear six times each).

The single entity that ties together the narrative is the Salmon Boy, with an agency index of 60%. Thus, the myth is neither decidedly agent- nor patient-centric. In fact, there is a competitor for the centre - the Sun’s agency index is 78% (29 :37). However, the Sun appears only from the middle to the end of the narrative ; it does not link all the events and therefore it cannot constitute the centre of the myth. Apart from that there is no other agent or patient that comes close to competing with “little agent” for the centre.

The Tlinkit mythic narrative entitled *The Arrow Chain* presents a so-called competition for the centre. Intuitively we could say that it is the Boy, the head chief’s son, who is the centre of this narrative since his agency index is 100% (5 :5 when he is just called “the Boy” and 5 :5 when he is called “the head chief’s son”). However, the rival for this centre is the moon which occurs nine times and which also acts as an agent with an agency index of 66.6% (6 :9). Only when we consider the verbs does the issue of centrality become clearer. The myth is dominated by “look”, which appears eight times in the context of looking around, looking up, and looking at the moon, as well as by “shoot” which occurs six times, four times in its past form “shot”. Both verbs describe the action of the head chief’s son, sometimes including his playmate. Moreover, it is the head chief’s son who links all the events ; he is present in all the paragraphs, from the first till the last one. The moon, on the contrary, although present from the very beginning of the narrative, is absent in the last part of the myth.

3.2. Animacy Hierarchy

The issue of centrality is strictly connected with the “animacy level of the center” which “represents the controlling variable for agent-/patient-centricity”.⁸³ Greg Urban claims that “entities differ in their capacity for agentive control over situation. Thus, a human being is a naturally ‘good agent’, whereas a stone is inherently less capable of agentive control”. A simplified version of animacy hierarchy, “where certain noun phrases are seen as universally good agents, others as progressively less good agents, and therefore better patients”, is the following :

⁸³ Urban, *op. cit.*, p. 333.

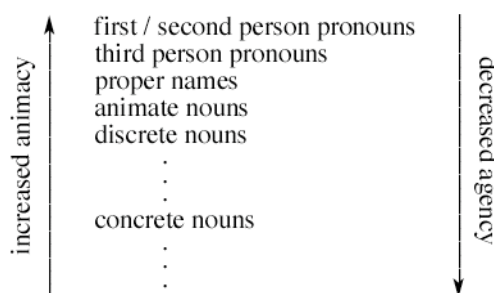


Fig. 3 Animacy hierarchy

As we can notice, if we move up this hierarchy, the animacy level will increase ; the noun will probably be found in its transitive subject position in active phrases, therefore, it will probably play the role of an agent. On the contrary, if we move down, we will perceive that the animacy level decreases ; in this case, the noun will not be found many times in its agentive role but will often, even always, occupy the object position.

The relationship that exists between animacy hierarchy and the agent-/patient-centricity can be demonstrated on the basis of four mythic narratives chosen for this analysis. The Salmon Boy (*The Sun Tests His Son-in-law*) as well as Poyeshaoⁿ (*The Storytelling Stone*) both belong to the category of “proper names” ; in this case they can be called “good agents”, and therefore both mythic narratives will tend to be agent-centric. However, in mythology we find stones and other “inanimate” objects that, for example, talk. The stone found in the Seneca narrative *The Storytelling Stone* is the best example. It behaves as a perfect agent, and indeed, its agency index is 100%. Therefore, as Greg Urban suggests, “animacy levels are not necessarily determinate of agency. [...] Nevertheless, a general correlation between animacy level and overall agency can be assumed as a working hypothesis”.⁸⁴

In order to distinguish the influence of agent-/patient-centricity from animacy level, Greg Urban compared two Brazilian myths about boys growing-up. Such a choice enabled him to compare parallel thematic structures in which the animacy level of the centres was quite constant. However, for the purpose of this analysis, I have chosen two Canadian Indian mythic narratives about boys who grew into manhood : the Bella Coola narrative *The Sun Tests His Son-in-law* and *The Jealous Uncle* of Eskimo origin.

Protagonists such as boys are ambiguous centres as far as agentive role is concerned. When they are presented as children, they tend to be “good patients”, whereas when they grow up and become adult men, in most cases they act as “good agents”. Greg Urban’s commentary is the following :

“[...] myths about growing up into manhood typically show internally some changes in agency through the course of the narrative. [...] [Therefore], by means of a comparison of myths about boys, we should be able to determine whether agent-/patient-centricity is merely a variable determined by animacy level, or is itself a separate parameter in its own right”.⁸⁵

The protagonists in both *The Sun Tests His Son-in-law* and *The Jealous Uncle*, Salmon Boy and the Boy respectively, at the beginning of both myths are presented to us as infants : the Salmon Boy was found in a salmon by the chief’s wife and was “half as long as her fore-

⁸⁴ Urban, *op. cit.*, p. 334.

⁸⁵ Urban, *op. cit.*, p. 334.

arm”⁸⁶, while the Boy was born as a nephew of the title’s Jealous Uncle. Both boys grew up quickly, although this process was very rapid in the Bella Coola mythic narrative :

“[...] in a few days [the Salmon Boy] was as tall as an ordinary child. [...] After a few days [he] was able to walk and to talk”.

Later, before they got married, the protagonists got mature and grew up into manhood. Both myths are dominated by the activity of “killing”, which is one of the key verbs in these stories ; it appears fourteen times in the Bella Coola narrative and six times in the Eskimo story. In *The Sun Tests His Son-in-law* it is the Sun who attempts to kill the Salmon Boy, while in *The Jealous Uncle* it is Unnatural Uncle who tries to kill his nephew.

Although thematically similar, the two narratives differ in the field of agent-/patient-centricity. As we have already stated, the Salmon Boy can be called “a little agent” since his agency index is 60% ; he is often the object of a plotted murder but this only gives him the opportunity to show his power in agentive deeds ; for example, he kills the mountain-goats and later brings them back to life. Therefore, although he is often a patient, his agency predominates. However, the protagonist of *The Jealous Uncle*, the Boy, although a centre of this narrative, can neither be called an agent nor a patient, because his agency index is close to 52%.

We can conclude that, despite similarity in the field of animacy level of the centres, there exists a noticeable difference between agent-/patient-centricity. The contrast is even more visible in myths chosen by Urban, since one of the narratives, *The Salmon* presents “a little agent” with an agency index close to 65%, while the protagonist of the other myth, *Auke*, is a typical patient, with an agency index of 32%. Therefore, although animacy is connected with agency, “the two parameters must nevertheless, for purposes of mythological analysis, be kept distant”⁸⁷.

3.3. Concept of Super-animacy

In different mythologies there exists the pronounced tendency for objects to speak and for animals to perform particular human-like deeds, which in general can be called modifications of the animacy level. Greg Urban gives the following commentary on this phenomenon :

“We may suspect that these modifications, affecting as they do animacy level and, therefore, the agentivity of entities, correlate in some way with agent-/patient-centric bias. However, one characteristic of mythologies that bears an obvious correlation with agentive bias is the formation of [...] ‘super-animate’ entities [...]. [...] [A ‘super-animate entity’ is] a being that is endowed with extraordinary powers of control over events and actions. Such a being is a kind of ideal agent, possessing the ability to affect the world, that is, to create, to destroy, to modify, without simultaneously being affected by it. [...] We may include in this category what are known as ‘culture heroes’, as well as ‘true gods’ [...]”.

Among the four myths discussed in this paper two of them feature super-animate entities : *The Arrow Chain* (Tlinkgit) and *The Sun Tests His Son-in-law* (Bella Coola). The moon is a super-animate entity in the Tlinkgit narrative, the Sun in the Bella Coola story. The moon “starts in pursuit”, “approaches” ; the Sun “makes a fire”, “advises”, “wishes to kill”, “promises”, etc. However, neither is a perfect agent. The moon plays the role of a patient

⁸⁶ New, William H., ed. *Canadian Short Fiction : From Myth to Modern*. Scarborough : Prentice- Hall Canada Inc. 1986, p. 33.

⁸⁷ Urban, p. 338.

when the chief's son is an agent, while the Sun is forced to become a patient by the Salmon Boy. Nevertheless, the Sun in Bella Coola mythology is qualified as the most "super-animate entity" :

“He is for Bella Coola a creator figure, who possesses extraordinary powers of agentive control, [...] constituting the world as we presently know it”.⁸⁸

⁸⁸ Urban, *op. cit.*, pp. 340-341.

BIBLIOGRAPHY

Primary sources :

FELDMANN, Susan (ed.), *The Storytelling Stone : Traditional Native American Myths and Tales*, New York : Delta Trade Paperbacks, 1999.

JOHNSTON, Basil H. *Tales the Elders Told : Ojibway Legends*, Toronto : Royal Ontario Museum, 1981.

NEW, William H. (ed.), *Canadian Short Fiction : From Myth to Modern*, Scarborough : Prentice- Hall Canada Inc., 1986.

Works cited and consulted :

Canadian Inuit Literature : The Development of a Tradition, A Diamond Jenness, Memorial Volume, Canadian Ethnology Service Paper n° 94, 1984.

HASSAN, Ihab H., "Towards a Method in Myth" in *Journal of American Folklore* 65, 1952.

HEUSCHER, Julius E., "A Critique of Some Interpretations of Myths and Fairy Tales", in *Journal of American Folklore* 80, 1967.

JACOBS, Melville, "A Look Ahead in Oral Literature Research" in *Journal of American Folklore* 79, 1966.

JACOBS, Melville, *The Content and Style of Oral Literature*, Chicago & London : The University of Chicago Press, 1971.

JENNESS, Diamond, *The Indians of Canada*, Ottawa : University of Toronto Press, 1993.

MAUD, Ralph, *A Guide to B.C. Indian Myth and Tale*, Vancouver : Talonbooks, 1982.

NORTON, Peter B. (ed.), *The New Encyclopædia Britannica : Macropædia*, Vol. 24, Chicago : Encyclopædia Britannica, Inc., 1995.

NOWLAN, Michael O. (ed.), *Canadian Myths and Legends*, Toronto : Macmillan of Canada, 1977.

PETRONE, Penny, *Native Literature in Canada : From the Oral Tradition to the Present*, Toronto : Oxford University Press, 1990.

PRICE, John A., *Indians of Canada. Cultural Dynamics*, Ontario : Prentice-Hall of Canada Ltd., 1979.

RAMSEY, Jarold, *Reading the Fire : Essays in the Traditional Indian Literatures of the Far West*, Lincoln and London : University of Nebraska Press, 1983.

RUOFF, A., LaVonne Brown, *American Indian Literatures*, New York : The Modern Language Association of America, 1990.

SANDERS, Thomas E, *Literature of the American Indian*, USA : Glencoe Press, 1974.

The Canadian Indian, Ottawa : Published under the authority of the Hon. Tom Siddon, P.C., M.P., Minister of Indian Affairs and Northern Development, 1990.

URBAN, Greg, "Agent-and Patient-Centricity in Myth", in *Journal of American Folklore* 94, 1981.

WIGET, Andrew, *Native American Literature*, Boston : Twayue Publishers, 1985.

Le *Maudit* et le *Bon Sauvage* : les Montagnais-Naskapis mythifiés par les Euro-Canadiens à travers les siècles⁸⁹

Joëlle Gardette
Université de Lyon II

Résumé :

Incarnant, tout au long des siècles, à la fois le païen à convertir, le barbare ou le bouc-émissaire par excellence (le *Maudit Sauvage*) et le primitif, l'innocent ou l'être originel idéal (le *Bon Sauvage*), l'Amérindien est mythifié. Ces représentations ambivalentes interdisent la rencontre de l'Autre et nourrissent la reproduction du rapport colonial. Mais le manichéisme tentant qui répartit les rôles entre des Innus harmonieux et purs et des Euro-Canadiens destructeurs et irrespectueux est également vain. Ne convient-il pas de considérer l'Autre, celui qui est aux antipodes – puisqu'il est rejeté ou idéalisé – tel qu'il est en lui-même, *différent* ?

Abstract :

Throughout centuries, while incarnating, at one and the same time, the pagan creature who needs to be converted, the barbaric one or the scapegoat par excellence (the *Wicked Savage*) and the primitive creature, the innocent one or the ideal aboriginal (the *Good Savage*), the Amerindian has been mythicized. Such ambivalent representations forbid actual contacts with the Other and encourage the reproducing of colonial relations. But such manicheism, however attractive, which distinguishes between the pure, graceful Innus and the destructive, disrespectful Euro-Canadians is futile too. Isn't it necessary to regard the Other, who seems to live on the antipodes – since he is either rejected or idealised – as he actually is, someone different ?

La complexité de l'Autre tient à ce qu'il est, à la fois, un être radicalement opposé à moi et un *alter ego* proche de moi. Cette dialectique s'illustre, par excellence, dans la rencontre, qui eut lieu au XVII^e siècle, entre l'Ancien et le Nouveau Monde, ce dernier étant peuplé d'hommes *autres*, plus autres mêmes que tous les êtres étranges qui ont pu être observés jusqu'alors. Sont révélateurs de cette complexité les rapports qui s'instaurent dès le XVII^e siècle entre la tribu amérindienne des Montagnais-Naskapis⁹⁰ et les Euro-Canadiens. La rencontre qui a eu lieu entre la réalité amérindienne et la réalité européenne, entre deux cultures qui, après s'être ignorées pendant des siècles, vont être amenées à cohabiter, est un facteur de déstabilisation inédit. Si le Nouveau Monde est l'altérité par excellence et s'il est fondamentalement incompréhensible et condamnable, il est encore l'incarnation d'une vie naturelle fascinante qui interdit toute réponse univoque. Les interprétations vont donc se faire ambivalentes. Mystificatrices, elles ajournent la rencontre avec un Autre qui n'est jamais considéré tel qu'en lui-même.

⁸⁹ Cet article est tiré d'un mémoire de maîtrise intitulé " Les Montagnais-Naskapis et les Euro-Canadiens : Dialogue des cultures et rapport à l'Autre à travers le temps (XVII^e-XX^e siècle) ".

⁹⁰ Les Montagnais-Naskapis sont une tribu nomade qui appartient à la grande famille algonquine. Ils occupaient toute la côte Nord du fleuve et du Golfe Saint-Laurent ainsi que l'intérieur des terres jusqu'à la pointe du Labrador. Eux-mêmes se désignent comme *Innus*.

Mon corpus est composé de voix multiples : correspondances, mémoires, récits de voyage, romans, articles, films, etc. À travers les représentations que se font de l'Autre les différents énonciateurs que je cite, j'interroge les représentations que la culture euro-canadienne se construit des Montagnais-Naskapis au cours des siècles. Si j'ai, en effet, choisi de mener une étude qui traverse le XVII^e, le XVIII^e, le XIX^e et le XX^e siècles, c'est parce qu'à l'inverse des événements, les idées et les attitudes s'intègrent difficilement à un calendrier. Or, il s'agit bien de saisir l'évolution ou, peut-être plus souvent, la stagnation de l'attitude des uns à l'égard des autres.

Deux mondes face à face ou la difficulté de rencontrer le *Maudit Sauvage*

L'étonnement devant un pays jusqu'alors inexploré laisse rapidement place à la défiance et au mépris, voire à la haine de l'Autre. Jouets de l'imaginaire blanc, qui les voit comme des hommes primitifs au premier stade de l'humanité, les Montagnais-Naskapis sont l'objet d'une histoire se déroulant sans eux ou contre eux et dans laquelle ils ne figurent qu'éclairés par le regard du conquérant. Codes, cultures et systèmes de signification propres, champs de référence de l'Autre, tout cela est ignoré par des Européens convaincus de leur supériorité matérielle, culturelle et spirituelle.

Une fois passé le choc de la rencontre et après un temps de découverte plus ou moins neutre, de véritables préjugés racistes colorent les relations établies entre les autochtones et les nouveaux arrivants. Ces préjugés ne vivent pas que le temps d'une première rencontre. Leur caractéristique est de perdurer à travers le temps, comme mode privilégié de perception d'autrui. L'image stéréotypée et altérée que les Euro-Canadiens ont souvent des Montagnais-Naskapis persiste ainsi dans sa déformation : les Amérindiens sont, tour à tour, jugés sur la couleur de leur peau, assimilés à des animaux et à des barbares sanguinaires⁹¹ et, plus récemment, accusés de tous les torts. Une véritable "nomenclature du mépris"⁹² se met en place, qui n'en finira plus de s'exercer.

Étrange, l'Autre est aisément défini par la négative : il est ce qu'il n'a pas, il est ce qu'il n'est pas. L'expression *Maudit Sauvage* permet de synthétiser une série de jugements dépréciatifs. L'image de l'Amérindien se dresse ainsi, à grand renfort de défauts, d'imperfections ou encore de déviations, tant au plan physique que matériel ou moral. Les missionnaires parlent, entre autres, de saleté, d'habitudes de vie répugnantes, de mœurs choquantes. Les Amérindiens sont jugés inférieurs à l'aune des valeurs propres aux sociétés dites civilisées. Ils sont perçus dans l'optique euro-canadienne d'une dichotomie culturelle imaginaire entre *sauvage* et *civilisé*. Les systèmes d'opposition foisonnent ainsi dans les discours critiques tenus sur les Montagnais-Naskapis : nudité contre vêtement, pierre contre fer, oralité contre écriture, etc. L'appréhension des Amérindiens se fait dans une optique dévalorisante qui, par contraste, joue pleinement en faveur de Soi. Les récits de première main, rédigés par des voyageurs, des soldats, des missionnaires, etc., qui sont extérieurs au monde sur lequel ils portent témoignage, précèdent le développement de la pensée anthropologique à proprement parler. Nombre de passages des *Relations* des Jésuites le démontrent aisément. L'accent est souvent mis sur le caractère exotique, voire extraordinaire des us et coutumes observés. La rencontre qui est narrée ne se déroule pas entre l'individu montagnais et l'individu occidental en tant que tels, mais "le narrateur nous présente le

⁹¹ Pour le Père Le Jeune, la barbarie est associée "aux façons de faire des Sauvages, imbu de leurs erreurs & de leurs resueries" (*The Jesuit Relations and Allied Documents : Travels and explorations of the Jesuit missionaries in New France 1601-1791 (JR)*, Reuben Gold Thwaites éd., Pageant Book Company, New York, vol. VI, 1633-1634, p. 124).

⁹² Serge Bouchard, *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XVI, n° 4, 1986-1987, pp. 17-26.

*scénario*⁹³ de la rencontre du païen et du chrétien, du barbare et du civilisé⁹⁴. Nous sommes, dès lors, de plain-pied dans le champ d'une fiction largement nourrie d'ethnocentrisme. La recomposition fictionnelle des faits se justifie par le fait que chacun tend à voir dans sa culture l'unique point de repère. De là à rejeter hors de l'humanité les autres formes culturelles, il n'y a qu'un pas, qui fut franchi.⁹⁵ Loin du relativisme culturel qui sait que les cultures, parce que plurielles, ne sont susceptibles d'aucune hiérarchisation, l'illusion ethnocentrique recèle de grands dangers : tandis qu'elle érige sa propre culture en norme de référence, n'est-ce point le refus de l'Autre qu'elle véhicule ?

On peut parler d'une vision minimaliste des Amérindiens, selon laquelle ceux-ci sont nus à tous points de vue : nudité culturelle, nudité spirituelle, au-delà de la nudité physique, révélatrice du reste. Aucune culture propre ne semble reconnue aux Amérindiens qui vivent, pour ainsi dire, dans un état de non-civilisation insensé. Mais le *Maudit Sauvage* n'appartient pas exclusivement au XVII^e siècle ; la dévalorisation des Montagnais-Naskapis perdure dans le temps ; discriminations et ségrégations s'enchaînent. En témoigne cette exclamation du XIX^e siècle : "Cette réserve de sauvages à la Pointe Bleue est une tache bien noire au centre même de la civilisation et de la colonisation du lac Saint-Jean. Il faut absolument qu'elle disparaisse au plus tôt"⁹⁶. *Sauvages, civilisation, colonisation*, il semblerait que l'on soit encore au temps de la conquête ; l'impossibilité de cohabiter s'en trouve clairement soulignée. Les *a priori*, avec lesquels les uns abordent les autres, donnent lieu à des pratiques raciales bien réelles encore aujourd'hui. Les Amérindiens sont explicitement présentés comme des coupables idéaux lorsque des tensions économiques, politiques ou autres se font jour.⁹⁷

L'altérité des Amérindiens est réduite à n'être que le réceptacle de tout ce qui s'éloigne des critères de la civilisation occidentale. Jugé selon des normes pré-établies, condamné parce que son identité se distingue de celles-ci, l'Autre n'est pas rencontré. Il devient le bouc émissaire par excellence, celui qui, chargé de tous les défauts comme de tous les maux, permet d'instaurer une frontière entre ce qui est bon, parce que mien, et ce qui, autre, est à reléguer dans des antipodes quasi démoniaques. Une telle représentation stéréotypée de l'Autre ne peut que renforcer son inaccessibilité.

Le *Maudit Sauvage* et le *Bon Sauvage* : dévalorisation et idéalisation sur fond d'incompréhension

Enfermé dans le discours de missionnaires tournés vers l'évangélisation à tout prix, l'Amérindien s'anémie en images simplificatrices. Son étrangeté donne naissance à une représentation de lui oscillant entre deux pôles. Démon abandonné de Dieu, le Montagnais-Naskapi est encore cet être en voie de formation qui, de plain pied dans l'état de nature, a préservé une innocence originelle idéale.

⁹³ C'est nous qui soulignons.

⁹⁴ Denys Delâge, *Le pays renversé : Amérindiens et Européens en Amérique du Nord-Est, 1600-1664*, Les Éditions du Boréal, Québec, p. 60.

⁹⁵ Luis Villoro, qui parle d'une altérité en soi inacceptable, explique ce refus de l'Autre : "Dans le cadre conceptuel de la modernité occidentale, il n'y avait pas de place pour un pluralisme réel. La raison est une, la même pour tous, elle est universelle. Il n'y a pas plusieurs perspectives sur la réalité qui seraient toutes valables. Il n'y a qu'une voie vers le bon et le vrai, toutes les autres conduisent à l'erreur. Et l'homme occidental est sûr d'avoir parcouru ce chemin. Sa vision de la réalité coïncide avec le savoir" ("L'altérité inacceptable", in *La rencontre des imaginaires entre Europe et Amériques*, textes réunis par Luc Bureau et Jean Ferrari sous la direction de Jean-Jacques Wunenburger, Éditions l'Harmattan, Paris, 1993, p. 31).

⁹⁶ Cité par Jill Silberstein, *Innu : À la rencontre des Montagnais du Québec-Labrador*, Albin Michel, Paris, 1998, p. 64.

⁹⁷ On se référera en particulier aux nombreux films réalisés par Arthur LAMOTHE.

Détruire l'empire de Satan

Dans un premier temps, la conviction de la déchéance des Amérindiens du Nouveau Monde inaugure le monologue missionnaire. L'altérité est rejetée dans un ailleurs maudit, marqué par la dégénérescence.

L'inhospitalité des terres peuplées par les Montagnais-Naskapis est un premier indice de la malédiction divine. On en veut pour preuve l'exclamation de Jacques Cartier à son arrivée : “[...] J'estime mieulx que aultrement que c'est la terre que Dieu donna à Cayn”⁹⁸. Déchu, l'Amérindien ne démontre aucun signe d'élection divine. Une telle nature antithétique sous-entend qu'un déficit est à combler du point de vue d'une spiritualité jugée d'abord inexistante, puis inadéquate. La religion, telle qu'on la conçoit dans les deux cultures en présence, diffère en tous points, dans sa définition comme dans ses manifestations. Se dressent bien, l'une en face de l'autre, deux visions du monde profondément opposées. D'une part, les peuples européens, tributaires de la pensée judéo-chrétienne, dont la vision du monde est largement anthropocentrique. D'autre part, les peuples amérindiens, dont la conception de l'univers, géocentrique, est fondée sur l'harmonie des éléments. Des prêtres soldats sont prêts à se lancer à l'assaut des ténèbres de la superstition. Le rapport à l'Autre se fait de part en part conflictuel. La guerre qui s'engage est légitimée par l'arrivée de la parole divine dans des contrées désolées à convertir : “Mais enfin l'heure favorable a sonné ; Dieu, dans sa miséricorde, s'est souvenu de son peuple et a envoyé ses ministres arborer l'étendard du salut”⁹⁹. Parmi les armes déployées contre les superstitions amérindiennes, on parlera d'une parole chrétienne qui se veut démystificatrice¹⁰⁰, oppressive¹⁰¹ et persuasive¹⁰².

Jil Silberstein se révolte devant un tel monologue despotique : “[...] Comment oublier les ruses et tricheries, le mélange de terreur et d'onction par lequel ces soldats du Christ avaient soumis les “sauvages””¹⁰³ ? Si cette exclamation révoltée peut se justifier, le rapport qu'institue le missionnaire avec l'amérindien impie est plus complexe qu'il n'y paraît à première vue. Certes, le monologue supplante le dialogue dans la juxtaposition ou, plutôt, l'opposition des deux systèmes religieux. Mais autrui, pour l'occidental chrétien, n'est pas simplement le mauvais sauvage à combattre ou, un peu mieux, l'humain ignorant qui s'est laissé envahir par le monde ténébreux des superstitions.

La représentation mythique de l'Autre

L'ambivalence des traits de l'Amérindien est remarquable. Désigné comme maudit et déchu au plus haut point, le *Sauvage* est également présenté, en un renversement vertigineux, comme incroyablement pur. L'Autre concentre en lui un merveilleux à saisir dans sa double

⁹⁸ Jacques Cartier, *Relations*, Edition critique par Michel Bideaux, Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 1986, p. 101.

⁹⁹ Mgr. Taché, *Rapports sur les Missions du Diocèse de Québec (DDQ)*, mars 1853, n° 10, p. 38.

¹⁰⁰ Le jugement du Père Le Jeune est clair et net : “ (...) Toute leur religion consiste quasi à chanter, se servans des mots les plus barbares qu'ils peuvent rencontrer ” (*JR*, vol. VI, 1633-1634, p. 184).

¹⁰¹ Il est question de violences, verbales et physiques : “ Suis-je envoyé ici pour vous faire des compliments, vous dire des paroles mielleuses ? Non, le bon Dieu m'envoie pour vous faire des reproches, vous affliger, vous attrister afin de vous faire détester votre mauvaise conduite, et vous faire faire une bonne confession ” (Louis Babel, *Journal des Voyages de Louis Babel 1866-1868*, recherche et transcription par Huguette Tremblay, Presses de l'Université du Québec, Montréal, 1977, p. 17).

¹⁰² La rhétorique de la foi devient infantilisante et les missionnaires tentent de frapper l'imagination des Amérindiens.

¹⁰³ Jil Silberstein, *op. cit.*, p. 285.

connotation : il est le monstrueux et il suscite la répulsion et le dégoût ; il est aussi la beauté fascinante et il exerce une séduction et une attirance incontestables. Or, cette fascination ne permet pas, pas plus que la révolution instinctive, d'accéder à une meilleure compréhension de l'Autre. Ce dernier semble toujours *ailleurs*, hors des traits sous lesquels je le perçois et le dessine. Le mythe demeure, dans les deux cas.

Le Sauvage est tout d'abord admiré en tant que naturel, bon¹⁰⁴ et endurant. Mais les dangers inhérents à l'exaltation de l'exotisme sont nombreux. Les Montagnais-Naskapis sont portés aux nues car personnifiant une nature non pervertie, restée à l'abri de la culture technique. Le portrait des premiers Amérindiens rencontrés est conventionnel, neutre et figé. On leur prête non seulement un physique¹⁰⁵, mais encore une éloquence¹⁰⁶ à la romaine. Perçus comme non contemporains, les Montagnais-Naskapis sont inclus dans une humanité en formation. Ils apparaissent comme ce qu'ont dû être, dans un passé lointain, les *civilisés* qui les rencontrent à présent. L'Autre ne m'intéresse alors qu'en ce qu'il me semble représenter ce que j'ai dû être, il y a une éternité. L'exotisme devient primitivisme, mais primitivisme enjolivé. Depuis sa découverte et encore de nos jours, le Nouveau Monde amérindien n'en finit pas d'incarner un idéal de vie harmonieux et simple. Jil Silberstein fait ainsi des Innus des survivants, dépositaires d'une conception de l'existence qui serait aujourd'hui disparue ou en voie d'extinction : "Je les sentais dépositaires d'une cosmogonie profondément morale. Les rescapés, en notre vingtième siècle finissant, d'un monde fondé sur la parole donnée, la mesure, la gratitude face au don de la vie, le respect des aînés et le devoir d'entraide"¹⁰⁷. Ainsi présentés, les Amérindiens ne sont-ils pas relégués dans un univers immatériel et sans consistance ? Cette vision ne les confine-t-elle pas dans un rôle, celui de modèle et, partant, ne leur interdit-elle pas toute existence réelle ? Ne sont-ils pas, en un mot, des images créées de toutes pièces par des Occidentaux en mal d'idéaux ? L'exotisme, compris comme vénération de tout ce qui est autre, est bien l'éloge d'autrui dans la méconnaissance de celui-ci.

La représentation de l'Amérindien sous les traits du *Bon Sauvage* débouche sur une impasse. Sous cette dénomination, le Montagnais-Naskapis apparaît confiné dans un mode d'existence primitif qui le condamne à n'appartenir qu'au passé. Jean-Jacques Simard accuse, à ce titre, ces lignées de personnages en quête d'authenticité : "Tout au long des années soixante, l'anthropologue, le nordiste, l'ami-des-indigènes, l'expert se distinguait surtout par la diversité, l'authenticité et l'ancienneté de son bagage d'anecdotes illustrant la "mentalité" et la vie traditionnelle des autochtones"¹⁰⁸. Il existe, en effet, une obsession du traditionnel au point que l'Amérindien s'en va incarner une intégrité parfaite qui ne saurait être qu'illusion. Sous l'apparence d'un dialogue des cultures attentif et ouvert aux autres, se dessine bien une folklorisation de l'Autre, qui interdit de le rencontrer. Le risque de l'image toute faite est

¹⁰⁴ Un état primitif de bonté naturelle voudrait caractériser l'ensemble de la nation montagnaise si bien que l'on peut parler de préjugés, cette fois positifs : " Ordinairement tous les Sauvages ont l'esprit bon, & il est bien rare de voir parmi eux de ces esprits bêtes et grossiers, comme nous en voyons en France parmi nos paysans " (Pierre Boucher, *Histoire véritable et naturelle des mœurs et productions du pays de la Nouvelle-France vulgairement dite le Canada, 1664*, Société historique de Boucherville, Boucherville, 1964, p. 96).

¹⁰⁵ " I'ay quasi creu autrefois que les Images des Empereurs Romains representoient plustost l'idée des peintres, que des hommes qui eussent iamais esté, tant leurs testes sont grosses et puissâtes, mais ie voyy icy sur les épaules de ce peuple les testes de Iules Cesar, de Pompée, d'Auguste, d'Othon, & des autres que i'ay veu en France, tirées sur le papier, ou releuées en des medailles " (Paul Le Jeune, *JR*, vol. VI, 1633-1634, p. 228).

¹⁰⁶ " [...] Ce Capitaine prend la parole pour respôdre, mais avec vne rhétorique aussi fine & deliée, qu'il en scauroit sortir de l'escolle d'Aristote, ou de Ciceron " (Paul Le Jeune, *JR*, vol. V, 1632-1633, p. 204).

¹⁰⁷ Jil Silberstein, *op. cit.*, *Prologue*, p. 11.

¹⁰⁸ Jean-Jacques Simard, " Les aumôniers du régiment et le Québec amérindien " in *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. IX, n° 4, 1980, p. 270.

tenant ; le pittoresque est reposant.¹⁰⁹ Si le passé amérindien passionne, qu'en est-il du présent d'autochtones qui ne se voient ménager de première place que dans les musées ? Ne deviennent-ils pas quasiment des curiosités naturelles que l'on contemple et que l'on préserve comme des reliquats du passé ?¹¹⁰ Les traditions amérindiennes se trouvent ainsi conservées par le biais d'un marché du souvenir qui tend à "bucoliser artificiellement [les Montagnais-Naskapis] pour dissimuler encore un peu le génocide"¹¹¹. L'apologie du primitivisme ouvre la porte à un racisme à l'envers : les autres, parce qu'ils sont autres, sont meilleurs que nous. L'amoureux de l'exotisme pratique donc un relativisme vite rattrapé par le jugement de valeur. La valorisation ne porte pas sur des qualités intrinsèques de la culture considérée : l'Autre y est simplement préféré au Même. Comme le dit Tzvetan Todorov, "personne n'est intrinsèquement autre ; il ne l'est que parce qu'il n'est pas moi ; en disant de lui qu'il est autre, je n'ai encore rien dit vraiment ; pis je n'en sais rien et n'en veux rien savoir [...]"¹¹²

D'une part, espace à dominer – en tant que monde à l'envers dominé par la barbarie –, d'autre part, espace modèle – en tant que monde régi par l'ordre naturel –, la société amérindienne, ainsi mythifiée n'est jamais prise pour ce qu'elle est, soit un espace en soi, avec ses caractéristiques, ses spécificités, ses valeurs, ses déficiences, ses vertus propres.

L'altérité en question

Certes, la rencontre entre l'Ancien et le Nouveau Monde s'inscrit dans l'ordre d'un rapport de forces que sous-tend un processus de conquête de l'Autre. Le Même y est la référence absolue et il s'agit de faire entrer l'Autre dans un modèle pré-établi qui signifie son extinction en tant qu'Autre. Certes, les Euro-Canadiens ont usé de la violence : dépendance, exploitation, pillage de territoires ancestraux, dérives consécutives à une politique massive de sédentarisation. Certes les Montagnais-Naskapis sont devenus étrangers dans leur propre pays. Mais le manichéisme ne mène-t-il pas à une impasse ? Faire du monde amérindien une réalité mythique univoque est d'une facilité à laquelle on résiste difficilement. Les couples antithétiques se succèdent les uns aux autres. Il est question de l'Amérindien barbare contre l'Euro-Canadien civilisé, dichotomie toujours à l'œuvre de nos jours. L'Amérindien est confiné dans le rôle de l'inadapté, de l'oisif, de l'alcoolique ou du violent, le Canadien demeurant son envers moral.¹¹³ Il est encore question de l'Amérindien, enfant de la nature,

¹⁰⁹ Christian F. Feest souligne que les Américains ont tendance à s'étonner du succès des Amérindiens en Europe et il s'interroge sur les raisons de cette popularité qui ne s'est guère démentie ces dernières décennies : " *On closer look, (...), these "Indians" turn out to be a population inhabiting the European mind, not the American landscape, a fictional assemblage fabricated over the past five centuries to serve specific cultural and emotional needs of its inventors* " (" *Europe's Indians* ", *The Invented Indian : Cultural Fictions and Government Policies*, Clifton James éd., Transaction Publishers, New Brunswick, 1990, p. 313).

¹¹⁰ Jacques Rousseau va encore plus loin : " D'aucuns abordent les indigènes comme s'ils appartenait à une espèce d'anthropoïde, absente des jardins zoologiques, parce que trop difficile à apprivoiser, une espèce intéressante pour ethnologues et missionnaires, mais tellement différente de la nôtre qu'il ne faut la contempler qu'avec des yeux écarquillés ", in " Du Bon Sauvage de la littérature à celui de la réalité " (*L'action universitaire*, vol. XX, n° 4, juillet 1954, p. 12).

¹¹¹ Pierre Perreault, " L'artisanat comme instrument de conquête " in *Possibles*, vol. I, n° 3- 4, printemps / été 1977, p. 90.

¹¹² Tzvetan Todorov, *Nous et les autres : la réflexion française sur la diversité humaine*, Editions du Seuil, Paris, 1991, p. 297.

¹¹³ Jacques Rousseau résume cette position : " [...] Des êtres vêtus comme vous et moi, parfois en haillons, souvent malingres, dépourvus de fierté, vivant à la périphérie des villes, possédant tous les défauts des Blancs et aucune de leurs qualités, ignorant la vie primitive, comptant sur les allocations de l'État et le magasin des Blancs, l'Indien dont il n'y a rien à tirer, une sale race qui véhicule de génération en génération des tares que les

contre l'Européen décadent. Une simple inversion opère ici : de supérieur au *sauvage*, le *civilisé* lui devient inférieur : “[...] On a vite tenté de reconstruire une image du “bon sauvage” malheureux en réserves et à la merci cette fois du *warrior*, non plus guerrier mais gangster, trafiquant d'alcool, de tabac, de drogue”¹¹⁴. Par un remarquable détournement, défauts et torts sont attribués sans nuance à des Blancs dépourvus de scrupule et de conscience. Une certaine présentation de l'histoire veut ainsi que “les Montagnais [aient] pour eux la noblesse, l'intelligence, le savoir de la terre, mais [qu'ils aient] été trompés par les Blancs hypocrites, voleurs, menteurs, paternalistes”¹¹⁵. La dénonciation de l'arbitraire et des contradictions internes du système occidental est de première importance. Mais dire que le *civilisé* est, en réalité, moins civilisé et plus sauvage que le *sauvage*, n'est-ce pas s'en tenir à une simple inversion des rôles qui ne peut qu'aboutir au prolongement insensé de la division arbitraire entre *sauvagerie* et *civilisation* ?¹¹⁶ Le discours moralisant des bons sentiments, qui prend parti pour le faible et le soumis et se délecte d'une répartition des rôles rigoureuse et équitable, est un écueil. Angélisme et machiavélisme ne peuvent donner naissance qu'à cette partition courante qui cloisonne les uns et les autres dans des rôles si bien définis qu'ils peuvent être interchangeables.

Bien plus, et les bons sentiments se révèlent ici à double tranchant, est-ce vraiment rendre service à l'Amérindien que d'en faire une victime ? La colonisation est souvent définie comme l'irruption violente de la Civilisation dans une société qui, jusqu'alors heureuse, dans un état de nature idéal, n'était pas préparée à tant de violence. S'attacher à développer la mauvaise conscience de l'Euro-Canadien, en le confrontant aux pires exactions commises sur le sol amérindien, risque, en contrepartie, de donner de l'Autre une image simpliste d'impuissance et de soumission, qui est loin de lui rendre honneur. L'énumération des griefs qui s'accumulent, comme autant de leitmotivs, contre l'action de la société dominante à l'encontre d'autochtones maltraités, finit par sonner faux. Comme le dit Tzvetan Todorov, “tout comme il est abusif de déclarer que quelqu'un a raison simplement parce qu'il est le plus fort, il serait injuste de déclarer que les faibles ont toujours raison, à cause de leur faiblesse même”¹¹⁷. La représentation du Montagnais-Naskapis comme défaitiste ou indifférent face à des colons exploiters est répandue. Comment ne pas se contenter, ensuite, de déplorer des actes cruels, tout en se persuadant que les Amérindiens qui en furent les victimes ont accepté, sinon voulu, leur dépossession ? L'apitoiement est à remettre en question en ce qu'il prolonge l'impasse où conduit le manichéisme : “Et puis après, le tout redeviendrait affaire de culture en péril sous la juridiction savante et éclairée des professionnels du Remords ?”¹¹⁸. Se faire conscience malheureuse de celui dont on reconnaît la négation des droits permet-il à l'histoire de ne plus être oubliée d'elle-même ? Loin de là

Blancs essaient vainement d'extirper ” (“ Du Bon Sauvage de la littérature à celui de la réalité ”, *L'action universitaire*, op. cit., p. 12).

¹¹⁴ Guy Durand Sioui, “ Le souffle paradoxal des Entre Deux Mondes Innu ”, in *Les Indiens Montagnais du Québec, entre deux mondes*, Anne Vitart (dir.), Editions Sépia, Musée de l'Homme (Paris) – Musée de la civilisation (Québec), 1995, p. 88.

¹¹⁵ Sylvie Vincent et Bertrand Arcand, *L'image de l'Amérindien dans les manuels scolaires du Québec : Comment les Québécois ne sont pas des sauvages*, Editions Hurtubise, Ville LaSalle, 1979, p. 302.

¹¹⁶ Quel scénario suivit la rencontre entre Euro-Canadiens et Montagnais-Naskapis ? “ Saints martyrs et païens sanguinaires ? Ce scénario n'a plus guère de crédibilité. Alors l'inverse ? Robes noires dogmatiques, intolérants, envahissants et chamans tolérants, authentique et naïfs ? Positifs ou négatifs, ces stéréotypes nous enferment ” (Denys Delâge, Préface à Alain Beaulieu, *Convertir les fils de Caïn : Jésuites et Amérindiens nomades en Nouvelle-France, 1632-1642*, Nuit Blanche éditeur, Québec, p. 11).

¹¹⁷ Tzvetan Todorov, “ Le croisement des cultures ” in *Communications*, n° 43, 1986, p. 10.

¹¹⁸ Robert Laplante, “ Pour une anthropologie sans Sauvage ” in *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. IX, n° 3, 1979, p. 167.

pour Pierre Perrault, qui déclare : “Nous savons judicieusement nous apitoyer sur les indigènes qui ne gênent pas notre confort”¹¹⁹. Déplorer les pires exactions endurées par les *bons sauvages*, n’est-ce pas, en partie, contribuer à faire des Amérindiens des êtres de légende, sans aucun rapport avec ce qu’ils sont ?

Glorifier une culture mourante est loin de promouvoir le dialogue à instaurer avec ceux qui sont toujours vivants et qui, ni nécessairement bons, ni véritablement *sauvages*, sont à côté de nous. Or, considérer l’Autre en lui-même, ce serait lui reconnaître des travers et des vertus spécifiques, un partage de bon et de mauvais qui fait de lui un être humain, à ne placer ni trop haut ni trop bas mais à rencontrer, tout simplement. Les illusions du primitivisme et le culture inconditionnel de la simplicité naturelle sont à combattre. Si les Montagnais-Naskapis sans foi, sans roi, sans loi, peuvent apparaître comme pourvus d’une étrangeté fascinante pour l’imaginaire et la symbolique de la vieille Europe, ils habitent pourtant un monde réel qui n’a rien d’idéal.

La différence

Dire des autres qu’ils sont *autres*, c’est les mettre au-dessous, le plus souvent, ou au-dessus, parfois, de soi, alors qu’ils sont simplement à côté de soi. Afin de rompre définitivement avec des représentations de l’Autre que fige la dialectique de l’altérité, il convient de substituer à l’altérité la *différence*. Cette notion fait, en effet, de l’Autre un être dont on respecte l’identité spécifique tout en espérant instaurer un dialogue avec lui. C’est suggérer combien la relation à l’Autre, si elle ne veut pas être d’exclusion ou d’idéalisations, requiert une décentration.

Il convient de reconnaître la culture amérindienne comme moderne et en phase avec la réalité. On abandonnera une amérindianité imaginaire pour reconnaître aux Amérindiens la force d’un renouveau original : “Et voilà qu’accostent des Innu postmodernes, “portageurs” de transculture”¹²⁰. Leur puissance artistique est certaine¹²¹, située par Guy Sioui Durand dans l’ère des “changements postmodernes”¹²². Loin d’être partie prenante d’un passé à l’exotisme attrayant mais révolu, la culture amérindienne est dynamique et en phase avec le présent. Reconnaître donc les différences constitutives de l’Autre, des plus flagrantes aux plus subtiles, c’est lui accorder une existence propre, irréductible à la mienne.

Le dialogue des cultures digne de ce nom se déploie à travers un va-et-vient entre Soi et les autres¹²³. La rencontre ne se fait pas d’emblée, mais exige une progressivité et des tâtonnements successifs qui permettent aux uns et aux autres, par le biais de comparaisons et de compromis, de mieux se connaître. De fait, l’identité naît d’une dynamique relationnelle entre soi et l’autre, d’une dialectique de la différence qui permet aux deux entités de négocier des transferts et de se constituer l’une et l’autre. Il convient de sortir de la logique occidentale qui analyse le monde amérindien à l’aide de concepts forcément cohérents avec sa culture. Où satisfaire ce besoin de points de vue et d’outils façonnés ailleurs ?

¹¹⁹ Perrault Pierre, *op. cit.*, p. 61.

¹²⁰ Perrault Pierre, *op. cit.*, p. 89.

¹²¹ Pour plus de détails, on se référera aux pistes intéressantes livrées par Guy Sioui Durand, “Le souffle paradoxal des Entre Deux Mondes Innu” - p. 81.94 -, in *Les Indiens Montagnais du Québec : entre deux mondes*, *op. cit.* Personnellement, on avouera un faible pour le groupe Innu KASHTIN et, en particulier, la chanson *Euassiuian*.

¹²² Durand Guy Sioui, *ibid.*, p. 81.

¹²³ Todorov déclare ainsi que “la connaissance des autres est un mouvement d’aller et de retour” (*Nous et les autres*, *op. cit.*, p. 22).

Donner la parole à l'Autre

Avant tout, il s'agit de donner la parole à l'Autre de manière à faire de lui non pas un objet d'étude pressuré mais, comme le dit Rémi Savard, "un *sujet parlant*, dont le discours ne le cède au nôtre ni en rigueur ni en cohérence, mais qui se fonde sur des critères tout simplement différents"¹²⁴. Si la démarche, qui consiste à décentrer le discours de l'observateur vers l'observé, ne va pas de soi¹²⁵, elle semble se déployer par excellence dans ce *medium* qu'est le cinéma. Loin des discours abstraits, des réflexions théoriques ou des apitoiements déchirants sur le destin amérindien, le cinéaste se dirige vers les personnages concrets de la vie d'aujourd'hui. Il les observe, les fixe par l'œil de la caméra et, surtout, leur laisse un temps de parole qui semble ne jamais être coupé. La gestuelle montagnaise est racontée ; la dépossession est narrée ; la lutte est explicitée. L'alliance de l'image et du son, parce qu'elle permet d'exprimer ce dont l'écriture ne peut rendre compte qu'imparfaitement – les sentiments, les sensations, quantité de détails significatifs chez celui qui parle –, exprime le vécu amérindien dans toute sa complexité. C'est que la parole n'est pas ici rapportée et, au besoin, déformée. Elle se fait verbe spontané et ordonnance improvisée. En cela, elle oppose une démarche sinueuse, intermittente et disparate, gage de sincérité et de vérité, au carcan préétabli de la phrase écrite. Le quotidien montagnais, raconté oralement et visuellement, est livré tel qu'en lui-même, comme l'acte réel est enregistré sur le vif, au moment même de sa transformation en signe. Le contact semble ainsi établi entre des cultures qui n'auraient jamais fait que s'interpréter à distance. En captant en direct les paroles et les gestes de Marcel Jourdain ou de Mathieu André, Arthur Lamothe plonge dans la réalité concrète et charnelle de la culture montagnaise. En témoigne l'omniprésence, dans ses films, de l'*innu-aimun*. La langue se transmet ainsi telle quelle sans subir l'interférence d'une traduction qui n'est que secondaire et se fait en alternance.¹²⁶ Elle prend en quelque sorte le pouvoir dans l'univers cinématographique ici déployé. De fait, dans les films "montagnais"¹²⁷ d'Arthur Lamothe, les espaces narratifs sont, enfin, monopolisés par ceux dont on parle toujours sans jamais trop les écouter. La compréhension succéderait ainsi à l'incompréhension.

Mais la communication interculturelle n'est-elle pas plus complexe, qui exige un juste équilibre entre Soi et l'Autre ?

Se décentrer de Soi sans se perdre dans l'Autre

La première étape qui doit permettre d'aller à la rencontre de l'Autre tel qu'il est en lui-même consisterait à se détacher de Soi. Il s'agirait d'opérer une rupture avec son monde. De fait, une coupure radicale avec ce qui nous a modelés et un bouleversement des repères identitaires permettraient d'aborder le mystère de l'Autre de manière objective. Le travail de décentration par rapport à son identité propre ne doit pas cependant conduire à abandonner ou à dénigrer à l'emporte-pièce celle-ci. Si tel est le cas, la découverte de l'Autre ne pourra qu'échouer. C'est ce que nous avons vu avec la construction fantasmée du Bon Sauvage. De fait, l'homme occidental confronté à un univers concret et proche de la nature, s'ouvre moins à l'Autre qu'il ne s'acharne à critiquer les valeurs reliées à la civilisation et à remettre en

¹²⁴ Rémi Savard, *Le rire précolombien*, L'Hexagone / Parti Pris, Montréal, 1977, p. 9.

¹²⁵ Rémi Savard parle ainsi d'un transfert exige l'utilisation de toutes les ressources de notre propre tradition de pensée, pour rendre celle-ci capable de se dilater au point de pouvoir saisir les échos d'un message issu d'une autre ", *ibid.*

¹²⁶ Si la traduction est continue, elle est cependant presque toujours dire par une Montagnaise dont l'accent permet de préserver le lien avec l'univers amérindien.

¹²⁷ Réal Larochelle, " La série des films montagnais d'Arthur Lamothe (...) : un cinéma de défense des droits des autochtones ", *Copie Zéro*, XI, 4^e trimestre 1981, p. 60.

question sa culture, devenue prisonnière, par exemple de son carcan cartésien, unificateur et monolithique. Il s'agit donc ici de sortir de soi-même, sans pour autant découvrir ceux qui ne sont pas soi. Pour autant, remettre en question ses catégories ne veut pas nécessairement dire se perdre dans la culture d'autrui.

Il convient de rompre avec le discours naïf qui, dans sa promotion de la tolérance et de la bonne volonté, voudrait que la générosité ou la simple curiosité suffise à instaurer une ouverture à l'altérité.

Il s'agit d'abord de prendre conscience de l'ethnocentrisme intrinsèque du regard que nous portons sur l'Autre et de réhabiliter, pour ainsi dire, la prégnance du point de référence que demeure, pour nous, la culture qui nous a nourris. Loin d'être condamnée systématiquement et de manière définitive, cette tendance à jauger les autres à l'aune de ses normes propres pourrait donc être naturelle et utile. La démonstration de Todorov rompt ainsi avec le politiquement correct et réhabilite l'ethnocentrisme dans le rapport à l'Autre :

Admettre la complexité des cultures n'implique pas qu'on renonce au jugement transculturel, et qu'on déclare que tout se vaut. Je ne veux pas classer les cultures prises comme un tout les unes par rapport aux autres, mais je peux porter des jugements sur chacun de leurs traits, que leur contexte permet de comprendre mais n'excuse pas toujours.¹²⁸

N'est-il pas ainsi légitime d'éprouver peu d'attrance pour tel ou tel mode de vie et de demeurer insensible à certaines valeurs, qui iraient à l'encontre de celles que l'on prise ? Il ne s'agit pas de nier les apports du relativisme culturel, en particulier dans le combat contre la division arbitraire entre *civilisation* et *barbarie* et contre la hiérarchisation instaurée par exemple par l'évolutionnisme. Mais il convient de reconnaître que certains faits objectifs peuvent autoriser un jugement sur l'état différentiel des cultures¹²⁹ ; et observer des différences chez les autres ne va cependant pas nécessairement de pair avec un jugement de valeur. Comme le dit Todorov, "il est légitime d'observer des différences entre des cultures séparées dans l'espace et dans le temps ; mais inadmissible d'en conclure à une discontinuité dans le genre humain [...]"¹³⁰. Le *Je* peut donc demeurer conscient de son identité et solidaire de sa culture lorsqu'il s'en va à la rencontre de l'Autre tout en adhérant aux principes de la connaissance impartiale.

Le travail de décentration qui doit permettre un véritable dialogue des cultures entre Montagnais-Naskapis et Euro-Canadiens consiste donc à maintenir un juste équilibre entre une identité propre, dont on se détache modérément, et celle de l'Autre que l'on cherche à percevoir. Je demeure moi-même tandis qu'autrui demeure l'Autre, mais je ne m'en fais pas moins accueil de la différence d'autrui tandis qu'autrui ne reste pas indifférent à ma présence. En d'autres termes, il s'agit de déconstruire des frontières tout en respectant des spécificités. Le mouvement est donc double. D'une part, s'ouvrir à la culture montagnaise ne signifie pas nécessairement se transplanter en elle en oubliant la sienne propre.¹³¹ Il ne faut pas renoncer à soi complètement, mais se forger une familiarité avec l'Autre, se trouver des points communs avec lui ou, du moins, arriver à comprendre sa manière propre d'être au monde.¹³² D'autre part, il s'agit de bloquer rapidement le processus d'assimilation à soi et de se faire accueil des

¹²⁸ Todorov, "Le projet universaliste" in *Anthropologie et Sociétés*, vol. XII, n° 1, 1988, p. 8.

¹²⁹ Ainsi, la découverte du métal et de l'écriture n'a-t-elle pas été un bon en avant pour l'histoire humaine ?

¹³⁰ Todorov, "Le projet universaliste" in *Anthropologie et Sociétés*, *op. cit.*, p. 128.

¹³¹ Pour Todorov, "celui qui se contente de s'immerger dans la culture étrangère s'arrête à mi-chemin" [du parcours qui doit mener à la connaissance des autres] (*Nous et les autres*, *op. cit.*, p. 22).

¹³² Rémi Savard estime à sa juste mesure la difficulté d'une telle entreprise : "Pour se mettre efficacement à l'écoute d'un tel propos issu d'une tradition de pensée si différente de la nôtre, il faut consentir des efforts toujours gigantesques, souvent maladroits, parfois impuissants", (*Le rire précolombien*, *op. cit.*, p. 11).

différences. Risquer de figer la familiarité en automatisme, c'est, en effet, risquer de ne plus rien avoir à découvrir. Comme le dit Todorov, "il faut [...] maintenir cet objet [de la perception] comme différent du sujet, préserver la précieuse altérité de l'autre"¹³³ et jouir de la différence entre soi et autrui.

Il semblerait donc que l'on puisse vouloir et la familiarité avec des cultures autres que la sienne et la diversité des cultures. En définitive, l'affirmation de soi n'implique pas nécessairement la négation de l'Autre ; inversement, le respect d'autrui ne va pas automatiquement de pair avec le renoncement à soi. Le dialogue des cultures pourrait alors prendre place.

¹³³ Todorov Tzvetan, *ibid.*, p. 361.

Le Nunavut, un compromis entre territoire et identité.

Marie Le Meitour
Université de Rennes

Résumé :

L'élaboration du projet Nunavut, puis sa concrétisation en 1999, ont relancé des débats déjà très présents au Canada autour des notions de territoire, de frontières et d'identité.

Ce travail propose une mise en perspective de ces trois notions à travers l'étude du lien étroit qui unit les Inuit à leur terre, à travers également l'exploration des débats et des conflits qui ont entouré le projet Nunavut et, enfin, à travers la définition du compromis auquel elles ont abouti.

Abstract :

The notions of territory, boundaries and identity which were already widely debated in Canada, have once again come to the fore with the setting up of the Nunavut project and with the official creation of the territory in 1999.

This article aims to study the three notions by focussing on the close link the Inuit share with their land, exploring the debates and the conflicts the Nunavut project triggered off, and highlighting the main features of the final compromise.

On constate aujourd'hui que des minorités culturelles et des groupes ethniques de plus en plus nombreux réagissent contre les menaces d'absorption culturelle liées aux phénomènes de mondialisation et de globalisation et affirment qu'ils ont une terre, une langue et des traditions qui leur sont propres. Pour beaucoup, la protection de ce patrimoine passe nécessairement par la définition de nouveaux territoires et de nouvelles frontières. Ces minorités soulignent également le fait qu'un territoire colonial est toujours le produit d'intérêts historiques, politiques ou économiques et qu'il dépend de l'établissement de frontières arbitraires qui ne sont pas toujours cohérentes avec l'identité culturelle des peuples.

Si de telles affirmations déclenchent le plus souvent des tensions et des conflits, elles peuvent aussi parfois conduire au dialogue et au compromis culturel comme ce fut le cas au Canada avec la création du Nunavut. La naissance de ce nouveau territoire est le résultat d'un processus extrêmement long qui est indissociable de l'histoire même des Inuit¹³⁴ et des évolutions auxquelles ils ont dû faire face au cours du siècle dernier. En effet, c'est parce qu'il a perdu sa dignité au contact des colonisateurs et qu'il a subi une acculturation que l'Inuk a ressenti le besoin de retrouver son indépendance et son autonomie en reconquérant son territoire. Ainsi, durant une vingtaine d'années les leaders inuit ont négocié avec les autorités canadiennes afin d'obtenir la création du Nunavut. D'abord hostile à ces revendications, le

¹³⁴ Le terme " Inuit " vient de l'inuktitut (la langue des Inuit) et signifie " les hommes ". C'est une forme plurielle dont " Inuk " est le singulier. Placé en position d'adjectif, le terme ne s'accorde ni en genre, ni en nombre.

gouvernement canadien a ensuite privilégié le dialogue et, pour des raisons géopolitiques, a finalement accepté de redessiner ses frontières internes afin de créer un territoire autogéré par les Inuit.

Pour mesurer les enjeux qui entourent l'existence du Nunavut, il est fondamental de comprendre que celui-ci n'est pas un état indépendant. C'est un nouveau territoire qui s'inscrit au sein de la fédération canadienne au même titre que le Yukon et les Territoires du Nord-Ouest. En tant que tel, il est doté d'un premier ministre et d'un gouvernement public (et non pas "ethnique"), ce qui signifie qu'au Nunavut tous les citoyens sans distinction, inuit ou non, peuvent participer à la vie publique, voter et se présenter aux élections. En réalité, la seule différence entre le Nunavut et les autres territoires canadiens réside dans le fait que la population du Nunavut est à 85% composée d'Inuit et que, par conséquent, le nouveau gouvernement entend promouvoir la culture, la langue, les traditions... en un mot : l'identité de ce peuple. C'est la raison pour laquelle on qualifie souvent le Nunavut de "territoire identitaire".

L'élaboration du projet, puis sa concrétisation en 1999, ont relancé des débats déjà très présents au Canada (avec la question québécoise notamment) autour des notions de territoire, de frontières et d'identité. Cet article propose donc une mise en perspective de ces trois notions à travers l'étude du lien qui unit les Inuit à leur terre, à travers également l'exploration des débats et des conflits qui ont entouré le projet Nunavut et enfin, à travers la définition du compromis auquel elles ont abouties.

Territoire et identité inuit.

Dans la pensée inuit, les concepts de territoire et d'identité sont considérés comme indissociables. Aussi, ce peuple ne pouvait-il envisager la sauvegarde de son identité sans une réappropriation préalable de son territoire ancestral.

Si le lien qui unit les Inuit à leur terre est extrêmement fort, il est cependant assez difficile à saisir pour nous les "Qallunaat"¹³⁵, car c'est un lien qui est aussi particulier que le territoire sur lequel ils vivent est particulier. En effet, pour ceux qui n'y sont pas nés, l'Arctique apparaît le plus souvent comme un espace hostile, monotone, voire même stérile. Pour les Inuit, il s'agit au contraire d'un lieu de vie dont ils maîtrisent les dangers et qu'ils savent observer, écouter, apprécier et surtout comprendre.

Cet attachement des Inuit à leur terre se retrouve dans de nombreux aspects de leur culture. Et particulièrement dans leur mode de chasse traditionnel et leur régime alimentaire qui révèlent une grande adaptation au milieu. Cette adaptation se retrouve également dans leur pensée chamanique, dans leur représentation du monde et dans leur mythologie. En effet, lorsqu'une personne meurt, son esprit ne meurt pas, il entreprend une sorte de voyage initiatique et se métamorphose successivement en divers animaux. Il peut ensuite, s'il le souhaite, renaître sous une nouvelle forme humaine. Ainsi, chaque Inuk pense qu'il a été ou qu'il sera un jour ours, caribou ou renard et que ce sont précisément ces vies partagées avec les animaux qui sont à l'origine de son excellente connaissance du milieu. On comprend alors, les rituels respectueux qui entourent la capture d'un phoque. En effet, comment peut-on maltraiter l'animal si l'on pense qu'il renferme peut-être l'esprit d'un frère ou d'un père. Ce type de croyance illustre bien les relations étroites qui existent pour les Inuit entre les hommes et la nature. De la même manière, l'Inuk perçoit le paysage qui l'entoure comme un corps humain et, à cet égard, il est étonnant de relever que, selon le contexte, une même unité

¹³⁵ En Inuktitut ce terme signifie "ceux qui ont de gros sourcils" et est utilisé pour qualifier les Euro-Canadiens., selon Michèle Therrien, 1999, *Printemps Inuit*, indigène édition, p. 11.

linguistique peut désigner une maladie ou des intempéries¹³⁶. Enfin, cette symbiose se retrouve dans la langue inuit dans laquelle il existe notamment un vocabulaire très riche pour désigner la neige selon qu'elle est "fraîchement tombée", "fondante", "craquante sur le dessus et molle en dessous", etc.

Il faut donc bien garder à l'esprit que pour les Inuit les rapports entre les hommes, entre les animaux et les hommes, entre les vivants et les défunts, entre la terre et le cosmos, ne sont pas délimités par des frontières rigides et figées. Ce sont plutôt des frontières ténues, mouvantes, qui sont sans cesse franchies dans un sens ou dans l'autre. Ces forces interagissent les unes avec les autres en permanence, sont indissociables et constituent une harmonie universelle, un tout, qui forme l'identité inuit.

Tout ceci montre donc bien que la culture inuit est étroitement liée au milieu dans lequel elle évolue et c'est principalement cette idée qui explique la volonté des Inuit de faire coïncider territoire et identité. Cette volonté ressort d'ailleurs parfaitement dans la symbolique de l'appellation du territoire : "Nunavut", qui signifie "notre terre" en inuktitut.

La question des frontières : vers la construction d'un "territoire identitaire" ?

Il est essentiel d'analyser le rôle du lien qui unit les Inuit à leur terre, dans le cheminement des négociations qui ont permis d'aboutir à la création du Nunavut le 1^{er} avril 1999.

Il y a encore une trentaine d'année, la population inuit était sur le déclin et subissait de plein fouet les conséquences dramatiques de la sédentarisation forcée et de la politique paternaliste d'assimilation menée par le gouvernement canadien. Mais, vers le milieu des années 1970, un groupe de jeunes leaders inuit, instruits dans les universités nord-américaines, pétris des idéaux de Martin Luther King et du Mahatma Gandhi, a su rassembler la communauté inuit amorçant ainsi un véritable sursaut identitaire. Paradoxalement, l'instruction qui visait à une meilleure assimilation de la jeunesse inuit au sein de la population canadienne, est devenue peu à peu une force pour ces jeunes leaders désormais capables d'accéder aux deux cultures. Cela leur a notamment permis d'organiser des revendications sur le terrain législatif et réglementaire afin de s'engager dans des négociations avec le gouvernement fédéral. Durant une vingtaine d'années ces revendications ont été le théâtre d'affrontements et de désaccords multiples, en particulier autour de la notion de territoire.

Il existe en effet à ce propos une dichotomie conceptuelle nette entre le gouvernement canadien et les Inuit. D'un côté, on trouve une conception occidentale rationaliste qui implique une zone géographique délimitée par une frontière et sous la juridiction d'un état. De l'autre, la conception inuit est radicalement différente et envisage le territoire comme un espace évolutif, un lieu de vie qui ignore la notion de frontière, en tout cas au sens occidental du terme : pour un Inuk, le territoire s'achève là où prend fin la course du gibier. De plus, il est important de comprendre que la relation intime qui unit l'Inuk à son milieu est une relation dépourvue de tout sentiment d'appropriation. En effet, l'Inuk ne considère pas qu'il possède un territoire en propre ; il l'occupe et le partage avec d'autres habitants, animaux ou esprits.¹³⁷ Déterminés à s'inscrire sur le terrain du compromis et du dialogue, les Inuit ont su faire preuve d'adaptation afin de faire coexister ces deux conceptions antagonistes du territoire. Cependant, il est important de mentionner ici que l'établissement de certaines

¹³⁶ Ex. : *Sugaluktuq* signifie " il est vraiment très malade " ou " il fait tempête, le vent souffle très fort ", *op. cit.*, pp. 51-52.

¹³⁷ *Op. cit.*, p. 49.

frontières du Nunavut a fait l'objet de nombreux désaccords entre les Inuit et le gouvernement fédéral. Ces désaccords ont maintes fois manqué de conduire à l'impasse et ce n'est qu'après le vote d'un référendum en 1992 qu'une frontière définitive a pu être établie et que les négociations ont pu reprendre.

Ces difficultés quant à l'établissement des frontières sont la preuve que, même dans le cas du découpage d'un territoire dit "identitaire" comme le Nunavut, les frontières restent toujours arbitraires et sources de conflits. On peut donc s'interroger sur la pertinence de la notion même de "territoire identitaire" en ce qui concerne le Nunavut. En effet, si l'on considère qu'un "territoire identitaire" se caractérise par des limites relativement mouvantes, correspondant à des pratiques essentiellement spatio-culturelles ancestrales, il apparaît que les frontières du Nunavut telles qu'elles ont été établies, c'est-à-dire suivant des critères géopolitiques et économiques, ne respectent finalement que partiellement cette notion.

Un compromis "made in Nunavut".

À partir du moment où ils ne pouvaient remettre en cause l'existence du Canada, les Inuit n'ont eu d'autre choix pour préserver une partie de leur identité culturelle que de s'intégrer à la fédération canadienne et d'en accepter les conditions inhérentes. À cet égard, l'examen de certaines dispositions de l'accord final sur le Nunavut offre une parfaite illustration des compromis effectués entre les Inuit et le gouvernement fédéral.

La gestion du territoire par les Inuit est l'un des premiers aspects à avoir fait l'objet d'un compromis. En effet, contrairement à ce que l'on est tenté de croire, les Inuit ne possèdent en propre qu' 1/5^e des terres du Nunavut. Le reste, qui demeure propriété du gouvernement canadien, est simplement confié à la gestion des Inuit. Ces derniers possèdent cependant des droits d'exploitation miniers sur certaines parties du sous-sol (approximativement 1/9^e du territoire). Mais pour les Inuit, l'appropriation de la terre n'est pas une priorité ; ce qui compte pour eux c'est, avant tout, l'accès à la terre. Grâce à l'accord sur le Nunavut les Inuit ont obtenu cet accès primordial au territoire.

L'élaboration d'un gouvernement qui s'inscrive dans la fédération canadienne tout en reflétant la culture de leur peuple était une priorité pour les leaders inuit. Pour ce faire, l'une de leurs revendications principales, satisfaite par l'Accord sur les Revendications Territoriales du Nunavut, concernait l'obtention d'un gouvernement décentralisé à même d'offrir une gestion de proximité en accord avec les attentes de la population. Afin de rétablir le dialogue entre les générations et d'encourager la transmission du savoir traditionnel, les Inuit ont également mis en place un ministère dont la priorité est de donner la parole aux aînés. Par ailleurs, un Ministère du Développement Durable a été créé afin de s'assurer que l'exploitation rationnelle des ressources du Nunavut puisse garantir la viabilité et l'autonomie économiques du territoire dans les vingt prochaines années. De même, la création de multiples organismes chargés de protéger la faune, la flore et de préserver le milieu d'une exploitation industrielle sauvage, a permis aux Inuit de se constituer un véritable pouvoir de décision quant à l'utilisation et la préservation de leur environnement. Ces garde-fous, cogérés par des représentants autochtones et du gouvernement canadien, s'inscrivent directement dans la tradition inuit de respect de la nature.

Enfin, il paraît impensable de ne pas mentionner la politique "IQ" qui constitue à bien des égards un des aspects les plus originaux du projet de préservation culturelle du gouvernement du Nunavut. Cette politique "IQ"¹³⁸ a pour but d'intégrer la spécificité culturelle inuit à tous les échelons de la vie sociale et administrative du Nunavut. Pour les

¹³⁸ Abréviation de *Inuit Qaujimagatuqangit*, c'est à dire "ce qui est connu depuis longtemps par les Inuit".

dirigeants autochtones, l'utilisation de l'inuktitut dans toutes les activités administratives doit être le moteur de cette intégration. À cette fin de nombreux programmes d'apprentissage et de mise à niveau en inuktitut ont été développés par le gouvernement pour accroître le nombre de locuteurs natifs dans le système administratif. Toujours dans cette optique, le gouvernement soutient également des programmes tels que "sivuliuqtit" qui vise à former une véritable élite administrative autochtone, les futurs dirigeants et gestionnaires du Nunavut. Le but principal de ces formations est, à moyen et à long terme, d'obtenir une représentation proportionnelle de la population inuit du Nunavut dans la fonction publique¹³⁹. Récemment, la politique "IQ" a fait l'objet de rapports. Et même si elle reste à l'état d'embryon (le gouvernement donne pour l'instant la priorité à certains problèmes sociaux urgents tels que le logement, le chômage ou la santé), sa mise en place effective devrait se faire dans les années à venir.

Depuis maintenant deux ans et demi, le nouveau gouvernement du Nunavut tente d'améliorer dans de nombreux domaines la situation sociale de ses citoyens. Néanmoins, certaines voix se sont déjà élevées pour critiquer, tour à tour, les actions ou le peu d'action du gouvernement ainsi que le manque de retombées positives sur la population du Nunavut. Pour répondre à ces critiques, il est essentiel de rappeler que la tâche à laquelle se sont attelés les dirigeants du Nunavut est herculéenne et que, des années durant, le gouvernement fédéral lui-même s'est avéré incapable d'améliorer les choses de façon durable. De plus, étant donné l'ampleur et la nature des problèmes sociaux au Nunavut, il est plus que certain que la situation n'est pas susceptible d'évoluer du jour au lendemain. D'ailleurs, les premiers bilans ne seront significatifs que dans dix ou même vingt ans. On pourrait encore ajouter que le Nunavut, expérience sans précédent, est d'une importance capitale dans la détermination future des relations entre les gouvernements nationaux et les peuples autochtones du monde entier. Par conséquent, il est compréhensible que les leaders inuit, qui ont la lourde tâche d'ouvrir la voie, et n'ont donc pas le droit à l'erreur, avancent avec prudence.

Quoiqu'il en soit, il est important de retenir que, même s'il n'est pas la solution miracle aux problèmes des Inuit, le Nunavut n'en reste pas moins un compromis encourageant qui offre une réelle chance de survie à "un peuple qui refuse de disparaître"¹⁴⁰. L'expérience n'est bien-sûr pas exempte de défauts et doit encore faire ces preuves. Cependant, elle propose un certain nombre de pistes, sinon de solutions, qui pourraient être transposées dans d'autres contextes : en Australie avec les Aborigènes notamment, mais aussi en Nouvelle-Calédonie avec les Kanaks qui ont signé les accords de Nouméa avec la France en 1998. Et comme le souligne John Amagoalik, leader inuit considéré par beaucoup comme le père fondateur du nouveau territoire : "si le Nunavut ne sert pas de modèle, il pourra peut-être au moins représenter un espoir"¹⁴¹.

¹³⁹ L'objectif visé est de 80%.

¹⁴⁰ Formule utilisée par les Nations Unies pour qualifier les Inuit.

¹⁴¹ *Op. cit.*, p. 23.

Les nouveaux immigrants au Canada. L'exemple des Hongkongais de Vancouver

Thomas Fournel

Université de Paris-Sorbonne / Laboratoire "Espace et Culture"

Résumé :

Traditionnellement anglo-européenne, la provenance de l'immigration vers le Canada a beaucoup évolué après une trentaine d'années de politique multiculturaliste et, avec elle, le statut social des minorités ethniques, comme celui de la communauté sino-hongkongaise de Vancouver par exemple. Notamment, les derniers arrivants ont bouleversé les modèles conventionnels attribués aux immigrants, que ce soient aux niveaux résidentiel ("ethnoburb"), professionnel (économie ethnique moderne) et culturel ("asiocentrisme"), ou encore en créant une identité migrante globale.

Mots-clés : Canada, immigration, multiculturalisme, communauté chinoise, modèles immigrants.

Abstract :

Traditionally Anglo-European, the source of immigration to Canada has been evolving drastically after thirty years of politics of Multiculturalism, and therefore ethnic minorities social status also, regarding for instance the Hong Kong Chinese community of Vancouver. In particular, newcomers created socio-cultural patterns differing from traditional immigrant residential (ethnoburb), professional (new ethnic economy) or cultural ("asiocentrism") models, and developed forms of modern migrant's global identity.

Key-words : Canada, immigration, Multiculturalism, Chinese community, immigrant models.

Le Nouveau Monde en général, et le Canada en particulier, correspondent à des nations de migrants traditionnellement d'origine européenne, une prépondérance anglo-saxonne étant néanmoins notoire. Or, depuis une trentaine d'années, sous les auspices de la politique multiculturaliste d'Ottawa, nous avons assisté à l'évolution simultanée de l'origine des immigrants et du statut social des minorités ethniques. Par exemple, en ce qui concerne des Chinois de Vancouver véritables parias jusqu'aux années soixante, l'apport récent et conséquent en provenance de Hong Kong a transformé l'image et la condition de leur communauté. Notamment, les derniers arrivants ont bouleversé les modèles conventionnels attribués aux immigrants, que ce soient aux niveaux résidentiel (transit par l'enclave proche du centre ville), professionnel (relégation habituelle au sein de branches économiques "ethniques" secondaires) ou encore culturel (adhésion des migrants et de leur descendance aux normes en vigueur dans la société d'accueil). Il pourrait donc s'avérer fructueux de se

demander quels nouveaux modèles résidentiel, économique et culturel, ils adoptent et, selon une approche plus globale, comment Vancouver et le Canada sont appréhendés par les migrants des temps modernes.

Politiques d'immigration et répercussions sociales

Immigrants "traditionnels"

Tout comme les Etats-Unis, le Canada correspond largement à une nation de migrants, étant donné que la majorité des habitants actuels sont des descendants d'immigrants arrivés entre les milieux des dix-neuvième et vingtième siècles. De plus, historiquement, l'immigration Outre-Atlantique provient surtout d'Europe, et même des Iles Britanniques pour ce qui est de la province de l'ouest canadien, la Colombie Britannique. Statistiquement parlant, avant 1961, les trois-quarts des étrangers débarquant à Vancouver étaient originaires d'Europe, d'abord de l'Ouest et du Nord et secondairement de l'Est et du Sud (Hiebert et al., 2000). Ainsi, dans une certaine mesure, l'ancienne Granville, rapidement rebaptisée en l'honneur du navigateur George Vancouver, fut créée en tant que ville britannique d'outre-mer. Pourtant, au sein de la "frontière" que représentait l'ouest du continent nord-américain il y a une centaine d'années environ, la diaspora européenne, et en particulier anglaise, outre le fait qu'elle colonisa les populations aborigènes (les Premières Nations, au Canada), se heurta à la diaspora asiatique, et en particulier chinoise. Néanmoins, la seconde, en situation d'infériorité numérique et politique, subit la domination de la première.

Quoi qu'il en soit, au sein du *Far West* du siècle dernier, se trouvaient des minorités ethno-raciales "noyées dans la masse blanche", en particulier des hommes illettrés des campagnes rizicoles de la Chine méridionale (région de Canton) attirés par le mirage de la "Montagne d'Or" (*Gumshan*), femmes et enfants demeurant au village natal. Toutefois, en pratique, les Cantonais ayant traversé le Pacifique furent généralement utilisés comme main d'œuvre bon marché pour l'édification du chemin de fer qui devait joindre les côtes atlantique et pacifique de l'Amérique du Nord. Par la même occasion, sur cette *terra incognita*, les Extrême-Orientaux furent construits en tant que non-blancs, et par conséquent en tant que race inférieure. Cette discrimination se montrait spécialement évidente sur deux plans, celui de leur statut social et celui des législations concernant leur immigration. D'une part, une fois le transcontinental ferroviaire terminé, ces derniers s'avérèrent rapidement indésirables en Colombie Britannique. En effet, l'hostilité montante des gouvernement et prolétariat blancs à leur égard devait se traduire par une série d'entraves officielles à leurs droits civiques et professionnels, une surimposition spécifique à leur "race" (*headtax*), ou encore une agressivité quotidienne parfois meurtrière de la part de la majorité. D'autre part, sur les pas de leurs homologues californiens, les politiciens colombiens britanniques devaient arriver à leurs fins, c'est-à-dire à l'abolition pure et simple de toute immigration en provenance de Chine. C'est ainsi qu'entre 1923 et 1947, suivant les lois en vigueur aux Etats-Unis, l'immigration chinoise fut interdite au Canada, les Chinois devenant alors le seul peuple de l'histoire du pays à avoir connu une prohibition de leur entrée sur un seul critère d'origine nationale. Cependant, le climat idéologique changeant d'après-guerre, soit localement la contribution des Sino-Canadiens à leur pays et globalement le contexte mondial d'émancipation des peuples de couleur, devait coïncider avec une politique d'Ottawa plus favorable concernant le sort des minorités.

Immigrants récents

Depuis une trentaine d'années, la réorientation de la politique canadienne devait affecter le sort des immigrants, à deux niveaux au moins.

D'un côté, entre les années soixante et quatre-vingt, Ottawa repensait profondément ses objectifs en matière d'immigration. Premièrement, à partir de 1967, cessait toute discrimination vis-à-vis de l'origine géographique des immigrants potentiels. En d'autres termes, pour la première fois, les candidats ressortissants du jeune Tiers-Monde étaient à égalité avec ceux du Vieux Continent quant à leur acceptation éventuelle dans ce pays neuf, tous les "cerveaux" en particulier y étant désormais les bienvenus. De la sorte, l'immigration allait rapidement y prendre une teinte asiatique, et même chinoise (et d'abord de Hong Kong) au détriment de la traditionnelle source anglo-européenne. Depuis ce moment-là, l'élément non-européen de la population canadienne n'a cessé de croître, de manière absolue comme relative. Deuxièmement, au milieu des années quatre-vingt, les gouvernements fédéral et provincial mettaient en place un nouveau programme d'immigration (*Business Immigration Program*) visant de susceptibles "relanceurs" économiques. Le Canada, et la Colombie Britannique plus spécialement, accueillaient ainsi à bras ouverts tout investisseur étranger assuré d'obtenir la nationalité canadienne (ainsi que son conjoint et sa progéniture) contre l'injection sur ce sol d'un capital entrepreneurial ou immobilier de l'ordre d'un demi-million de dollars locaux. Cette opportunité devait profiter avant tout aux milieux d'affaires extrême-orientaux, notamment la classe moyenne hongkongaise dans le contexte de la pré-rétrocession, en quête de lieux sûrs sur les plans politique (passeport, placements légaux et sécurisés), économique (pays développé, pouvoir d'achat) et socio-éducatif (diplômes anglo-saxons reconnus internationalement et société anglophone, d'où le moindre intérêt vis-à-vis du Québec). Ainsi, entre 1987 et 1997, près de 50 000 immigrants d'affaires (surnommés parfois "yacht people") de Hong Kong s'installaient à Vancouver, destination numériquement plus prisée par ces derniers que Toronto, essentiellement pour des raisons de "proximité" géographique, d'environnements naturel et culturel attrayants, ou encore d'ancienneté des liens économiques et familiaux entre Hong Kong et la Colombie Britannique (Ley, 2000). Au total, entre ces mêmes dates, plus de 150 000 Chinois sont arrivés dans la métropole occidentale, dont les deux-tiers de l'ex-colonie britannique et un quart environ de Taiwan (Hiebert, 1998). Aujourd'hui, la population d'origine chinoise y avoisine les 300 000 âmes, soit un habitant sur six, proportion supérieure à toute autre agglomération nord-américaine (Statistics Canada, 1997 ; Citizenship and Immigration Canada, 2001).

D'un autre côté, la place des minorités ethno- raciales dans la société nord-américaine était repensée, non seulement aux Etats-Unis mais aussi au Canada où les minorités ethniques voyaient progressivement leur situation évoluer vers une plus grande acceptation par le reste de la nation. Au sein de la communauté chinoise de Vancouver par exemple, le militantisme des "seconde génération" (*tusheng*) devait permettre la reconnaissance de l'identité sino-canadienne comme partie intégrante de la mosaïque canadienne. Plus généralement, la question "ethnique" au Canada doit être appréhendée selon deux, voire trois, dimensions. Pour commencer, nous ne pouvons éviter de mentionner la dimension anglophones/francophones qui, suivant plusieurs siècles de domination politico-culturelle des Anglo-Canadiens sur les Franco-Canadiens, évoluait vers l'institution officielle du biculturalisme et la primauté législative de la langue française dans la Belle Province. Ensuite, il faut concevoir le "troisième élément" comme un bloc très hétérogène, au sein duquel sont recensées aussi bien les Premières Nations que les minorités dites "visibles". Or, si le premier groupe a acquis dernièrement un certain degré d'autonomie, le second, c'est-à-dire approximativement les immigrants non-européens, a connu un récent gain de statut, lui-même fruit de la révolution institutionnelle et idéologique incitée par les minorités raciales américaines au cours des années soixante et d'un multiculturalisme d'Etat adopté par Trudeau en 1971 encourageant la diversité culturelle et concevant le Canadien idéal comme un être cosmopolite, à cheval entre toutes les cultures en présence (contrairement à un Américain idéal encore largement *White Anglo-Saxon Protestant* ou *WASP*). Or, ce glissement spatial de

la provenance des immigrants au Canada, de l'ouest vers l'est de l'Eurasie, est sensible au niveau des modèles adoptés par les nouveaux arrivants, en rupture par rapport à ceux en vigueur à l'accoutumée.

Modèles résidentiels et économiques

Modèles résidentiels

Jusqu'à l'après-guerre, les Chinois présents au Canada évoluaient au sein du ghetto de Chinatown, ce qui impliquait très peu de contacts avec l'extérieur ou d'intégration et l'absence de femmes, et donc d'une jeune génération transitionnelle. Les géographes expliquent ce phénomène par différentes thèses, plus complémentaires qu'antinomiques semble-t-il. Ainsi, selon Kay Anderson, il s'agirait d'une enclave raciale "construite", simple application spatiale de la ségrégation sociale ambiante (Anderson, 1991). Toutefois, l'école de pensée classique y voit la réflexion de la tendance clanique des Cantonais, c'est-à-dire une séparation plus voulue que subie (Lai, 1988 ; Kwong, 1996). Et ce d'autant que d'autres groupes asiatiques présents au même endroit et à la même époque (Indo-Pakistanaï) n'étaient pas concentrés dans l'espace, ce qui souligne les limites de l'élaboration simpliste d'une race asiatique par les Blancs (Walton-Roberts, 1998). Également, une approche plus récente de l'intérieur de la communauté a mis en lumière l'existence d'une lutte de classes au sein d'un peuple de Chinatown dominé par une petite élite marchande ayant tout intérêt à maintenir ses compatriotes dans une situation de dépendance résidentielle et professionnelle (Ng, 1999). Quoi qu'en soient les motifs, ce n'est véritablement qu'à partir des années soixante-dix que le modèle d'intégration socio-spatiale imaginé par les sociologues de Chicago à propos des immigrants européens dans la ville nord-américaine d'avant-guerre, stipulant l'assimilation de la deuxième génération dans la classe moyenne (emploi dans l'économie majoritaire et habitat en banlieue), devenait applicable à la minorité sino-vancouverite. Ce n'est en effet qu'à partir de cette période que la communauté commença à sortir timidement de son fief de Chinatown-Strathcona. Il n'empêche que, en 1986, moins du tiers des 100 000 Chinois de Vancouver résidait en banlieue, alors que plus de la moitié était toujours rassemblée autour de son berceau initial, le reste demeurant essentiellement, de manière plus diffuse, dans l'ensemble de l'est de la ville. Par contre, dès 1996, ces derniers étaient en majorité suburbains, conséquence logique de l'établissement directement en banlieue des deux-tiers des immigrants venus dans la conurbation entre 1986 et 1996 (Hiebert, 1998).

De surcroît, si en 1996 plus de la moitié des Sino-Vancouverites résidaient au sein de municipalités périphériques, parallèlement, une autre bonne partie d'entre eux avait fait siens des quartiers ouest de la ville naguère en proche banlieue, et de nos jours intra-muros administrativement, mais semi-urbains réellement, bien qu'à "deux pas" du centre-ville. Qu'il s'agisse de la nouvelle enclave cotée (Shaughnessy-Kerrisdale-Oakridge) ou de l'implantation suburbaine, particulièrement à Richmond, elles émanent toutes les deux d'un phénomène spontané de la part des néo-arrivants, soulignant un certain désir de vivre avec leurs pairs dans un quartier culturellement distinct. Et le développement de ce nouveau bastion se conjugait avec l'apparition d'une nouvelle terminologie théorique, à l'instar d'"*ethnoburb*". Le concept d'"*ethnoburb*" (contraction de *ethnic suburb*) est né dans l'esprit de la géographe sino-américaine Wei Li pour qualifier le modèle résidentiel des Taiwanais de la vallée de San Gabriel (de part et d'autre du centre que constitue Monterey Park) à l'est de Los Angeles (Li, 1998). Son éventuelle applicabilité à Richmond (au sud de Vancouver) sous-entend la réunion des quatre conditions principales requises pour s'autoriser à parler d'*ethnoburb* en toute légitimité. Premièrement, comme à Monterey Park, la sinisation récente de Richmond n'est que la manifestation tangible dans un contexte local de flux financiers et humains globaux.

Deuxièmement, avec ses 50 000 Chinois, soit le tiers de sa population totale en 1996, la cité de la “petite couronne” vancouverite renferme bel et bien un noyau important même si, contrairement au cas californien, non majoritaire dans l’absolu (Statistics Canada, 1997). Par contre, le concept ne peut être prolongé au nord-est vers Burnaby car la population chinoise, pourtant assez nombreuse, y est mêlée à des flots participant d’un réel cosmopolitisme. Troisièmement, par opposition à la dynamique créatrice d’un “ghetto” traditionnellement généré par manque d’autres perspectives résidentielles et professionnelles, l’élaboration du Richmond chinois a découlé d’initiatives spontanées convergeant vers la création d’un marché ethnique autosuffisant. Il serait néanmoins incomplet de ne pas signaler que la communauté extrême-orientale n’a pas le monopole de ce phénomène dans la métropole colombienne britannique puisque, dans une bien moindre mesure, les Indo-Pakistanaïens de Surrey, à l’est, connaissent un regroupement similaire. Par conséquent, bien que les Hongkongais de Richmond ne “s’épanchent” pas autant que leur “cousins” de Monterey Park, il nous paraît tout de même louable d’utiliser le concept d’*“ethnoburb”* pour Richmond, *a fortiori* car il est repris par certains chercheurs à propos d’une banlieue chinoise de Toronto (Scarborough) pas plus remarquable que celle de Vancouver (Lo et Wang, 1997). Enfin, outre l’aspect numérique de la chose, il est un point, la quatrième condition, sur lequel aucune autre situation “ethnique” locale ne supporte la comparaison avec la situation chinoise : l’existence à Richmond d’une partie commerçante jouxtant la partie résidentielle et constituant une nouvelle économie ethnique.

Modèles économiques

Quand il est fait référence au fonctionnement spatio-économique d’un groupe d’immigrants dans l’urbanité nord-américaine, la thèse de l’*“économie d’enclave”* semble incontournable, au moins à titre référentiel et comparatif. Cette théorie, œuvre du sociologue Alejandro Portes à propos des Cubains de Miami, défend l’hypothèse de la mise en place d’une économie parallèle par les migrants afin de pallier une discrimination *de facto* rencontrée sur le marché du travail “normal” et une insuffisance de formation dans le pays d’accueil (langue, diplôme, expérience) (Portes et Bach, 1985). Autrement dit, cette “voie ethnique” correspondrait à un moyen d’ascension sociale pour les immigrés, au prix cependant d’un labeur incessant, typiquement par le biais de commerces “exotiques” concentrés au sein d’une enclave proche du centre-ville. Pourtant, l’apparition de la nouvelle économie ethnique de l’agglomération vancouverite participe d’une autre logique.

C’est toutefois grâce à la présence antérieure de certaines conditions indispensables que la zone commerciale de l’*ethnoburb* richmondais et ses caractéristiques propres ont pu voir le jour. Ces conditions étaient triples. D’une part, son émergence découlait du franchissement récent d’un certain seuil numérique de la communauté chinoise, permettant la constitution d’un marché ethnique (de consommation et de travail) autonome vis-à-vis du reste de l’économie locale. D’autre part, elle accompagnait la concentration spatiale de la nouvelle population ethnique. Enfin, son développement impliquait de gros moyens financiers pour la construction des infrastructures nécessaires. Ces dernières illustrent une actuelle économie sino-canadienne dont trois volets cardinaux peuvent être retenus. *Primo*, il s’agit de la construction *ex nihilo* d’une zone commerciale regroupant des centres commerciaux “chinois”, c’est-à-dire dont l’aspect (petite taille, style de boutiques), les propriétaires, les vendeurs, les clients, les marchandises et les enseignes sont chinois, avec une touche hongkongaise notoire, dans le décor lumineux et publicitaire ou le type de restauration proposée, par exemple. *Secundo*, c’est une économie moderne, c’est-à-dire dépassant les poncifs de focalisation sur l’alimentation ou les produits spécifiques à une culture. Plutôt, elle regroupe un ensemble de biens et services quotidiens desservant une communauté immigrante

au profil “développé” comprenant, outre des supermarchés et des marchandises spécialisées, des services médicaux, financiers ou immobiliers. *Tertio*, et là n’est pas la moindre de ses caractéristiques, elle s’est rapidement imposée comme un véritable *hub* socio-mercantile pour l’ensemble de la communauté sino-vancouverite, y compris pour les générations montantes. D’ailleurs, il est intéressant de noter que pour celles-ci, le “vieux” Chinatown ne signifie rien alors qu’il est dorénavant relégué à une fonction triple aux yeux de la population locale. Pour la majorité “blanche”, il représente un îlot de dépaysement ludique. Pour les Chinois “enracinés” localement, il incarne un cœur symbolique. Pour une minorité d’immigrants chinois âgés ou de condition modeste, il est leur espace vécu. Simultanément, l’édification des “malls” hongkongais de Richmond témoigne d’une volonté d’affirmer un mode de vie et des valeurs extrême-orientales dans lesquelles les migrants se reconnaissent et qu’ils préfèrent à ceux en usage dans leur pays d’adoption.

Identité migrante contemporaine

Une autre canadianté

La nouvelle forme d’identité canadienne, ou canadianté, associée à ces néo-Canadiens renvoie à deux concepts fondamentaux, celui de culture et celui d’intégration. D’une part, la poussée des grandes surfaces de Richmond relève de l’importation au Canada d’un mode de vie et d’une culture venus d’“ailleurs”, c’est-à-dire qui ne sont ni anglo-saxons, ni européens. Il faut en effet penser Hong Kong comme le centre économique et culturel d’une Chine capitaliste virtuelle, celle de la diaspora. La culture engendrée et diffusée par ce pôle dans ses “colonies” pourrait être désignée comme urbano-consumériste, étant donnée qu’elle est directement liée à un mode de vie ultra-citadin basé sur une consommation continue, elle-même découlant d’une recherche obsessionnelle du profit. Dans notre étude de cas, ce phénomène se traduit concrètement par l’existence d’une communauté ayant Hong Kong pour modèle culturel, au beau milieu d’une banlieue canadienne transformée en cité “provinciale” pour laquelle l’avant-gardisme vient de la “capitale” d’outre-Pacifique. Concrètement, on trouve dans ce Vancouver-là aussi bien des articles à la mode de Hong Kong (prêt-à-porter, audio-visuel) que des activités de loisirs telles que les bars-karaoke ou des salles de jeux électroniques “dernier cri”, ou encore une certaine atmosphère rappelant l’effervescence sino-capitaliste perceptible dans le style de vie ou les valeurs adulés (sortie au restaurant fréquente en famille ou shopping continu par exemple). De même, à Richmond ou dans l’ouest cossu de Vancouver, une évidente préoccupation de l’apparence et du succès matériel ressort parmi cette population d’“immigrés de luxe”, les piliers en étant les signes extérieurs de richesse tels que la maison, la voiture, l’habillement, alors que le garant de cet accomplissement est constitué par le passage par les meilleures institutions scolaires et universitaires locales, au sein desquelles les Hongkongais sont souvent surreprésentés. Or, avec l’affirmation de cette culture “ethnique” en banlieue, c’est l’adhésion à des valeurs WASP traditionnellement dominantes et assimilatrices qui est remise en cause.

D’autre part, la mise en place volontaire de ce mode de vie développé mais parallèle interroge au plus profond un besoin d’intégration dans la société dominante désormais optionnel. Cette réalité peut s’expliquer par la combinaison de facteurs à la fois externes et internes. D’un côté, les migrants proviennent de sociétés économiquement avancées. Il existe ainsi désormais des pays développés ailleurs qu’en Europe ou que dans les pays neufs qu’elle a fondés, et d’abord en Extrême-Orient. Par conséquent, contrairement au cas des immigrants européens du siècle dernier ou des plus récents provenant du Tiers-Monde, pour ces Asiatiques modernes, voire “postmodernes”, le déménagement outre-Pacifique ne représente ni un bouleversement des habitudes, ni même un choc culturel. À Vancouver par exemple, la

plupart des Hongkongais perpétuent leur “ultra-citadinité” basée sur l’habitat suburbain, les déplacements en automobile individuelle, les sorties dans les centres commerciaux et les restaurants, ou encore les soirées chez soi devant les productions télévisées de Hong Kong.

D’un autre côté, en encourageant l’œcuménisme ethno-culturel, la politique multiculturaliste d’Ottawa a favorisé la constitution de communautés juxtaposées mais culturellement séparées. Notamment, il y a une génération de cela, les jeunes sino-vancouverites devaient s’intégrer dans le groupe majoritaire (école, travail) afin d’aspirer à une certaine mobilité sociale, c’est-à-dire jouer le jeu d’une certaine acculturation. Mais, à l’heure actuelle, les migrants ne connaissent pas forcément l’anglais et le multiculturalisme étatique est indirectement responsable de l’élaboration de mondes clos et autosuffisants, en particulier par l’offre de services bilingues permettant aux migrants d’évoluer au Canada dans leur langue maternelle et de ne pas se confronter aux institutions et administrations anglophones. Par surcroît, leur venue au Canada n’est pas motivée par l’*American Dream* puisque l’économie d’Asie de l’est est généralement beaucoup plus lucrative pour eux, justifiant davantage encore qu’ils ne ressentent pas ce besoin d’acceptation par les locaux ou celui de gravir l’échelle sociale. En fait, leur présence au Canada serait plutôt à appréhender dans un contexte et un espace plus vastes, au sein duquel Vancouver ne serait qu’un lieu parmi d’autres.

Une croissante extraterritorialité

La référence spatiale avec laquelle nos Hongkongais-Canadiens entretiennent une conscience d’appartenance dépasse en effet le simple périmètre couvert par un vécu quotidien entre Rocheuses et Pacifique. Cette dimension identitaire doit se comprendre selon deux perspectives extra-locales. La première, comme dans toute communauté “déracinée”, c’est l’idée de transnationalisme, qui peut être définie comme la condition d’êtres dont l’existence est partagée entre au moins deux entités politico-culturelles distinctes. En ce qui concerne les immigrants, ceux-ci sont généralement partagés entre leur terre d’origine et leur terre de résidence, à la fois de manière physique (voyages fréquents entre les deux pays, visite d’amis et de proches), virtuelle (grâce à la télécommunication) et imaginaire (attachement affectif, notion de “chez soi”). Néanmoins, dans le cas de l’identité des Hongkongais de Vancouver, elle est non seulement transnationale, puisque tournée vers l’étranger et donc à cheval sur au moins deux pays, mais également cosmopolite, c’est-à-dire appartenant à des systèmes culturels différents, à la fois extrême-oriental et occidental. La deuxième, c’est la notion d’identité globale. Pour saisir cette notion, il faut concevoir la stratégie planétaire récente du capitalisme chinois, et en particulier celle des milieux d’affaires de Hong Kong et, secondairement, de Taiwan. Plus précisément, cette stratégie consiste en l’accumulation simultanée des différentes “formes de capital” au sein de la cellule familiale, notamment le capital financier en Asie orientale (activité professionnelle du chef de famille) et ce que le sociologue Pierre Bourdieu (1979) appelle le “capital culturel” (diplômes reconnus internationalement) dans les pays développés anglo-saxons, à commencer par le Canada. De cette tactique, il résulte une identité migrante globale, moins structurée par un lieu concret que par la communauté abstraite formée par l’éparpillement mondial de la famille et des réseaux d’affaires (*guangxi* ou capital social). Quelques conséquences un rien futuristes ressortent de cette façon de percevoir l’ensemble des terres émergées. En particulier, cette quête des différentes formes de capital aboutit à une sorte de déterritorialisation du monde au sein de ce clan de privilégiés. Un exemple typique de cette tendance est celui des familles dites “astronautes”, par référence au temps passé dans les airs d’un mari travaillant en Asie alors que sa femme et ses enfants résident au Canada, chacun d’entre eux pouvant collecter les différents capitaux visés par le groupe (argent, passeport, diplôme). Il est ainsi instructif de

remarquer que la grande majorité des immigrants d'affaires hongkongais n'ont ouvert une entreprise au Canada que "sur papier" afin de donner l'impression aux autorités locales de se soumettre aux règles requises pour être acceptés dans ce pays. Cependant, l'établissement de foyers trans-pacifiques avait été souvent planifié à l'avance. Il serait pourtant erroné de prétendre que cette soi-disant déterritorialisation, malgré les réelles efficacité et rapidité des moyens de communication et de transports modernes, n'a pas de limites, puisque les risques de dislocation intra-familiales n'en sont que renforcés, alors que certains souffrent aussi d'une perte de racines.

Pour conclure, tentons de brosser un bref tableau décrivant les nouveaux modèles que ces immigrants pas comme les autres adoptent au Canada, et les conséquences qui en découlent. Au niveau résidentiel, la majorité des immigrants chinois contemporains, venant d'abord de Hong Kong, s'installent directement en banlieue après leur entrée sur le sol canadien, engendrant une concentration spontanée au sein de l'enclave des temps modernes, "*ethnoburb*". De plus, parmi ceux comptabilisés en tant qu'urbains, soit habitant dans la ville "*intra-muros*", à l'opposé de la minorité défavorisée peuplant encore Chinatown, on trouve la nouvelle élite locale, celle des milieux d'affaires hongkongais (et secondairement taiwanais) qui ont fait leurs quartiers chics de l'ouest de la ville, historiquement domaine réservé des classes aisées *WASP*. Au niveau économique, l'économie ethnique d'aujourd'hui est beaucoup plus qu'alimentaire ou folklorique. Elle est diversifiée, moderne, globale, tournée vers un marché ethnique demandeur de services de luxe. Au niveau culturel, il est à noter une préférence affichée pour les valeurs consuméristes du centre de la "Chine capitaliste", Hong Kong, alors que l'intégration à la société canadienne et à ses normes n'est pas perçue comme indispensable. À l'opposé, nous assistons à la transplantation du mode de vie hongkongais au Canada et au développement d'identités transnationales, voire globales, c'est-à-dire pour lesquelles Vancouver n'est qu'un lieu d'accumulation de capital (culturel) dans une stratégie mondiale et éventuellement la garantie d'une sécurité politique au cas où, ou encore un lieu de villégiature semi-permanent pour migrants n'ayant plus besoin de travailler (rentiers ou retraités). Pour cette élite d'ubiquistes, la planète se réduirait presque à une métropole géante avec son quartier d'affaires (Asie de l'est), ses quartiers résidentiels et universitaires (pays neufs anglo-saxons) et ses quartiers récréatifs (Europe, tropiques).

BIBLIOGRAPHIE

ANDERSON, Kay J., 1991, *Vancouver's Chinatown. Racial Discourse in Canada, 1875-1980*, Montréal, McGill-Queen's University Press.

BOURDIEU, Pierre, 1979, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Editions de Minuit.

CITIZENSHIP AND IMMIGRATION CANADA, 2001 (**Erreur ! Source du renvoi introuvable.**).

HIEBERT, Daniel, 1998, "The Changing Social Geography of Immigrant Settlement in Vancouver", *Research on Immigration and Integration in the Metropolis*, n° 98-16, (<http://Erreur ! Source du renvoi introuvable./research-policy>).

HIEBERT, Daniel, CUNNINGHAM, Greg et Brian KLINKENBERG, 2000, "Immigration and Greater Vancouver. A 1996 Census", *Research on Immigration and Integration in the Metropolis*, n°01-10 (<http://Erreur ! Source du renvoi introuvable./research-policy>).

KWONG, Peter, 1996, *The New Chinatown*. New York, Hill and Wang.

- LAI, Chuen-Yan David, 1988, *Chinatown. Towns within Cities in Canada*, Vancouver, University of British Columbia Press.
- LEY, David, 2000, "Seeking Homo Economicus. The Strange Story of Canada's Business Immigration Program", *Research on Immigration and Integration in the Metropolis*, n° 00-02 (<http://Erreur ! Source du renvoi introuvable./research-policy>).
- LI, Wei, 1998, "Ethnoburb versus Chinatown. Two Types of Urban Ethnic Communities in Los Angeles", *CyberGEO* n° 70 (<http://Erreur ! Source du renvoi introuvable./culture>).
- LO, Lucia. et Shuguang WANG, 1997, "Settlement Patterns of Toronto's Chinese Immigrants. Convergence or Divergence ?", *Canadian Journal of Regional Science*, vol. 20, pp. 49-72.
- NG, Wing Chung, 1999, *The Chinese in Vancouver, 1945-1980. The Pursuit of Identity and Power*, Vancouver, University of British Columbia Press.
- PARK, Robert Ezra, BURGESS, Ernest Watson et Roderick MAC KENZIE, 1925, *The City*, Chicago, University of Chicago Press.
- PORTES, Alejandro et Robert L. BACH, 1985, *Latin Journey. Cuban and Mexican Immigrants in the United States*, Berkeley, University of California Press.
- STATISTICS CANADA, 1997 (<http://www.statcan.ca/english/census/>).
- WALTON-ROBERTS, Margaret, 1998, "Three Readings of the Turban. Sikh Identity in Greater Vancouver", *Urban Geography*, vol. 19 ; pp. 311-331.

Voices from the Margins : Social Exclusion and Urban Regeneration in Halifax, Nova Scotia

Edel McClean

School of Geography and Centre of Canadian Studies

Queen's University of Belfast

Abstract :

The trend of urban regeneration has swept through cities in the western world since the 1960s. This paper focuses upon the experiences of waterfront regeneration in Halifax, Nova Scotia. Growing out of extensive interviews with members of the economically disadvantaged community of the North End of the city, the paper seeks to articulate the community experience of social exclusion and regeneration.

Résumé :

Le phénomène de rénovation urbaine s'empare des villes du monde occidental depuis les années soixante. Cet exposé porte sur l'expérience de rénovation des quartiers urbains sur le front de mer à Halifax, Nouvelle Écosse. Basé sur des entretiens approfondis avec des habitants économiquement défavorisés du quartier nord de la ville, cet article cherche à articuler les expériences que la population a de l'exclusion sociale et de la rénovation.

In *The Urban Order* Short says of cities “they are a mirror of our societies, a part of our economy, an element of our environments. But above all else they are a measure of our ability to live with each other. When we examine our cities, we examine ourselves” (Short, 1996 : 5). Urban geographers and planners argue that when we look at a city we see more than physical form, rather we see the physical representation of the values and concerns predominant in society. City image is obviously hugely important. In an increasingly competitive world market, cities seek to promote themselves on a world stage, urban regeneration is often a large part of this process of “imagination” the urban (Smith, 1999). How reflective, though, are these images of everyone who lives in the city ? It is interesting that the current move in regeneration towards creating a new image and identity for those areas of the city abandoned through 1960s decentralisation means that current urban regeneration work comes directly adjacent to inner city, often very disadvantaged, communities. In an era where government documents abound with talk of participation, consultation and empowerment - what one commentator has described as “the shiny happy buzzwords of the 1990s” - perhaps the expectation is that these regeneration processes too will have become more inclusive. This paper will focus on the waterfront regeneration process in Halifax, exploring the responses of the North End community to redevelopment. Inclusion or exclusion from regeneration processes can be seen as reflective of wider societal attitudes to those who are socially excluded, where social exclusion is defined as “the dynamic process of being shut out fully or partially from any of the social, economic, political and cultural systems which determine the integration of a person in society” (Walker, 1997 p3). This paper seeks to present research findings in keeping with the commitments of grounded theory methodology to base the research firmly in the voices of the voices of those interviewed, rather than in academic theory. The paper will be divided into two main sections.

Firstly an introduction will be given to the work of the Waterfront Development Corporation and the North End. Secondly the paper will explore the responses of local community leaders, workers and members to the developments on the waterfront and to the way they feel these relate to the North End community, and to the wider city.

The Waterfront Development Corporation Limited (WDCL)

The Waterfront Development Corporation was founded in 1976, following the lead of other major Canadian Cities – the waterfronts of Quebec, Montreal, Toronto and Vancouver began regeneration around the same time. Regeneration in Halifax was particularly sparked by the developments taking place at the time. The late 1960s and 1970s saw huge redevelopment in Halifax with high-rise buildings such as Scotia Square, symbolically cutting off views to the waterfront. The waterfront itself was set for similar redevelopment, until a small group of concerned citizens began a protest at the threatened demolition of historic waterfront buildings. Historic Properties was born in 1973 with the restoration of 6 key buildings. This development created the context in which the WDCL was formed. It is a Crown Corporation funded 80/20 by federal and provincial government. The WDCL mission statement is “to serve as guardians of Greater Halifax Harbour and to develop properties, co-ordinate, plan, promote and act as the Provincial agent to assist other Nova Scotian waterfront” (WDCL, 2000 : 4). The work of the WDCL has been primarily infrastructural, providing the facilities to encourage private investors to come in, and acting as the decision maker on how the waterfront should develop. The buildings themselves have been developed on sites leased from the WDCL. The WDCL has worked to provide access to the waterfront through the restoration of finger wharves, provision of public walkways, landscaped public areas, public art, and the organisation of public events along the waterfront. Events such as the annual Buskers’ Festival, the G7 Summit in 1995 and Tall Ships 2001 have significantly raised the profile of the waterfront, and drawn people from across Nova Scotia and the Atlantic Provinces back to the harbour.

Introducing North End Halifax

“The night before an angry crowd of 150 had roamed through downtown Streets, randomly attacking white passers-by after a Halifax bar refused entry to a black man. They then headed back en masse to the predominantly black North End. There, on Gottingen Street, police in riot gear confronted them. Stones were thrown, shop windows shattered, people arrested. Across the country, television news viewers on that July night in 1991 heard about a “race riot” in Halifax. It’s not the first time national television news has carried images of violence and destruction on Gottingen Street” (Kimber, 1992).

The Gottingen Street area has undoubtedly suffered from a negative image, throughout city, province and country. Most Canadians who have heard of the small inner city community know it only for the riots of the early 1980s and 1990s. Behind this is a community which has been described as “the last interesting place in Halifax”, an area with huge diversity and major social problems (see figure 1.1).

	CANADA	HALIFAX	TRACT 10 (North End)
Visible minority population	11.7%	5.6%	31.7%

Black population	2.1%	3.7%	25.8%
Unemployment rate	12.9%	10%	19.5%
Average income (male) (\$)	31,117	30,105	17,236

Figure 1.1 Socio-economic Indicators (Statistics Canada, 1996)

These figures indicate a high proportion of minority groups in this district of the city, higher rates of unemployment and lower than average incomes. The community is based around Gottingen Street, a main thoroughfare of the city, and includes Uniacke Square, a major area of social housing. Within Halifax the North End is often referred to by outsiders, and sometimes jokingly and self-depreciatingly by community members, as “the ghetto”, an area associated with high crime rates, drugs, and prostitution. Virtually all social services for marginalised groups within Halifax are placed within the area, including soup kitchens, needle exchanges, shelters for prostitutes, half-way houses, immigrant settlement services and clothing banks. Gottingen Street itself, although local residents work hard to keep a positive face, is marked by derelict buildings and empty lots. After the riots of the 1980s the stigma associated with the name Gottingen Street was so strong that the residents further north renamed the Northern section of the street Novalea Drive and will argue that they represent the “true” North End, while the more troubled lower section of the street is “Uptown” or “Central”. One of the issues that frequently emerged during research however, is the sense that local residents have that their community has become stereotyped by the media. They speak of a strong sense of community, good community infrastructure, and a resilience which has allowed them to meet recent challenges. The North End community is complex, and defies any simple explanation.

Voices from the Margins : Community Consultation and the Waterfront

Communities, particularly economically disadvantaged communities, should be involved and consulted in regeneration initiatives. Those who are most in need should stand to benefit most from development occurring in the city. Participation is important because, through genuine participation and consultation, communities can become more integrated into society as a whole. Urban regeneration has more potential than just to improve the international image of a city. By engaging with local communities, those involved in urban regeneration can provide valuable job and training opportunities and also tackle problems of social and cultural exclusion, allowing people to feel that they are genuinely part of the city as a whole.

Barriers to Participation

Engaging with disadvantaged communities is widely advocated in theory. As Arnstein (1969 : 216) states : “The idea of citizen participation is a little like eating spinach : no one is against it in principle because it is good for you”. However it is important to acknowledge that participation is not a simple concept. As one interviewee notes :

“I think the whole notion of public participation is grossly over simplified, cause it’s easy to say, but really very hard to do at the point where it hits the ground”
(Stakeholder committee member).

Several key problems are identified by interviewees in Halifax as barriers to involvement in regeneration and consultation. For North End Halgonians, the history of consultation, and planning means that many remain sceptical of current consultation

processes. The legacy of Africville, where in the 1960s, a black community was relocated by the city, means that black people remain suspicious of planners :

“Even when you look at where Africville was located, right on prime waterfront land, there was the concern of the community there, that once you moved the community out, nothing really mattered any more” (North End Community Leader).

Race is a major issue in relation to community involvement and racism is seen to be rife throughout the city, and at all levels of government. This results in a reluctance to participate in consultation processes and a scepticism of those in positions of decision-making authority :

“There is a lack of trust from government, certainly a lack of trust on the part of community that we as a people have been denied access to many societal institutions for hundreds of years... People in the black community don’t do a lot of things that the people in the wider community would expect in terms of mobilising, addressing their issues and that kind of thing. The fact is that when you’re oppressed you internalise that oppression to a negative outcome in that we don’t get involved to the extent that we should” (African Canadian Employment Worker).

This scepticism is not solely the preserve of the visible minority populations however. The community sector as a whole has been struggling to meet the challenges of working in an economically disadvantaged neighbourhood, often with limited success and little support from those in positions of power. The result is often burnout. Community leaders frequently mentioned feelings of frustration at limited success despite ever increasing workloads :

“A lot of the movers and shakers, the people who were heavily involved during the sixties and seventies, have slowed down. A lot of the elders have passed on. A lot of the young folk are so self-concerned they’re not looking at the bigger picture, they’re angry. A lot of people who were involved are just tired, I know myself I’m tired of fighting, I’m tired of trying to get things to happen” (North End Community Leader).

Even when individuals and groups recognised that they can potentially get involved, the feeling is that their opinions are unlikely to influence the decisions that are made. Even those who are actively involved in the consultation process acknowledge that those from disadvantaged groups are less likely to have influence within the Halifax planning system.

In the face of these issues any organisation seeking to access the views of the North End community will obviously have to make a concerted effort to actively engage local people. The fears and suspicions which exist need to be addressed if the community, particularly the black community, are to become involved. To tackle these issues a real will needs to exist on the side of the decision-maker to really consult with the community. While the WDCL claim to hold such a commitment, the reality is that while a recent consultation process has just been completed, most community representatives were unaware that consultation had been taking place, and doubted if the community would have got involved, given the methods that were used. One worker, when asked if he had been aware of the consultation replied :

“No, and may-be I should have. I read the papers, but there was never a concerted effort to bring the community into that because had there been I would have heard about it. I don’t think people would have gone along because we’re so used to not being involved in things like that” (African Canadian Employment Worker).

Others too seem to doubt this commitment - speaking of the WDCL's consultation process :

“In a way this is doing what has frequently been done with public participation, it's using this mantle of public participation to give some credibility and some vestige of community input into the plan...I don't question their sincerity in trying to get some public input into this, but from the public side, I think to some degree that I feel used in that process... I supposed the argument that those larger public workshops were intended to capture a larger sector of the population, but you know the kind of people who tend to go to those things, they don't have a problem finding someone to take care of their child, people who have the time, people who feel comfortable in that kind of setting, people who are fairly articulate. A whole lot of people don't have those luxuries in terms of being able to make a commitment to meetings like that or to even know how to find out about them” (Stakeholder committee member).

This scepticism is not reserved for the WDCL however. Rather the perceived attitude of the WDCL is seen as symptomatic of wider views in the city towards the North End Community. Despite the rhetoric of consultation and participation, interviewees felt that this had had little real, meaningful impact on how government in particular dealt with their communities.

Perceptions of the waterfront

The Halifax waterfront is undoubtedly a well-used facility during the summer. The WDCL has been hugely successful in their quest to draw local people and tourists alike back to the waterfront. How do the residents of the North End perceive the waterfront? While many expressed a certain pride in the waterfront :

“If someone comes to visit me from Ontario, I'll say *you've got to come down and check out the waterfront*” (North End Adult Learner).

Criticisms were also widespread. These centred on three areas, lack of job creation, feelings of exclusion, and accusations of cultural insensitivity. Job creation is seen as one of the key ways that the North End might benefit from the developments on the waterfront. Local people were sceptical of any long-term benefits however :

“I would like to believe that if it did in any way [benefit], it may be in the form of a few jobs for a few people while the development is going on, but in terms of becoming a long term participation, or benefiting from it, I'm not sure about that. I'm not that impressed with it” (North End Church worker).

The feeling among community members seems to be that they could not expect to be involved, or to feel a sense of ownership of what happens in another part of the city :

“You're talking waterfront, you're talking big bucks. Anyone who can afford to have a house or home on the waterfront has got a licence to print money, so why would they be bothering to consult with anyone on Gottingen Street, and why would they give a damn if anyone on Gottingen Street got any work to build anything down there? Because it's two different worlds” (Native Community Worker).

Also, for the North End community, with a large visible minority population, the feeling was also that events along the waterfront were not always culturally sensitive. The Tall Ships 2000 is regarded by the WDCL as one of their greatest achievements :

“We just did a survey of Tall Ships ... In some ways Tall Ships is like motherhood. It’s almost a self-fulfilling prophecy to say *do you enjoy Tall Ships ?*” (WDCL worker).

The event however had a much more negative response from the African Nova Scotian communities :

“It was interesting when the Tall Ships came and everybody had different impressions. I think if you spoke to a lot of, I don’t like to call myself intellectual, if you talk to intellects of African descent you’ll find that a lot of them didn’t go to Tall Ships and the reason being that Tall Ships are not a positive thing in African Nova Scotian history, it’s the slave ships, it’s how a lot of our ancestors got taken from their homeland and taken to wherever. When the white population got all excited about Tall Ship, I couldn’t wait for them to leave, because it wasn’t a good time for me emotionally. I don’t think a lot of thought is taken into what one thing means to a cultural group over another. I think it’s all based on dollars and cents. If you go down the waterfront you’ll see a lot of white culture, the Tartans and so on, you see nothing of African Nova Scotian history, you see nothing that speaks to Africa, or any other culture, apart from fishing. You’ll see lots of Bluenose ships, lots of lighthouses and lobster traps but that’s not just who we are” (Black education worker).

WDCL cannot be held responsible for the entire Tall Ships phenomenon, and the event attracted thousands of Atlantic Canadians onto the Halifax Waterfront, which undoubtedly had a positive effect on the economy, however other forms of Nova Scotian identity also needs to be recognised :

“When I think of the Tall Ships I don’t think of anything to celebrate personally. If you have a true sense of who you are and from what you’ve come, a Tall Ship would just strike horror. They just present an awful image of how we’ve come to be here. We have so much work to do in terms of awareness in how we stage cultural events that represent who we are as Nova Scotians. We’re Nova Scotian too, but we get left out of that mix of how Atlantic Canada is promoted. To me the Tall Ships could be seen as a major insult to me and to a lot of our people, and anyone who was insulted, justifiably so” (African Canadian Employment Worker).

Mi’qmaq people too, felt that their sense of connection with the waterfront - the site was a native landing long before the founding of Halifax - had largely been ignored in the quest to present an Irish and Scotch heritage of the area. When asked about any recognition of Mi’qmaq heritage one community leader commented :

“Not unless it’s to put a headdress in window or something like that. And Mi’qmaq never had headdresses” (Native Community Worker).

Overall then, while the Halifax waterfront has been successful in creating a vibrant tourist waterfront, the WDCL has been unsuccessful, it seems, in building a sense of ownership among North End Halgonians.

Conclusions

It can seem somewhat unfair to overemphasise the negative side of WDCL developments. The purpose of this paper is not to discount the good work that the WDCL has done - many Halgonians are justifiably proud of their waterfront. Nor is it to suggest that the WDCL are alone in their poor relationship with the North End community. Most people

interviewed simply felt that WDCL was simply part of the wider city which made little effort to engage with the real problems of the community. While WDCL consultation policy could obviously be improved, work also has to be done with the community for them to reach the point where they are able to get involved. Why involve the North End communities? Apart from the potential of large-scale development work to benefit such an economically disadvantaged community, involving this community would create a richer waterfront environment and a truer reflection of Nova Scotian history and culture. For this to happen though, the city as a whole, not just the WDCL has to go beyond the rhetoric, to recognise that without the participation of the North End community, the entire city suffers. As one interviewee explained:

“I don't think it's something that you can pay lip service to. It's not the process that's important and following the literature and calling things stakeholder groups and public workshops and meaningful public participation. It's not those things, it's what's deep down in your heart in terms of what you're doing, your attitude towards doing it. If your attitude is that 'this is the process that we have to go through in order to get a plan for the waterfront' it's very different from an attitude that says 'the way to get the best plan is through engaging as broad a cross-section of our community as possible'. We haven't quite reached the point of real engagement and real commitment, really understanding that the richness that we have in the city is a richness that comes by virtue of there being many voices and that the way of getting something really meaningful that people are going to feel a sense of ownership about is for them to know that it's really part of them that's reflected. In a way it's not just a waterfront plan, it's their waterfront plan because they had a hand in shaping it and their values, their views, their problems, their dreams are all expressed. That's what makes the difference” (Stakeholder committee member).

References

- Arnstein, S. (1969) 'A Ladder of Citizen Participation', in *American Institute of Planners Journal*, July 1969, p. 216-224.
- Kimber, S. (1991) "Taking Back the Neighbourhood", *Canadian Geographic* July/August 1992 p. 32-41.
- Short, J. (1996) *The Urban Order : An Introduction to Cities, Culture and Power* Blackwell Publishers : Oxford.
- Smith, D. (1999) "Atlanta : Metropolis of the New South" in F. Boal and S. Royle (eds.), *North America : A Geographic Mosaic* Arnold Publishers : London p. 207-212.
- Statistics Canada (1997) *Census 1996* Statistics Canada : Ottawa.
- Walker, A. (1996) "Introduction : The Strategy of Inequality" in A.Walker and C. Walker (eds.), *Britain Divided : The Growth of Social Exclusion in the 1980s and 1990s*, CPAG : London.
- WDCL (2000) *Business Plan 2000/2001* WDCL : Halifax.

Les relations diplomatiques entre la Belgique et le Canada de 1945 à 1968

Audrey Neumann-Ova

Université libre de Bruxelles, Belgique

Résumé :

Nous étudions ici les relations diplomatiques entre la Belgique et le Canada de 1945 (fin de la deuxième guerre mondiale et redémarrage des rapports bilatéraux) à 1968 (le Canada connaît des grandes modifications politiques). Il est intéressant de constater que les relations entre ces deux pays sont très variées. En effet, elles ont trait à la politique internationale (ONU, OTAN, etc.), aux liens militaires, économiques et culturels mais aussi aux liens d'amitié importants, découlant de l'aide apportée par le Canada à la Belgique pendant les deux guerres mondiales.

Abstract :

We work on the relationship between Belgium and Canada from 1945 (end of the Second World War and start of the bilateral relationship) to 1968 (important changes in the Canadian political life). It is really very interesting to note that there are a lot of different kind of links between these countries. Besides subjects like international organisations (NATO, UNO, etc.), military, economic and cultural cooperation, we must also point out the considerable friendship links as a consequence of the Canadian help to Belgium during both World Wars.

La Belgique et le Canada sont toutes deux des monarchies parlementaires : elles ont un monarque à leur tête et leur gouvernement est composé d'une chambre des représentants et d'un sénat. La différence est qu'en Belgique, les sénateurs sont soit élus au suffrage direct soit, pour un certain nombre d'entre eux, cooptés par les partis politiques tandis qu'au Canada, ce sont des membres nommés à vie par le Premier Ministre (au moins jusqu'en 1964).

La Belgique se compose de trois communautés : une francophone, une flamande et une germanophone. Les deux premières sont en conflit quasiment depuis la création de la Belgique en 1830. Ces problèmes s'étant accrus dans les années soixante, les gouvernements ont décidé de scinder le pays en quatre régions distinctes : la région wallonne, la région flamande, la région germanophone et la région de Bruxelles-Capitale. Malgré cela, on ne peut pas dire qu'aujourd'hui les problèmes linguistiques et communautaires soient réglés.

Il est évident que l'attention des Ambassadeurs canadiens s'est particulièrement focalisée sur la situation communautaire en raison des problèmes similaires bien que moindres, que connaît le Canada, avec la Province de Québec qui tente depuis le début des années cinquante de prendre ses distances par rapport au gouvernement central d'Ottawa et d'augmenter ses responsabilités régionales. Il serait d'ailleurs intéressant d'analyser pourquoi les diplomates belges se sont, par contre, si peu intéressés aux problèmes culturels, ethniques et linguistiques du Canada. En effet, on ne trouve qu'une seule référence à la *Commission sur le Bilinguisme* (1967) alors que, pendant des années, les Ambassadeurs successifs se sont

attardés sur les conférences fédérales-provinciales qui n'ont comme but que de régler les différends entre les provinces et le pouvoir central. Les diplomates belges auraient dû souligner les similitudes entre les deux pays.

En ce qui concerne sa politique extérieure, le Canada agit dans la plupart des cas via les grandes organisations internationales telles l'OTAN, l'ONU, etc. qu'il considère comme de véritables tremplins. La volonté avec laquelle le Canada a participé à la création de l'OTAN et la constance avec laquelle il a incité les autres pays à s'associer à la fondation de cet organisme est à l'image de sa volonté de s'immiscer, dès après la guerre, dans les affaires mondiales et de se poser en arbitre et en intermédiaire dans toute une série de conflits ou de problèmes internationaux comme par exemple l'indépendance du Congo belge le 30 juin 1960. Une autre illustration de cette volonté est la création par Lester Pearson d'une force d'intervention non combattante pour laquelle il a bénéficié de la reconnaissance internationale en recevant le prix Nobel de la Paix.

Quant à la Belgique, elle a également fait partie des premiers signataires du *Pacte de l'Atlantique Nord*, démontrant ainsi son souci de s'associer à d'autres forces internationales, ce qui n'est pas étonnant lorsqu'on sait qu'elle a connu deux invasions en 25 ans. Néanmoins, contrairement au Canada, la Belgique a connu quelques difficultés à se mettre en avant. Cependant, sa volonté de se placer sous une Haute Autorité supranationale afin notamment d'éviter la montée du communisme en Europe occidentale a fini par lui valoir également la reconnaissance internationale.

Si j'ai choisi de travailler sur les relations diplomatiques entre la Belgique et le Canada sur la période qui s'étend de 1945 à 1968, c'est parce que ce sont elles qui définissent par essence les rapports bilatéraux. Elles sont à la base des liens économiques, politiques, militaires et culturels. Ces dates ne sont pas le fruit du hasard. En effet, 1945 marque la fin de la seconde guerre mondiale et il est intéressant d'étudier comment les deux pays ont évolué après la fin des hostilités. La Belgique, après avoir été occupée, doit d'abord panser ses plaies tout en reconstruisant son système économique avant de penser à jouer un rôle sur la scène internationale. De son côté, le Canada connaît une économie florissante. Ses usines n'ont été ni occupées ni détruites par l'ennemi et tournent à plein régime. Il peut donc tout de suite après la guerre envisager de jouer un rôle grandissant sur la scène internationale et essayer de se ménager une place de choix à côté des États-Unis qui sont ses grands voisins et qui dirigent déjà bon nombre de rapports internationaux.

Outre que 1945 marque la fin des hostilités, c'est également l'année du redémarrage des relations diplomatiques bilatérales entre la Belgique et le Canada : dès janvier 1945, un ambassadeur canadien est envoyé en Belgique. D'autre part, dès la fin du conflit, les Canadiens souhaitent participer à la reconstruction de l'Europe aux côtés des Américains. Pour cela, ils accordent de larges crédits aux pays Européens et notamment à la Belgique. Ce faisant, le Canada cherche également des débouchés pour ses produits qui, tout doucement (à cause de la surproduction), commencent à avoir du mal à s'écouler sur le marché intérieur.

Quant au choix de l'année 1968 comme fin de la période étudiée, il se justifie par le fait que le Canada connaît une ère libérale d'un nouveau genre avec l'accession de Pierre Elliott Trudeau au pouvoir. Par ailleurs en Belgique, des modifications radicales interviennent en vue de régler les problèmes communautaires et linguistiques. C'est ainsi que les partis politiques commencent à se scinder en une aile francophone et une aile flamande et que l'on commence à généraliser le bilinguisme dans toutes les institutions et administrations.

Une autre raison de ce choix, plus pratique cette fois, est l'accessibilité aux sources. En effet, il faut un délai de 30 ans afin de pouvoir accéder aux archives. En ce qui concerne

notre matériel de recherche, nos principales sources sont les archives diplomatiques des Ministères belge et canadien des Affaires étrangères. Quant aux principaux artisans de ces relations, ce sont bien entendu les diplomates et particulièrement les ambassadeurs. C'est pourquoi nous allons nous attarder quelques instants sur le rôle et la fonction de ces ambassadeurs.

Les différents protagonistes et le rôle des ambassades

Si les ambassadeurs sont les principaux protagonistes des relations bilatérales, d'autres intervenants apparaissent aussi assez souvent : ce sont les chargés d'affaires en Belgique et les conseillers d'ambassade au Canada. L'information vers la Métropole se fait au travers de lettres (1 à 10 pages) quotidiennes ou presque envoyées au Ministre des affaires étrangères belge ou au (Sous-) Secrétaire d'État aux affaires extérieures canadien. Le rôle des diplomates est de mettre en exergue les événements qui ont retenu leur attention. Ils sont le trait d'union entre les deux pays. Ils renseignent, informent, détaillent, expliquent les événements du pays dans lequel ils officient. Ils remplissent donc un rôle d'informateur.

Le choix des diplomates n'est évidemment pas le fruit du hasard. Il s'explique par leur curriculum vitae. En effet, tous possèdent un sérieux background, que ce soit au niveau de la politique intérieure ou extérieure ou au niveau militaire. Une des caractéristiques des ambassadeurs canadiens est qu'ils sont tous bilingues, ce qui s'explique par le fait qu'avant l'adoption des lois linguistiques en Belgique, l'administration était francophone. D'autre part, Bruxelles semble être un poste de premier plan puisque, par la suite, ils occupent des fonctions importantes. Si les Ambassadeurs canadiens se focalisent essentiellement sur les tribulations de la politique intérieure de la Belgique, les belges s'attachent plutôt à analyser la politique extérieure du Canada et moins ses problèmes internes.

L'ambassadeur est le représentant de son pays et entretient surtout des contacts avec le Ministre des Affaires étrangères du pays dans lequel il est en fonction. Parfois aussi - mais plus rarement avec le Premier Ministre. Il entretient également des rapports avec les diverses personnalités officielles, civiles, ecclésiastiques, universitaires¹⁴². Il est l'invité de nombreuses organisations, souvent afin d'y faire des discours sur la Belgique. Par contre, nous ne savons rien sur leurs activités de représentant officiel. En effet, ils ne parlent jamais de concerts, de vernissages ou d'œuvres de charité auxquels ils auraient participé.

Parfois la tâche des diplomates est rendue difficile par les circonstances. Cela a été le cas, par exemple, lors de la crise liée à l'indépendance du Congo. L'ambassade et les consulats belges au Canada ont du faire face à un surcroît d'activités. Ces événements ont exigé de leur part des efforts d'observation et d'information accrus¹⁴³.

L'ambassade doit également faire face à certaines demandes émanant du public canadien ou de ses compatriotes qui ont recours à ses services pour la recherche d'un domicile, les problèmes liés à l'obligation militaire, des intérêts privés, le recouvrement de créances, .. . etc.¹⁴⁴ Elle suit l'évolution des questions économiques, financières et commerciales qui sont de nature à influencer le commerce entre les deux pays, ainsi que celle de la réglementation des échanges. Elle joue aussi un rôle de médiateur entre les autorités

¹⁴² A.M.A.E.B, dossier P. 1540, lettre du 23/03/1957, correspondance entre Harold Eeman (ambassadeur belge) et Paul-Henri Spaak (Ministre belge des Affaires Étrangères).

¹⁴³ A.M.A.E.B, dossier P. 1619, rapport récapitulatif des six premiers mois du travail effectué par l'Ambassade de Belgique au Canada, 18/07/1961.

¹⁴⁴ A.M.A.E.B, dossier P. 1619, rapport récapitulatif des six premiers mois du travail effectué par l'Ambassade de Belgique au Canada, 18/07/1961.

fédérales et les exportateurs en cas de litige. Elle tient à jour une documentation commerciale renfermant des annuaires statistiques, des études de marché, des périodiques, ...etc.

Les différents thèmes abordés

Pour ce bref exposé, nous n'avons sélectionné que quelques thèmes parmi beaucoup d'autres : ce sont les aspects militaires, économiques, culturels, la politique intérieure. Nous ne pourrions bien évidemment qu'en esquisser les grandes lignes.

Avant d'aborder ces différents thèmes, il faut évoquer l'importance et l'influence des grandes puissances sur ces relations bilatérales. En effet, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, ni la Belgique ni le Canada ne constituent, seuls, des entités suffisamment puissantes pour ne pas, sinon dépendre, du moins se tourner vers d'autres nations. À ce titre, on ne peut manquer de souligner l'influence ainsi que la domination des États-Unis sur le Canada, influence qui se fait également sentir sur la Belgique. Les Américains resteront cependant les interlocuteurs privilégiés des Belges.

Citons à titre d'exemple le fait qu'en avril 1948, le Prince Régent Charles, accompagné, entre autres, de Paul-Henri Spaak (Ministre des Affaires Étrangères belge), ne se rendra au Canada pour une visite de deux jours qu'après une visite de deux semaines aux États-Unis. À ce moment-là, le Plan Marshall n'a pas encore acquis sa forme définitive et comme le précise un journaliste : "la visite du Prince Régent aux États-Unis, eut, par suite des circonstances, un caractère politique évident". Par contre, "sa visite au Canada est plutôt une fête de l'amitié. En acceptant l'invitation du gouvernement canadien, le Prince a voulu avant tout resserrer les liens d'affection existant entre les deux pays qui s'aiment et se comprennent"¹⁴⁵. "L'amitié" est un terme qui reviendra sans cesse sous la plume des contemporains pour évoquer les relations entre la Belgique et le Canada. La nature de ces relations est clairement toute différente de celle qui unit la Belgique et les États-Unis.

Les "liens profonds" entre notre pays et le Canada sont toujours expliqués en raison de la présence canadienne sur notre sol lors des deux conflits mondiaux. D'ailleurs Spaak dira devant un parterre de journalistes canadiens : "deux fois dans une génération, la Belgique s'est vue libérée grâce aux sacrifices valeureux des soldats canadiens"¹⁴⁶.

Une autre raison essentielle du rapprochement entre le Canada et la Belgique dès la fin de la guerre est sans aucun doute la peur du communisme. En effet, la découverte (et le démantèlement) d'un réseau d'espionnage soviétique au Canada et la forte percée électorale du Parti Communiste belge au lendemain de la guerre, ont fait surgir un ennemi commun. Un ennemi qui n'a pas manqué d'entraîner des conséquences sociales au Canada. En effet, si le Canada n'a pas directement subi les affres de la guerre ni connu par la suite les sursauts d'une politique instable, il n'a pas été à l'abri de difficultés internes. C'est ainsi que d'importants problèmes sociaux ont vu le jour au lendemain de la guerre. Les grèves de 1946 dans les secteurs industriels de l'automobile, du textile, de la navigation sur les grands lacs¹⁴⁷ et les grèves des cheminots de 1950¹⁴⁸ marquent les esprits et sont décrits dans la correspondance des Ambassadeurs. Les grèves de 1946 au Canada peuvent être considérées comme une des conséquences de l'affaire Gouzenko (1946) et de la propagande grandissante des

¹⁴⁵ Hislaire, R. "Le Prince Régent est reçu chaleureusement au Canada", *Le Soir*, 17 avril 1948, p. 1.

¹⁴⁶ "La visite du Prince Régent au Canada", conférence de presse de Spaak, *Le Soir*, 18 avril 1948, p. 3.

¹⁴⁷ A.M.A.E.B., dossier P. 1237, lettre du 20/07/1946, correspondance entre Alexandre Paternotte (Ambassadeur belge) et Paul-Henri Spaak.

¹⁴⁸ A.M.A.E.B., dossier P. 1237, lettre du 23/08/1950, correspondance entre du Parc et Van Zeeland (Ministre belge des Affaires Étrangères).

communistes qui cherchent à déstabiliser l'Europe. Les autorités canadiennes diront que "les communistes soviétiques s'appuient sur des éléments bien présents aux États-Unis et au Canada qui cherchent à ébranler leurs structures économique et sociale qui peuvent être considérées comme l'arsenal des démocraties occidentales"¹⁴⁹. Quant à la grève des cheminots de 1950, elle a des conséquences sociales, économiques et internationales qui seraient trop longues à expliciter. Cependant, elle trouve ses racines dans la hausse des prix de la vie quotidienne. En effet, "depuis le mois d'avril jusqu'au moment où la guerre de Corée a éclaté, les prix des produits de base s'étaient graduellement élevés au Canada, certains dépassant un niveau jamais acquis auparavant"¹⁵⁰.

Néanmoins, malgré cette crainte commune du Communisme, ce sont moins les ennemis que l'envie grandissante de s'unir pour jouer un rôle sans cesse croissant sur la scène internationale qui ont motivé le Canada et la Belgique à se lier d'amitié avec les autres Nations.

Les liens militaires

Les liens militaires entre les deux pays se poursuivront bien au-delà du conflit armé et se concrétiseront à la fois par des échanges et des accords en tous genres. Ils sont à mettre en parallèle non seulement avec les liens qui ont unis les deux pays pendant les hostilités mais aussi avec leur volonté commune de maintenir la paix dans le monde. Par ailleurs, le Canada a manifesté sa volonté d'aider la Belgique à se relever de l'occupation : il a mis au point, entre autres pour la Belgique, le *Military Civil Program* qui a facilité le remboursement d'une partie des sommes empruntées, notamment en remplaçant un remboursement direct par l'achat en Belgique, pour son ambassade, de bâtiments qui lui seront rétrocédés. La Belgique a aussi reçu du matériel militaire pour armer une division de l'armée et des officiers belges ont été faire des stages dans des écoles militaires canadiennes. Mais ne perdons pas de vue qu'une bonne partie de l'aide militaire se concrétise dans le cadre de l'OTAN et que l'arrêt de cette aide en 1955 laisse supposer que cette coopération a surtout été aiguillonnée par l'enthousiasme suscité par la création de cet organisme.

Les relations économiques

Les relations économiques entre le Canada et la Belgique sont également très développées. D'importantes sociétés belges comme la *Sogémines* (société générale des Minerais), *Glaverbel* (verres) ou d'autres se sont implantées dans le Dominion, participant ainsi au développement de son économie, de son infrastructure et, grâce aux emplois créés, à l'amélioration de sa situation sociale. D'autre part, on ne peut manquer de souligner dans ces rapports économiques le rôle des associations belgo-canadiennes, source principale d'informations sur la nature des investissements belges au Canada et, dans une moindre mesure, des investissements canadiens en Belgique.

À l'examen des chiffres, il apparaît très clairement que la balance commerciale penche en faveur du Canada. En effet, il exporte vers la Belgique beaucoup plus qu'il n'en importe. Le rang occupé par la Belgique au niveau des exportations canadiennes montre d'ailleurs qu'elle se situe en bonne place, compte tenu de sa taille, prouvant ainsi qu'elle est un des pays de prédilection du Canada pour ses exportations. Elle fait toujours partie des dix premières destinations. De son côté, la Belgique est moins bien située dans ses exportations vers le Canada et il faut attendre 1951 pour que sa position s'améliore. Elle se situe alors parmi les

¹⁴⁹ A.M.A.E.B., dossier P. 1237, lettre du 20/07/1946, correspondance entre Paternotte et Spaak.

¹⁵⁰ A.M.A.E.B., dossier P. 473, lettre du 23/08/1950, correspondance entre du Parc et Paul Van Zeeland.

dix premiers pays exportant vers le Canada. Cette période est néanmoins de courte durée puisque, après 1962, la situation devient plus fluctuante. Ces fluctuations sont en partie la conséquence de l'arrivée de nouveaux pays sur la scène internationale, comme le Japon et l'Italie. De plus, les grands pays comme la France et l'Allemagne fédérale viennent la supplanter¹⁵¹.

Notons qu'une des principales caractéristiques de l'économie canadienne reste sa dépendance à l'égard des États-Unis et de la Grande-Bretagne¹⁵². Enfin, les relations commerciales entre le Canada et la Belgique sont assez difficiles à évaluer parce que très vite, la Belgique et le Luxembourg se sont unis économiquement sous le vocable de UEBL (Union Économique belgo-luxembourgeoise).

Produits et articles

Les exportations du Canada vers l'UEBL en 1946-1947 ne concernent pas moins de 350 items dont la variété ne peut manquer d'être soulignée. Les céréales sont les premières concernées. Viennent ensuite la machinerie, les locomotives et les véhicules, les viandes et les métaux tels que l'aluminium, le plomb, le nickel, le zinc ainsi que les peaux et les cuirs¹⁵³. Durant les années 1958-1959, le Canada envoie principalement vers l'UEBL du blé, de l'aluminium brut, des fibres d'asbeste, des graines de lin et du minerai de plomb. Le textile fait une apparition remarquée¹⁵⁴.

Par ailleurs, entre 1953 et 1964 on assiste à une croissance spectaculaire de l'envoi de minerais vers la Belgique. Ils représentent entre 5 et 10 % des exportations canadiennes vers la Belgique. Cette augmentation est le premier résultat des contrats à long terme récemment conclus entre l'industrie belge des métaux non ferreux et l'industrie minière canadienne. Ces contrats prévoient des fournitures de concentré de zinc et de plomb aux usines belges de ce secteur¹⁵⁵. Quant à la Belgique, elle exporte essentiellement vers le Canada de la verrerie¹⁵⁶, des pierres précieuses (diamant)¹⁵⁷, des aciers (étain notamment) et des textiles de toutes sortes. Les fabrications mécaniques en tous genres et les produits photographiques sont également présents dans une moindre mesure, bien que leur vente ait plus que doublé en une décennie. L'exportation des produits lainiers est par contre en large régression¹⁵⁸.

De manière générale, on constate donc que pour la période allant de 1945 à 1968, la part que représente le Canada dans les exportations de l'UEBL s'est réduite. Cette remarque est également valable pour la part que représente l'UEBL dans les importations du Canada. Cet état de fait s'explique essentiellement par le fait que l'UEBL a de plus en plus tendance à avoir des relations commerciales au sein de l'Europe. Ce mouvement s'accélère surtout lors de la création de la CEE. De son côté, le Canada a tendance à favoriser les échanges au sein du continent nord-américain. Étant lui-même un grand producteur, il n'est intéressé que par un nombre limité de produits belges. De plus, les firmes britanniques et américaines sont bien

¹⁵¹ *Le marché du Canada, vade mecum à l'usage des exportateurs belges*, Éd. Ambassade de Belgique à Ottawa, Ottawa, 1969, pp. 33-34.

¹⁵² *Le marché...*, *op. cit.*, p. 35.

¹⁵³ Marcotte, R., *Nos relations commerciales avec la Belgique*, Québec, École de Commerce, Université Laval, mémoire de maîtrise, 1949, pp. 59-62.

¹⁵⁴ "Les échanges belges avec le Canada au cours des dix dernières années", in *Journal de la Chambre de Commerce belgo-luxembourgeoise*, printemps 1965, n° 21, p. 6.

¹⁵⁵ *Ibid.*

¹⁵⁶ *Ibid.*

¹⁵⁷ Marcotte, R., *op. cit.*, p. 66.

¹⁵⁸ "Les échanges belges...", *op. cit.*, p. 6.

implantées sur son marché intérieur et elles exercent une concurrence redoutable pour les entreprises belges car elles bénéficient d'avantages géographiques et douaniers¹⁵⁹.

Les relations commerciales ont cependant connu quelques accrocs, sans que cela ne transparaisse clairement dans les sources : nous pensons notamment aux produits venant de la “zone dollar” qui ont subi des restrictions d'importations pendant quelques années, la Belgique ayant voulu ainsi protéger son marché intérieur. D'autre part, il est intéressant de constater que même les membres de la famille royale se sont impliqués dans les relations économiques entre les deux pays. Le Prince Albert (Frère du Roi) a lui-même endossé le rôle d'“ambassadeur économique” au cours de plusieurs voyages dans les années soixante en vue de resserrer les liens économiques et de promouvoir les possibilités existantes en Belgique.

Les Expositions universelles et internationales

On ne peut manquer de souligner le rôle économique des expositions de Bruxelles en 1958 et de Montréal en 1967. Véritables vecteurs de l'industrie touristique (plus de 40 millions de visiteurs pour chacune d'entre elles), elles sont également une source de revenus, de création d'emplois, de “grands travaux” qui façonnèrent la physionomie des deux villes (Île Sainte-Hélène, F1 au Canada et le viaduc de la petite ceinture à Bruxelles). Ces deux grandes “messes” ont marqué les années “fastes” de l'après-guerre. Elles resteront toutes deux le symbole et le reflet d'une société en progrès, sûre d'elle, une sorte d'apothéose. Elles sont, bien sûr, également un lieu d'échanges culturels, mais aussi économiques et diplomatiques. La journée belge fut l'occasion de nombreux contacts bilatéraux : la visite d'Albert et Paola, la signature de l'accord culturel ou encore la prestation de la troupe de Béjart en sont les illustrations.

Les relations culturelles

Dès le début de la période étudiée, les deux pays cherchent à développer les moyens de mieux se connaître et d'intensifier leurs échanges. Pourtant, il a fallu attendre 1964 pour que l'un et l'autre offrent des bourses aux étudiants étrangers et les commentaires qu'en font les diplomates prouvent à suffisance que les deux pays sont particulièrement satisfaits de ce genre de collaboration.

Un des faits marquants dans les relations culturelles est l'organisation de différentes activités canadiennes de tous ordres (peinture, musique,...) sur le territoire belge alors que, de son côté, la Belgique est beaucoup moins fertile. Cette activité réduite doit être attribuée à la volonté de la Belgique de n'agir que dans le cadre d'un accord culturel qui a mis du temps à être signé (le 8 mai 1967 seulement) et a surtout à être appliqué (en 1975 seulement) à cause des réticences du Québec. En effet, estimant ne pas avoir été assez consulté, le Québec a fait surgir de nombreux obstacles à la formation de la commission mixte en charge de l'élaboration des programmes mais aussi de la réalisation du programme culturel commun. La Belgique n'était, pour sa part, pas disposée à débloquer des fonds si le Québec n'acceptait pas les termes de l'accord, de peur de subir les foudres de ses éléments wallons. Comme nous l'avons remarqué à plusieurs reprises, la Belgique est parfois très mal prise dans les différends qui opposent le gouvernement central d'Ottawa aux autorités québécoises.

La politique intérieure

¹⁵⁹ *Ibid.*, pp. 6-7.

Précisément en ce qui concerne la politique intérieure, il est intéressant de constater qu'au Canada, la vie politique est rythmée par les différentes élections fédérales et provinciales qui n'ont pas manqué d'attirer l'attention des diplomates belges. Mais d'autres événements internes ont aussi été relatés. C'est ainsi que les différends au niveau des compétences et des responsabilités entre Québec et Ottawa se retrouveront de manière récurrente dans la correspondance. On remarque ainsi que le Québec représente une force politique bien plus importante que les autres provinces. Ces problèmes peuvent être mis en parallèle avec les problèmes communautaires que rencontre la Belgique. Les tensions linguistiques au Canada débordent même quelquefois, par ricochet, sur les rapports belgo-canadiens comme cela apparaît de manière flagrante lors des négociations de l'accord culturel. C'est également vrai au niveau des rapports diplomatiques en général pour lesquels la Belgique souhaite à la fois respecter les prérogatives d'Ottawa et ménager les susceptibilités des Québécois.

Par ailleurs, l'instabilité de la scène politique belge, le rythme effréné auquel se succèdent les élections, la montée des problèmes linguistiques et communautaires, la question royale et l'indépendance du Congo, donnent aux diplomates étrangers des sujets d'analyse plus variés et plus brûlants.

Conclusion

Nous ferons quelques remarques supplémentaires en guise de conclusion.

La première chose qui nous a frappée et fort étonnée est que pas une seule fois dans nos recherches, nous n'avons trouvé de référence aux Indiens vivant au Canada, pas plus qu'aux Esquimaux d'ailleurs. En fait, d'une manière générale, il est très peu fait allusion aux zones géographiques du Grand Nord. Il est vrai que les allusions aux autres provinces que le Québec sont rares aussi, sauf lors des élections ou en cas de conflits. Les rapports faisant allusion aux problèmes rencontrés dans les différentes provinces sont probablement établis par les Consuls.

Un autre étonnement concerne l'absence totale de femmes sur la scène politique et diplomatique. Nous avons, en effet, remarqué que les femmes n'étaient jamais ne fût-ce que mentionnées dans les sources. On ne les retrouve ni au sein des ministères ni au sein des ambassades. En réalité, les femmes sont inexistantes dans les relations bilatérales belgo-canadiennes. Pourtant les femmes d'ambassadeurs jouent un rôle qu'il aurait été intéressant d'analyser, notamment lors des cérémonies officielles. Elles sont présentes aux côtés de leurs époux lors d'inaugurations, de concerts, d'ouvertures d'expositions, etc. Si l'on garde en mémoire que cette situation remonte à moins de 35 ans, on peut donc souligner une évolution notable puisque, aujourd'hui, les femmes sont présentes dans presque toutes les structures de la société et à tous les niveaux de pouvoir. Des femmes ambassadeurs représentent la Belgique.

Enfin répétons, pour terminer, que l'amitié est le fil conducteur des relations bilatérales et qu'elle a constamment été mise en avant, tant par les ambassadeurs belges au Canada que par les hommes politiques de tous bords. Cette amitié ne connaît pas de frontière linguistique en Belgique car, comme le souligne Paul-Henri Spaak : "au cours de la première guerre mondiale, les Canadiens ont libéré le pays wallon, et au cours de la deuxième, le pays flamand, de sorte que la reconnaissance de la Belgique entière est acquise au Canada"¹⁶⁰. Il est intéressant de constater que malgré la distance, la Belgique et le Canada ont toujours gardé à

¹⁶⁰ "La visite du Prince Régent au Canada", Conférence de presse de Spaak, *Le Soir*, 18 avril 1948.

l'esprit cette fraternité d'armes. Souvent les discours sont axés sur cette amitié, faisant fi des différends qui peuvent apparaître dans le règlement de certaines affaires bilatérales.

Bien qu'elles aient connu, comme toute relation, des hauts et des bas, l'amitié qui unit la Belgique et le Canada et la volonté d'arriver à une solution les ont toujours amenés l'un et l'autre à faire les concessions nécessaires à un compromis qui préserve dans le temps le caractère privilégié de leur relation.

Briser la crise Canada-Québec : Réflexions

Antonino Colombo
Université de Messine, Italie

Résumé :

Les rapports entre le Québec et le Canada Anglais du point de vue politique et constitutionnel se trouvent dans une situation d'impasse. Même si plusieurs raisons sont à la base de la crise, il y a, au fond, une divergence dans la conception du fédéralisme : une fédération de peuples (Québec) ou une fédération entre unités territoriales égales (Canada). Mais comment briser la crise ? Une fédération renouvelée ou un partenariat Canada-Québec de type confédératif ? La réforme progressive de l'actuelle fédération, si l'on pense à l'échec des accords du Lac Meech et de Charlottetown, se révèle impossible à poursuivre ; au contraire, un partenariat confédératif (une sorte de souveraineté-association) peut affaiblir les aspirations souverainiste québécoises et au même temps permettre à un Canada fédéral restructuré de maintenir avec le Partenaire Francophone un espace politique et économique interne et international commun.

Abstract :

Relations between Quebec and Anglophone Canada (ROC) politically and constitutionally are in a situation of impasse. Although there are a lot of reasons at the bottom of the crisis, the divergence of the conception of federalism is the most relevant : a federation of Peoples (Quebec) or a federation of equal territorial entities (ROC). However, which is the way for breaking the crisis ? A renewed federation or a new confederative 'partenariat' Canada-Quebec ? If one thinks about the Meech Lake and Charlottetown fiascos, it is clear that a progressive reform of the present federation cannot be proposed ; on the contrary, a confederative 'partenariat' (a sort of sovereignty-association) can satisfy the independent Quebecois aspirations and at the same time it can allow a renewed federal Anglophone Canada to maintain a common political and economic space in some internal and external affairs in cooperation with the Francophone Partner.

Depuis sa fondation, la fédération canadienne est habituée à vivre de crise en crise, sans que l'irréparable ne se produise, comme s'il ne devait jamais se produire. La crise est là, présente, mais toujours dans une situation d'impasse. En effet, l'échec des efforts employés pour réformer la fédération a réduit à l'impasse le dossier des relations entre le Québec et le reste du Canada. Mon objectif est celui d'examiner les perspectives de réconciliation qui pourraient se dégager d'un partenariat : une nouvelle relation qui ne serait ni le statu quo ni la complète séparation entre le Québec et le Canada.

Pendant les années quatre-vingt, deux solutions ont été proposées pour sortir de la crise. La première, soutenue par le gouvernement fédéral du premier ministre Trudeau, qui voulait imposer une vision pancanadienne contre le dualisme (Québec-Canada) et la reconnaissance de statuts particuliers ou de pouvoirs spéciaux aux provinces ; vision fondée

sur le partage de valeurs communes et égalitaires entre les personnes et les provinces. La deuxième, née pour remédier au refus du Québec d'adhérer à la Loi constitutionnelle de 1982 et répondre aussi aux conditions fixées par la province francophone : la reconnaissance du Québec comme une société distincte, et pour cela ayant des pouvoirs différents des autres provinces canadiennes (allusion aux accords du lac Meech et de Charlottetown). Donc, la vision trudeauiste fondée sur l'égalité des individus et des provinces, le maintien d'un gouvernement central très fort d'un côté, et la reconnaissance du caractère distinct du Québec, d'une décentralisation des pouvoirs vers les provinces de l'autre, sont à la base de la crise et de l'impasse. Malheureusement, au fond de la crise canadienne, il y a une divergence dans la conception du fédéralisme. Pour une minorité nationale comme le québécois, le fédéralisme est d'abord et avant tout une fédération de peuples, et les décisions concernant les pouvoirs à donner aux unités constitutives devraient reconnaître aux peuples fondateurs un statut égal. Dans cette perspective, le Québec, qui est la seule province fondée sur la nationalité, devrait avoir un statut particulier, différent de celui des autres provinces. Par contre, les canadiens anglophones voient d'abord et avant tout dans le fédéralisme, la réunion d'unités territoriales et les décisions concernant la répartition des pouvoirs doivent confirmer l'égalité des unités constitutives.

Depuis le rejet par référendum de l'accord de Charlottetown le dialogue entre les tenants des deux régimes a été loin de s'améliorer et l'incompréhension n'a fait qu'augmenter. Pendant les dernières années, le gouvernement fédéral a cherché à trouver une solution définitive au problème sécessionniste québécois, en engageant la Cour suprême. Le 29 juin 2000 la Chambre des communes adopte la loi C-20. En préambule, on y reprend le renvoi de la Cour suprême en date du 28 août 1998. La loi établit que la Chambre des communes, en cas de référendum sur la sécession d'une province, décide sur le fond de la clarté de la question. Les questions posées dans le référendum doivent considérer la sécession, et non pas un mandat général de négocier, comme par exemple le référendum de 1980 ; elles ne doivent pas non plus proposer de possibilités trop générales, comme le partenariat ou l'association économique, qui rendraient l'expression de la volonté populaire ambiguë. Si la Chambre des communes considère le référendum comme trop ambigu et pas clair, il est interdit au gouvernement fédéral d'entreprendre des négociations avec le gouvernement provincial qui veut poursuivre la sécession. En adoptant cette loi, le gouvernement du Canada montre clairement son intention de ne plus se trouver dans la situation de 1995, quand les sécessionnistes québécois perdirent le référendum sur la souveraineté-association pour peu de voix.

Certes, il faut changer la fédération, mais comment faire ? Il y a plusieurs points obscurs à propos du nouveau partenariat Québec-Canada : un partenariat de type fédératif renouvelé ou un partenariat de type confédératif ? Il faut d'abord examiner la distinction entre les deux formes de gouvernement en général.

Dans une fédération, les structures et les pouvoirs des institutions et ceux des unités fédérées découlent d'une constitution suprême. Pour cette raison, aucune des parties ne peut la modifier unilatéralement, et aucune des institutions gouvernementales n'est subordonnée à l'autre. Chacun tient de la constitution les pouvoirs souverains qui lui sont assignés. Il s'agit d'une entité politique complexe qui associe de fortes unités constitutives avec un gouvernement central également fort. Au contraire, dans une confédération, qui est essentiellement une union d'Etats préexistants, les institutions tiennent leurs pouvoirs d'une façon qui suppose le consentement de toutes les unités constituantes. Par conséquent, les institutions fédératives dépendent du consentement des gouvernements constituants. De plus, les institutions communes dans une confédération sont de nature intergouvernementale,

puisqu'elles sont composées de délégués des gouvernements constituants, tandis que celles de type fédératif sont des organismes élus directement par les citoyens.

On peut conclure que la prise de décision est plus simple et plus rapide dans une fédération, parce que dans les champs de compétence que la constitution assigne aux institutions communes, son fonctionnement ne dépend pas du consentement unanime des unités constitutives. Il est aussi vrai que chaque unité constituante ne peut protéger pleinement ses intérêts particuliers que dans des domaines où la constitution lui assigne une compétence exclusive ; de plus, la fédération souligne la complexité de son système de gouvernement, avec la répartition des responsabilités législatives et administratives et les mécanismes nécessaires pour coordonner les activités des deux ordres de gouvernement.

Dans la situation canadienne, un partenariat de type fédératif entre le Canada et le Québec aurait pour base la reconnaissance du dualisme canadien, dans les dispositions constitutionnelles et institutionnelles de l'état fédéral : acceptation du Québec comme société distincte, droit de veto pour les deux partenaires sur tout amendement de la constitution et décentralisation asymétrique indiquée dans la constitution. Mais le partenariat fédératif est loin d'affaiblir le Québec, parce qu'il renforcerait surtout son introduction dans le tissu institutionnel de l'état fédéral, peu adapté à satisfaire les aspirations à la souveraineté, surtout pour ce qui concerne sa projection internationale. Il permettrait de maintenir en bonne partie la constitution actuelle, toute en reconnaissant le dualisme du pays grâce à des dispositions comme la clause de la société distincte. (Autrement dit, on envisage le cadre institutionnel prévu dans les accords du lac Meech et de Charlottetown). Pour cette raison, le partenariat fédératif suscite aussi l'opposition des provinces de l'Ouest, parce que la reconnaissance constitutionnelle de la spécificité québécoise entre en conflit avec la valeur de l'égalité entre les personnes et les provinces. Et n'oublions pas l'opposition des peuples autochtones, qui rejettent le principe du dualisme anglais-français, considéré comme peu soucieux de leurs intérêts.

Tout à fait différentes sont les considérations à propos d'un partenariat confédératif. Dans ce cas, la question concerne la réforme entre Etats fédérés plutôt que la réforme interne de l'Etat central. Un partenariat confédératif exclut tout rôle dans les affaires québécoises de la part du Parlement et du gouvernement Fédéral, et par conséquent celui de l'Assemblée nationale et du gouvernement du Québec dans les affaires de compétence fédérale. Dans ce sens, les relations entre les ressortissants du Québec et ceux des autres parties du Canada seraient soutenues par des accords entre les gouvernements et non plus par l'action des corps législatifs élus démocratiquement. D'autre part, le Québec ne serait plus représenté ni au Sénat ni à la Chambre des communes, même si la formule confédérative prévoit toujours une sorte de Chambre intergouvernementale où un Québec souverain défendra ses intérêts face à un Canada souverain.

Un partenariat confédératif équivaut à une souveraineté-association entre le Canada et le Québec, en reconnaissant aux entités participantes une souveraineté plus marquée que celle dont elle peuvent jouir dans le fédéralisme et en maintenant un espace politique et économique commun. Sur ce point, la voie de la souveraineté politique complète pour le Québec a été abandonnée après l'échec de toutes les tentatives visant à réformer le fédéralisme canadien, en faveur d'une souveraineté partagée dans certaines domaines. Mais si le partenaire québécois est déjà connu et bien défini, la définition du partenaire canadien est incertaine ; car un partenariat confédératif suppose la restructuration du Canada en une nouvelle entité politique souveraine, mais toujours fédérale.

Une autre question essentielle concerne la définition et, en conséquence, la gestion de l'espace commun entre le Québec et le Canada. Les domaines possibles pourront être la mobilité des personnes à l'intérieur de la Confédération, le commerce et la politique

internationale, une monnaie et une politique fiscale commune, le système de défense militaire et de sécurité nationale, la protection des minorités linguistiques à l'intérieur des deux collectivités nationales, une présence commune au sein des institutions internationales comme l'ONU.

Le problème fondamental reste, d'un côté, la façon de traduire concrètement dans des institutions intergouvernementales le dualisme du partenariat, et de l'autre celui de représenter les différents intérêts et spécificités des provinces du Canada dans un unique organisme. On pourrait penser à un Conseil du Partenariat, institution exécutive formée en parts égales des ministres des deux Etats et dotée d'un pouvoir décisionnel en ce qui concerne la mise en œuvre du traité, la politique de défense, l'environnement, la représentation internationale et la politique fiscale ; dans ce cas, par contre, chaque Etat jouira d'un droit de veto avec la possibilité de bloquer des initiatives. Ce type de partenariat d'égal à égal entre le Canada et le Québec implique une redéfinition du premier. Surtout, le Canada hors Québec est-il prêt à accepter les arrangements institutionnels proposés qui sont basés sur la parité avec le Québec ?

Pour cette raison, on pourrait placer à côté du Conseil du partenariat une assemblée parlementaire formée de députés québécois et canadiens élus au suffrage universel direct sur la base d'une représentation de la population entière, chargée d'examiner les projets de décision du Conseil et de lui faire des recommandations, en instaurant aussi une procédure de co-décision dans quelques questions. Cela pourrait être un camouflage pour ne pas faire de l'Assemblée une institution inutile et surtout pour éviter que la structure institutionnelle du partenariat soit accusée d'avoir en son sein un déficit démocratique. L'Union européenne a aussi été critiquée pour ce qu'il est convenu d'appeler son déficit démocratique. Celui-ci tient à ce que le pouvoir décisionnel est concentré au sein d'une institution, notamment le Conseil, dont les membres ne sont soumis à aucun contrôle populaire direct et qui, ce faisant, ne sont pas responsables devant l'Assemblée. Ces préoccupations amènent beaucoup de citoyens à s'interroger sur la légitimité des décisions prises dans des organismes fédéraux. Dans ce cas, il convient de mettre en évidence qu'une Chambre haute dont les membres seraient directement responsables devant l'électorat – au lieu d'être élus par leurs gouvernements provinciaux – serait un corps fédéral plutôt que confédéral. Cette façon de concevoir les compromis étant instaurée et acceptée, on pourrait aboutir à une situation où les deux parties trouveraient leur compte, une situation où il n'y aurait ni perdants ni gagnants.

Le meilleur instrument pour gérer un partenariat Canada-Québec serait peut-être un réseau de rencontres et d'ententes bilatérales entre des représentants des gouvernements canadiens et québécois. Ensuite chaque entente serait soumise à l'approbation du Parlement canadien et à celle de l'Assemblée nationale. Enfin, tous les accords qui concerneraient la compétence législative des autres provinces canadiennes seraient soumis, pour ratification, à une deuxième et nouvelle Chambre des provinces. Cette Chambre devrait remplacer l'actuel Sénat fédéral, se doter de pouvoirs législatifs réels et serait chargée de représenter les intérêts régionaux au sein des institutions politiques centrales. Dans un telle optique, il faut admettre que le Sénat actuel n'a jamais rempli ce rôle parce que ses membres sont nommés par le seul gouvernement fédéral. Mais l'élection au suffrage universel, sur la base de l'égalité de représentation des provinces risque de faire du Sénat canadien renouvelé une deuxième Chambre des communes. La nomination de membres du Sénat par les gouvernements provinciaux pourrait représenter d'une façon plus efficace les intérêts régionaux.

À cet égard, l'objection d'un déficit démocratique résultant de la nomination gouvernementale des sénateurs ne tient pas compte du fait que le Sénat, dans un système fédéral, doit veiller à la défense des intérêts régionaux. Comme solution de compromis entre

l'élection directe au suffrage universel et le processus de nomination gouvernementale, on pourrait envisager une élection indirecte par les Assemblées législatives des provinces.

Le scénario du partenariat confédéral entre le Canada et le Québec nous suggère aussi un autre domaine de discussion, celui des conséquences par rapport aux relations internationales et à la politique extérieure. Il faut admettre que le Canada et le Québec se sont rarement conduits comme des partenaires sur la scène internationale. Les conflits ont surtout porté sur la forme et sur la question épineuse du mode d'accès du Québec à la scène internationale. En effet, depuis les années de la Révolution tranquille, la politique des gouvernements québécois a été de ne pas coopérer avec Ottawa et d'occuper la plus grande place possible dans le monde politique afin d'y parler en son nom propre et d'y défendre les intérêts du Québec (politique surtout pratiquée avec le concours et l'aide de la France). En même temps, le gouvernement fédéral s'opposait à cette politique, puisque les intérêts du Québec devaient être pris en charge et défendus avec ceux de l'ensemble de la fédération canadienne. Le nouveau partenariat apporterait au Québec et au Canada des occasions de s'exprimer individuellement sur la scène internationale, sans exclure leur présence commune dans bien des circonstances. On trouvera clair qu'un éventuel partenariat Québec-Canada favorisera plus le Québec que le Canada parce que le premier a plus à y gagner, du moins par rapport à la situation actuelle où il doit se contenter, vu les restrictions constitutionnelles et financières, d'actions marginales. Une éventuelle négociation sur le partenariat sera surtout concentrée sur la question internationale, puisqu'un partenariat procurerait au Québec des avantages impressionnants par rapport à la situation actuelle. Mais, en dehors des intérêts immédiats qu'un partenariat Canada-Québec pourrait défendre, on peut identifier des valeurs communes susceptibles de jeter les bases d'une action conjointe sur la scène internationale : la protection de l'environnement et des ressources naturelles, le maintien de la paix, le développement durable, l'immigration et le développement du multiculturalisme. En ce qui concerne la question de la représentation internationale et du siège au sein des organismes internationaux comme l'ONU ou le G8, on peut prendre comme exemple ce qui se passe entre l'Union européenne et les pays membres : la participation de l'UE aux travaux du G8 ne pose pas de problèmes pour la double représentation avec la France, l'Italie ou l'Angleterre. Aussi, par rapport à la représentation diplomatique, la présence des représentants de l'UE, plutôt que de fonctionner par addition, engage une tâche de soustraction. La naissance du nouvel Etat confédéral sera influencée par les pressions de la communauté internationale : par exemple, pour ce qui concerne le domaine des alliances militaires, on peut s'attendre à ce que la communauté internationale, en particulier les Etats-Unis, veuille obtenir des garanties quant à l'attitude de ce futur acteur. Pour ce qui est de la France – pays toujours présent à côté du Québec dans les affaires internationales - on peut considérer qu'avec la fin de la guerre diplomatique Canada-Québec, elle perdra l'un de ses meilleurs outils d'influence sur la scène internationale, en particulier sur celle de la francophonie. Sans aller jusqu'à parler d'enthousiasme, on peut affirmer que ce nouveau partenariat sera bien accueilli par toutes les sociétés, comme l'Union européenne, le Commonwealth, l'Alliance atlantique, etc., où la dimension partenariale est déjà importante.

À partir de tout cela, considérons la façon d'engager le processus politique et constitutionnel qui amènera au partenariat. La principale difficulté consistera à amener tous les canadiens à accepter, pour sortir de l'impasse actuelle, un certain degré de désengagement du Québec par rapport au reste du Canada. Il faut convaincre, d'une part, les canadiens hors Québec d'accepter le partenariat et d'admettre que celui-ci exige des institutions communes, où aucun des deux partenaires ne peut imposer à l'autre sa volonté, et, d'autre part, les Québécois que le partenariat doit s'accompagner pour le Québec d'une réduction correspondante à son rôle dans le gouvernement canadien ; ceci entraînera donc plus

d'autonomie pour le Québec et le Canada, mais cet éloignement ne devra pas se transformer en une rupture permanente et douloureuse.

Dès lors, dans quel type de chemin politique et constitutionnel faut-il s'engager ?

Une première hypothèse est la réforme progressive de l'actuelle fédération, une sorte de politique des petits pas. Il faudrait arriver à un partenariat Québec-Canada par étapes ; il conviendrait de décentraliser l'actuelle structure fédérale et d'apporter à la constitution un léger amendement qui reconnaîtrait l'égalité de deux collectivités nationales (canadienne et québécoise), et aussi la nécessité de dégager les unes des autres leurs institutions politiques respectives. Mais, si l'on pense à l'échec des accords du lac Meech et de Charlottetown, on convient qu'une telle voie serait impossible à poursuivre.

Par rapport à une hypothèse référendaire semblable à celle de 1995, quand la population québécoise devait se prononcer sur la souveraineté-association du Québec avec le reste du Canada, rappelons de manière plus approfondie ce que nous avons dit préalablement : le 28 Août 1998, la Cour suprême du Canada, après presque deux ans de travail, donnait son avis à propos du droit d'une province à procéder unilatéralement à la sécession. La cour affirmait que si la majorité de la population d'une province exprime clairement sa volonté de procéder à la sécession, un processus de négociations constitutionnelles mutuelles, obligatoire pour toutes les composantes de la fédération, doit être mis en œuvre. Le but de la Cour était de mettre à jour, d'éclairer le cadre légal dans lequel les décisions doivent être prises politiquement, dans le respect de la constitution, sans usurper les prérogatives des forces politiques. Dans le cas d'un futur référendum sur la souveraineté, il appartiendra, en fait, aux acteurs politiques de déterminer en quoi consiste "une majorité claire en réponse à une question claire". La Cour n'indique pas quel processus de modification constitutionnelle devrait être suivi en cas de sécession du Québec, mais elle établit que les négociations devront respecter les principes constitutionnels non écrits (sous-jacents), en particulier ce qui concerne l'obligation "politique" de négocier. Donc, la Cour laisse aux "acteurs politiques" et à la population la faculté de prendre une décision sur l'avenir du Canada, toujours dans le cadre constitutionnel. À cette fin, la Cour suprême a rejeté deux thèses extrêmes : la première présentée par le gouvernement du Québec, qui considère suffisant un référendum positif afin d'obliger le reste du Canada à accepter la sécession du Québec ; la deuxième présentée par le reste du Canada, qui ne reconnaît à aucun référendum positif une conséquence politique ou légale. De cette façon, la Cour a obligé les deux parties à se réunir dans un contexte plus modéré, fondé sur la négociation.

Le 10 Décembre 1999, le Ministre fédéral des Affaires intergouvernementales, Stéphane Dion, déposait à la Chambre des communes un projet de loi approuvé l'été dernier en loi C-20 : "loi donnant effet à l'exigence de clarté définie dans l'avis de la Cour suprême du Canada sur le renvoi relatif à la sécession du Québec". D'après cette loi, la Chambre des communes doit considérer les facteurs suivants : la clarté de la question proposée, l'importance de la majorité des voix valides exprimées en faveur, le pourcentage des électeurs et tout autre facteur convenable. Cette loi établit que la Chambre des communes, dans le cas d'un référendum sur la sécession d'une province, décide de la clarté de la question proposée. Au cas où la Chambre des communes déciderait que la question proposée par le référendum ou que la majorité des voix exprimées n'est pas suffisamment claire, le gouvernement du Canada ne pourra pas entreprendre de négociations avec la province. La loi C-20 établit que la sécession d'une province exige une modification constitutionnelle, à laquelle le gouvernement du Canada et ceux des provinces devront participer. Les négociations devront concerner beaucoup de questions : les frontières, les droits, les intérêts et les réclamations territoriales des populations indigènes, et la protection des droits des minorités à l'intérieur de la province sécessionniste. Mais la loi ne fixe pas le pourcentage qui devrait caractériser une majorité

comme “claire”. Ce sera la tâche de la Chambre des communes d’estimer la clarté et la légitimité de la majorité après la proclamation des résultats du référendum. La majorité devra être claire non seulement en termes quantitatifs mais également en termes qualitatifs (les véritables intérêts des électeurs).

Ainsi le Gouvernement Fédéral cherche-t-il à éviter que les prochains référendums ne soient ambigus. Si l’on considère le référendum de 1995 et l’instabilité de la volonté des électeurs québécois à propos de la souveraineté – surtout celle des immigrants et des peuples autochtones – il semble peu probable qu’en cas d’un prochain référendum la Chambre des communes puisse se prononcer en faveur de la clarté des voix exprimées.

La dernière hypothèse, difficile à considérer, concerne la convocation d’une assemblée constituante, formée d’une part par les représentants du Québec et de l’autre par ceux du reste du Canada, y compris ceux des populations autochtones. Le travail de l’assemblée devrait être soumis à l’approbation du peuple au Québec et dans l’ensemble du Canada. Cette perspective est très difficile à réaliser : premièrement parce que l’actuelle constitution canadienne ne prévoit pas cette sorte de modification et parce que, du point de vue politique, surtout pour la part canadienne, l’existence d’un partenaire québécois est très loin d’être reconnue.

On réalise alors qu’il faut surtout une volonté politique pour sortir de la crise, même si l’on ne perçoit pas une telle volonté. En effet, si les structures politiques sont restées inamovibles au cours de ces décennies, plusieurs changements se sont produits dans les esprits : l’aliénation politique et la méfiance réciproque se sont généralisées dans les rapports entre les Québécois et les Canadiens. Pour trouver une solution durable à cette impasse, les principaux acteurs politiques devront entrer dans l’univers des concessions réelles et réciproques. Aujourd’hui la classe politique craint de s’engager dans la voie de la réforme et d’aboutir, encore une fois, à un échec. La question n’est pas de savoir qui sera gagnant ou perdant, parce que tous les canadiens pourraient être gagnants dans un Canada redessiné. L’heure des démarches plus audacieuses a sonné, et le partenariat confédéral peut fournir le moyen de répondre aux impératifs de la situation actuelle.